

10.17. La question sociale comme question culturelle.

E.O. CF01 .

Raison sociale.

L'expression "question sociale" signifie le fait que, dès le début, l'humanité a accepté, sur le plan sociologique, l'idée de "justice sociale" comme un axiome de coexistence, et l'a même utilisée dans la lutte pour ses propres droits et intérêts, mais n'a jamais atteint une véritable justice.

De sorte que l'intersection "idée (justice sociale) / situation réelle (injustice sociale)" devient un frein, c'est-à-dire un "problème".

Note - Avec Platon d'Athènes, nous voyons que, même dans le domaine de la justice sociale, les gens saisissent quelque part l'idée, la haute idée indéfinissable, comme une lumière qui précède la lumière, mais ils ne parviennent jamais à la réaliser dans les faits brutaux, parce que ce n'est pas la raison (le petit homme comme dit Platon) mais les passions (le grand monstre (implantation, sexualité, prospérité économique) et le petit lion (honneur), comme dit Platon) qui obscurcissent l'idée.

Échantillons

Les textes qui suivent ne constituent pas un système de propositions sur le bien-être et la prospérité sociale. Il s'agit toutefois d'un ensemble de puces qui représentent des échantillons, car personne - pas même le sociologue le plus encyclopédique - ne peut traiter le sujet de manière exhaustive.

Avec Platon (et son maître en logique, Socrate), nous procédons donc de manière réductrice : à partir d'échantillons, nous essayons de généraliser (c'est-à-dire de classer) sur la base de caractéristiques communes et de généraliser sur la base de caractéristiques collectives.

Sans tomber dans un système qui se voudrait en quelque sorte encyclopédique. Cependant, il nous donne un aperçu du système de la question sociale et les caractéristiques générales sont immédiatement révélées.

Note.-- Avec K. Marx, mais pas de façon aussi exclusive, nous soutenons que l'économie est le point de rencontre prééminent de la question sociale,--une sorte de sous-structure à propos de laquelle il risque d'y avoir des discussions répétitives.

C'est pourquoi nous proposons quelques échantillons de la raison économique - la raison dans la mesure où elle traite de l'économie, mais de telle sorte que seule une formation générale (sans spécialisation économiste) est requise.

E.O. CF02 .

Éléments de théorie sociale.

Une théorie sociale est un ensemble de concepts, de jugements et de raisonnements qui tentent de saisir l'idée de "justice sociale" en termes humains. On parle aussi d'"idéologies sociales". Nous énumérons les éléments des principaux d'entre eux.

03/14.-- Économie.

15/19.-- La question sociale vue sous un angle moderne.

Libéralisme(s). - La physiocratie. A. Smith, Social Liberalism.

Collectivisme(n).-- Communisme/socialisme. Saint-Simonisme, socialisme d'État... Anarchisme(n). (32/36).-- Marxisme(n).(37/53).

54/60.-- Critique sociale().-- Mouvement écologique. Sous terre. La Beat Generation. Hippies / Yippies. La majorité silencieuse... Critique de la raison marxiste et capitaliste,

61/63.-- Populisme(n).-- Nouveaux juges,

64/74.-- Nationalisme(n).-- Communot. ident., triades chinoises.-- Nat.

75/87.-- Communautarisme(s). -- Charles Taylor (Réseau Communautaire). Sectarisme.-- Pluralisme. Laïcité.-- Libéralisme multiculturel (Kymlicka).-- Aristote sur le sujet. Les services du "Secret de la Tolérance Communautaire" de Walzer (unilatéral). Interne. droit.

88/100.-- Complet - théories sociales.-- Le solidarisme de Gide. Le solidaire de Walzer
la société civile. Le personalisme. Solidarisme chrétien (94 100).

Tous les théoriciens, soit explicitement (par exemple, le platonisme social), soit à contrecœur (par exemple, les socialistes nominalistes), mettent en avant l'idée insaisissable mais très décisive de "justice sociale".

À partir de cette idée globale de justice, ils élaborent leur "échantillon". De sorte qu'ils représentent tous une valeur logique, mais une valeur unilatérale, pleine de lacunes. Si vous les laissez tous parler, vous parviendrez néanmoins à un aperçu globalisant utile au quotidien, ne serait-ce que pour mieux comprendre les politiques (sociales) qui nous parviennent par le biais des informations.

E.O. CF03 .

L'économie.

Bibliographie : R.Kühn, *Leben als Bedürfen (Eine lebensphänomenologische Analyse zu Kultur and Wirtschaft)*, Heidelberg, 1996.

La “vie” est interprétée dans cet ouvrage comme l’axiome global qui régit tous les phénomènes culturels : elle est dans tous les éléments culturels mais s’étend au-delà. Oui, la vie est un besoin (donné). Des phénomènes comme le travail, l’échange, la consommation sont la solution, la satisfaction des besoins (demandés).

Trois étapes principales.

Avec *Alvin Toffler, La troisième vague*, Paris, 1980, on peut plus ou moins distinguer trois phases dans la satisfaction des besoins. Il y a d’abord la phase agraire, agricole (cultures et élevage). Puis vient la phase industrielle telle que décrite par *J.P. Rioux, la révolution industrielle (1780/1880)*, Paris, 1971.

L’agriculture et l’industrie moderne ont constitué les deux premières “vagues”. Depuis 1950 environ, nous vivons dans la phase informationnelle, la troisième vague. La famille et l’école, les situations sociales, la politique, en fait toute la culture évolue à travers les “vagues”.

Définition.

Une définition simple, mais proche du lemme, de l’économie en tant que forme de satisfaction des besoins est la suivante : compte tenu de la richesse disponible (aussi petite soit-elle) ; exigée ou recherchée : satisfaction “rationnelle” des besoins.

Note : “Rationnel” dans le contexte économique signifie, tout d’abord, l’application de l’axiome de l’économie ou de l’économie. Depuis Petrus Aureolus (+1322), ce principe est le suivant : “Avec un minimum de données, on peut obtenir un maximum de résultats”.

Paul A. Samuelson/ W.D. Nordham, Economics, McGraw Hill, 1985-12, 4, définitions. “L’économie est l’étude de la manière dont les individus et la société décident de l’utilisation de ressources rares qui pourraient être utilisées autrement, en vue de produire toutes sortes de choses utiles et de les distribuer à toutes sortes d’individus et de groupes de la société pour leur consommation actuelle ou future.

On peut voir que cette définition fait référence à l’économie comme à la vie en termes de processus, un processus ou un parcours qui comprend la production, l’échange (vente et achat) et la distribution pour la consommation. C’est pourquoi la définition semble si compliquée.

E.O. CF04 .

Sciences économiques.

Bibliographie : Al. Guénette, Maurice Lagueux et la méthodologie in : *Journ. d. Genève / Gaz.d. Laus.* 01.12.1994, 8.

Lagueux est professeur de philosophie et d'économie à l'Université de Montréal (Can.).-- Il s'intéresse au type de rationalité en économie. Il distingue deux volets.

1.-- La physique.

Ici, l'exemple est la physique d'aujourd'hui. Milton Friedman (école de Chicago), par exemple, défend cette idée : une véritable science économique doit être capable de prédire, comme il l'explique dans ses *Essais d'économie positive*, Univ. of Chicago Press, 1953.

a. Les économistes peuvent discuter sans fin de l'axiome de rationalité ;

b. Prédire est ce qui fait la science. L'idée centrale est que les acteurs de l'économie prennent des décisions en tant que personnes parfaitement rationnelles qui maximisent un fait économique (par exemple, leurs profits). Friedman est convaincu que les économistes peuvent gérer des "prédictions intéressantes" avec leurs méthodes principalement mathématiques.

Alexander Rosenberg, *Economics (Mathematical Politics or Science of Diminishing Returns ?)*, Univ. of Chicago Press, 1992), affirme qu'en physique, les prédictions sont d'une précision impressionnante (pensez à la prédiction d'une éclipse solaire), mais qu'en économie, la précision est telle que l'on peut affirmer qu'un entrepreneur avec du "flair" s'en sort tout aussi bien sans la science économique. Il ne croit pas à l'économie "positive" (mathématiquement saine) d'un Friedman. Il accepte cependant la possibilité de "prédictions qualitatives" (jeu).

Il estime que, si la rationalité est requise, il faut l'attendre des sciences cognitives ("philosophie de l'esprit") ainsi que de la neurobiologie (qui, selon lui, est encore trop peu avancée).

2.-- Les sciences humaines.

C'est ce qu'on appelle les "sciences sociales" : Adhéré par exemple à Friedrich Hayek (l'école autrichienne). Le comportement humain est ici central, impliquant des croyances et des objectifs, influencés par certains événements (prenez une série de grèves). Les prédictions strictes sont ici impossibles, sauf "ex post" (rétrospectivement, on peut voir la rationalité du fait économique). Comme les historiens le font avec les faits passés. L'inconvénient est que les hypothèses et les objectifs peuvent être très vagues et faire obstacle à une science rigoureuse.

E.O. CF05 .

“La fuite des économistes de la métaphysique”.

C'est le titre d'un ouvrage que Lagueux prépare. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans l'interview.

1. Les économistes - surtout les néoclassiques - ont, en s'appuyant sur une analyse mathématique trop compliquée (qui ne pense pas à Benoît Mandelbrot et à ses trente années de recherche d'une représentation mathématique des actions et des options boursières ? Mais - comme le dit très justement Rosenberg - cette réalisation est avant tout une nouvelle branche des mathématiques.

2. Ce que Lagueux ajoute au point de vue de Rosenberg, c'est que les économistes ont réalisé une science sans fondements ontologiques.

C'est-à-dire sans tenir compte de la réalité des données économiques. En particulier : quel fait concret l'économiste étudie-t-il ? Le marché. Mais quel est le marché réel ? L'endroit où les bavards se rencontrent. Mais qu'est-ce qu'un troc ?

Jevons et les néoclassiques ont d'abord mis en avant les données psychologiques, puis les ont abandonnées. Pareto a mis en avant la valeur d'utilité, la base des choix économiques préférés (plus c'est utile, c'est-à-dire plus c'est rentable, plus c'est “économique”), quelque chose qui, s'il est rendu abstrait, c'est-à-dire détaché de la réalité de toute utilité, semble facilement traitable mathématiquement.

En d'autres termes : la volonté manifeste de ces théories est de se débarrasser de l'ontologie et de fuir dans le monde des formules mathématiques. Ce qui aurait pu être élaboré en une science très concrète - c'est-à-dire neutre par rapport à la réalité - est un ensemble de théories mathématiques.

“Que la théorie économique nous aide à découvrir et à comprendre le monde réel est une fausseté”. C'est ce que dit explicitement Lagueux...

a. Il est vrai que sans ces théories économiques, il est impossible de “comprendre” (c'est-à-dire d'exprimer mathématiquement) le fonctionnement de choses telles que le marché, la monnaie, les effets du crédit, les crises et autres.

b. Mais ces théories qui clarifient après coup (“ex post”) ne permettent pas une prédiction exacte.

Conclusion - Aussi belle que soit sa structure mathématique, elle ressemble, en termes d'économie réelle, aux explications scientifiques de l'histoire qui “expliquent” les faits après coup.

E.O. CF06 .

Les secteurs d'activité économique.

Afin d'aborder la question sociale, nous nous pencherons brièvement sur les "secteurs". La population générale peut être divisée en une quarantaine de secteurs. Mais les économistes eux-mêmes résument cette masse en trois grands secteurs.

1.-- *Le secteur primaire.*

Pêche, agriculture (grandes cultures et élevage), mines et carrières.

2.-- *Le secteur secondaire.*

Vingt-deux sous-secteurs. Résumée dans la fabrication et la construction.

Modèle appliqué - Le secteur textile transforme les matières premières (du secteur primaire) en vêtements, par exemple (industrie manufacturière).

3.-- *Le secteur tertiaire.*

Les secteurs de l'éducation, des services publics, de la médecine et de la santé sont des sous-secteurs. Les biens ne sont pas produits ; les services sont fournis.

Note - Le tourisme... Le tourisme est une partie du secteur tertiaire qui ne cesse de croître. Cette "industrie" crée de nombreux emplois. Après la production d'énergie et la construction automobile, le tourisme occupe la troisième place en termes d'emplois.

Les secteurs économiques... Nous allons les passer en revue brièvement... En vue d'aborder la question sociale.

a.-- *les familles.*

La "famille" au sens économique du terme est ce qui travaille ensemble dans le même bâtiment. Ainsi, une personne vivant seule est une "famille".

b.-- *les entreprises.*

Un collectif qui produit des biens et des services. Selon le secteur dans lequel elle opère, l'entreprise est primaire (une mine, une ferme), secondaire (industrie) ou tertiaire (un magasin, une banque, une compagnie d'assurance, un hôtel).

Remarque : sur le plan juridique, il convient de noter que, surtout depuis la récente mondialisation (la planète entière est un seul espace économique), les entreprises se sont concentrées (fusions d'entreprises) et multinationales (implantées dans de nombreux pays).

c.-- *les administrations.*

Les biens ou services non commercialisables sont échangés. Le revenu national est distribué.

d.-- *les institutions financières.*

Caisses d'épargne, bourses de valeurs, etc.

E.O. CF07 .

Le pedigree de la science économique.

Bibliographie : P.A. Samuelson/ P. Temin, *Economics*, Tokyo, 1978-10, 921.

La Bible (-800/+99) :

Philosophes artistiques (-600/+600) Praticiens,
Aristote de Stageira (-384/-322) Hommes d'affaires ; pamphlétaires

Scolastique médiévale (800/1450)

H. Thomas d'Aquin(1225/1274)

Mercantilisme (Colbertisme,
Cameratism) (XIIe / XVIIIe e.)

Physiocratie

Francois Quesnay (1694/1774)

La physiocratie (1768)

École classique ("libérale")

Adam Smith (1723/1790)

Thomas R.1 Malthus(1766/1834)

La richesse des nations (1776)

Un essai sur les principes de la

Population(1798)

David Ricardo (1772/1823)

Sur les principes de l'économie politique(1817)

John Stuart Mill(1806/1873)

Les principes de l'économie politique

Socialisme (1848) Karl Marx (1818/1883) Das kapital (1867)

École néo-classique (néo-libérale) Vladimir Ulyanov (Lénine (1870/ 1924))

Léon Walras (1834/1910)

Alfred Marshall (1842/1924)

John Maynard Keynes (1883/1946)

Le communisme russe

Théorie de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie (1936) Communisme chinois

Économie post-keynésienne

Nouvelle Gauche (Les radicaux)

Note -- Un ajout est nécessaire. Surtout sur les théories post-keynésiennes.

1. Le monétarisme,

Milton Friedman et l'école de Chicago rejettent en partie Keynes lorsqu'il fait dépendre l'économie de la demande et immédiatement de l'intervention de l'État. Selon le monétarisme, c'est plutôt la masse monétaire qui contrôle l'économie, c'est-à-dire la quantité de monnaie en circulation.

2. La théorie cyclique (théorie du cycle économique réel). - Elle prétend que les "chocs aléatoires" - guerres (par exemple la guerre du Golfe), grèves, embargos, innovations techniques, décisions politiques - contrôlent l'économie,-- principalement parce que la confiance des agents économiques (investisseurs, consommateurs, banques, etc...m.) évolue avec elle. **Note** : J. Lajugie, *Les doctrines économiques*, Paris, 1982-13 105ss., donne une liste d'économistes qui n'appartiennent à aucune école (J.K.Galbraith par exemple).

E.O. CF08 .

Le récent triomphe du libéralisme.

Bibliographie ; P.Garcin, *Economie (Le bon marché)*, in : *Journal de Genève* 29.06.1989. Garcin est un économiste.

1. Les faits.

Là où autrefois, dans notre Occident, l'Église déterminait les axiomes, c'est le marché, l'économie, qui "au fond de toutes les questions de notre société occidentale" détermine tout.

Depuis la chute du mur de Berlin, une multitude d'expériences ont été mises en place dans les (anciens) pays communistes - Russie, Chine, Hongrie, Pologne - pour remplacer l'économie contrôlée par l'État.

Dans le monde en développement, bien que limitée par des structures dépassées, la libéralisation progresse dans les domaines industriel, commercial et monétaire.

Note. - Même l'Internationale socialiste.

Plus de quatre-vingts partis socialistes du monde entier étaient représentés à Stockholm les 19 et 24 juin 1989 pour célébrer le 100e anniversaire : les jugements sur l'économie de marché étaient unanimement positifs ; le rôle de l'État - en particulier les nationalisations - a fait l'objet de critiques appropriées. Le parti socialiste français ainsi que certains partis socialistes du tiers-monde ont été plutôt réservés, comme un sous-entendu.

2. Le jugement de valeur.

a. Dans la mesure où le triomphe de l'économie de marché représente la raison, il mérite notre soutien.

b. Dans la mesure où elle représente une position de monopole qui ne peut plus être contestée, elle est préoccupante. Cela est dû aux règles mêmes de l'économie de marché, qui sont anti-monopoles.

Modèle historique.

Le risque est moins imaginaire qu'on pourrait le croire.

Rappelons la situation inverse des décennies qui ont suivi la deuxième guerre mondiale (1939/1945). Le succès du modèle social-démocrate - l'économie planifiée en est le cœur - était alors tonitruant. Ivre du consensus général, l'État s'est vu attribuer un rôle après l'autre. Le résultat a été l'inflation (hausse des prix généralisée, soutenue et cumulative) des années 1960 et 1970. Eh bien, récemment, l'économie de marché présente un consensus analogue, typique du système libéral.

Par conséquent, comme l'histoire nous l'a appris, notre appréciation de l'économie de marché doit être tempérée par de sérieuses réserves.

E.O. CF09 .

L'institutionnalisme. Bibliographie : G.M.Hodgson, *Economics and Institutions (A Manifesto for a Modern Institutional Economics)*, Oxford, 1988.

Étant donné : le système (néo)libéral actuel (pensez à F.A.Hayek, *Individualism and Economic Order*, Chicago, 1948, par exemple, qui émet l'hypothèse suivante : dans l'espace de marché libre, la personne économiquement active - un patron, une femme au foyer, par exemple - dispose des informations non seulement nécessaires mais aussi suffisantes pour pouvoir prendre les bonnes décisions rationnelles.

La question est la suivante : cette hypothèse, si elle est testée par rapport aux informations réelles dont dispose la personne économiquement active, est-elle correcte

1... Non.

La personne économiquement active n'est pas omnisciente ! Knight affirme qu'en termes de risques (un entrepreneur ose commercialiser un produit comme s'il y avait une demande suffisante pour celui-ci) et d'autres incertitudes, il arrive rarement que l'information soit suffisante. Cela devient régulièrement une aventure.

Toutefois, s'il existe un sérieux déficit d'information, l'économie ne peut pas être un marché "autonome", purement dépourvu de règles et éventuellement déréglementé.

2 -- Le besoin d'institutions. L'hypothèse est la suivante : il existe un besoin d'organes de complément d'information, de correcteurs de lacunes, d'"institutions". Ces correctifs du marché de nature informationnelle justifient la réglementation au départ, c'est-à-dire l'imposition de règles extérieures au simple marché. Le terme "réglementation" ne doit pas être compris dans un sens purement péjoratif, mais aussi dans un sens mélioratif.-- Quelques modèles.

1.-- L'éthique.

"Une entreprise, dirigée par des leaders consciencieux, est en elle-même l'information fondamentale sur le produit ou le service qu'elle commercialise. Elle est extra-économique mais économiquement extrêmement précieuse.

Les institutions privées.

Les entreprises privées peuvent passer au crible un produit ou un service et rendre les informations disponibles.

2.2. -- L'État.

Un gouvernement peut contrôler les "hausses de prix sauvages" par des mesures réglementaires, calculatrices, qui sont en elles-mêmes informatives, "Nous savons qu'ils ne (oseront) pas nous facturer des prix trop élevés" par l'action du gouvernement.

2.3. - Institutions supranationales

Des organismes comme la Banque mondiale ou le FMI disposent d'informations qui peuvent être mises à disposition.

E.O. CF10 .

Les révolutions économiques.

Nous nous contenterons de mentionner les traits les plus importants.

La révolution industrielle du milieu du siècle dernier était au premier plan.

Bibliographie : J.Gimbel, *La révolution industrielle du Moyen Age*, Paris, 1975.

Du XIe au XIIIe siècle, l'Europe occidentale a connu une période d'intense activité technologique. Une ère d'inventions les plus fructueuses. "La première révolution industrielle" devrait être le nom propre. Entre la Seine et le Rhin et dans le nord de l'Italie, naît la bourgeoisie, précurseur typique des hommes d'affaires d'aujourd'hui.

1.-- La première révolution industrielle.

Bibliographie : W.W. Rostow, *Les étapes de la croissance économique*, Paris, 1962.

Les voyages de découverte et la révolution scientifique (Coppernic, Tycho Brahe, Kepler, Galilée) - les sciences naturelles modernes prennent leur essor - avec dans leur sillage les réalisations techniques modernes jouent un rôle de premier plan non pas tant en Hollande, premier pays capitaliste, qu'en Angleterre.

Un nouveau processus de croissance économique est apparu entre 1780 et 1800.

Selon J. Peperstraete, *L'emploi dans la société de l'information*, in : *Notre Alma Mater* 1987 : 2, 67/79, la caractéristique est la part du travail automatique dans la transformation des matières premières et la consommation d'énergie .:

1. À l'époque prémoderne, c'est la puissance musculaire animale et humaine - le fermier avec son cheval, par exemple - qui était centrale.

2. Depuis, par exemple, la machine à vapeur, c'est le travail mécanisé. Les produits et services deviennent possibles et abordables à grande échelle pour les masses.

2.-- La deuxième révolution industrielle (l'ère post-industrielle, la société de l'information).

La force musculaire et les machines fournissent principalement l'énergie. La mécanisation de la connaissance humaine, l'information, place la maîtrise des données en son centre. La théorie de la communication ou de l'information se concentre sur la transmission d'un message. Le traitement de l'information comporte trois matières : la microélectronique, les télécommunications et l'informatique. Ce dernier concerne le traitement technique et mécanisé de "données" en quantités massives.

Eh bien, la machine de la première ère industrielle-révolutionnaire (1780+), en conjonction avec ces technologies de l'information, donne naissance à un nouveau processus de croissance économique.

Soit dit en passant, la "croissance économique" est une augmentation de la production et des services qui est durable.

E.O. CF11 .

Le concept de pouvoir d'achat

Commençons par une définition : “Le pouvoir d’achat est la capacité ou la possibilité, fondée sur la disponibilité de moyens de paiement, d’acquérir des biens ou des services par un acte d’achat. Les moyens de paiement sont généralement de la monnaie naturelle, mais le pouvoir d’achat d’un sac de blé ou d’un lingot d’or existe également.

Soit dit en passant, la théorie du pouvoir d’achat de J.M., Keynes (1883/ 1946) stipule que - d’ailleurs, suite à la grande crise de 1929, les salaires augmentent, -- en mettant de l’argent en circulation, les affaires sont renforcées. Parce que les investissements sont réalisés et que la consommation augmente (grâce au climat de confiance).

En d’autres termes, l’État occupe une place importante dans sa théorie libérale. Jusqu’en 1970, cette théorie a eu une grande influence.

Le tableau comparatif ci-contre permet de voir ce que l’argent représente réellement en termes de valeur d’achat : il montre que 100 francs suisses perdent de leur valeur d’achat. Pourquoi ? Parce que nous vivons tous - et pas seulement les Suisses - “riches” : le papier est le signe des biens et services (qui ont diminué de 1957 à aujourd’hui (1998)).

Avec 100 francs français, on achète :

En 1957 :

185,2 litres de lait
181,8 litres de supercarburant
166,6 kilos de pain
100 paquets de cigarettes

En 1976 :

89,3 litres de lait
86,2 litres d’essence
41,6 kilos de pain
52,6 paquets de cigarettes

En 1998 :

65,8 litres de lait
79,4 litres d’essence
29,8 kilos de pain
24,4 paquets de cigarettes

E.O. CF12 .

La crise économique des années 1970.

Bibliographie : R.Colonna d'Istria, *Initiation à l' économie*, Allier, 1989, 73/88 (*Les crises et leurs solutions*).

Commençons par la définition de l'inflation. Ce n'est pas le fait que certains prix augmentent, mais le fait que le niveau général des prix augmente qui crée l'"inflation", c'est-à-dire une hausse soutenue et même accélérée des prix. La mesure en est l'indice, calculé du point de vue de la famille moyenne qui paie pour tous les biens et services. L'indice résume un certain nombre de mécanismes macroéconomiques (à grande échelle) susceptibles de provoquer l'inflation, tels que toute augmentation des salaires (qui sont, après tout, répercutés), la monnaie qui augmente trop rapidement ou circule trop facilement, l'État qui s'approprie des richesses sans contrepartie et a donc recours aux déficits budgétaires, le mode de vie permissif qui dépense beaucoup, et les pays étrangers (pensez à la hausse des prix du pétrole).

Note - La déflation... C'est l'ensemble des contre-mesures (politique déflationniste) : réduction des dépenses de l'État, pression fiscale (pour limiter le revenu disponible pour les dépenses), contrôle des taux d'intérêt du crédit, modération salariale, blocage des prix. En d'autres termes : tout ce qui freine la demande de biens et de services.

La crise des années 70.

On entend par "crise" tout ce qui met en péril la croissance économique.-- La crise des années 1970 comporte deux phases.

1. 1973/1980,

Inflation élevée ; hausse du chômage ; réduction du commerce international ; déficit des finances publiques.

2. 1980+.

Ralentissement de l'inflation ; reprise des échanges internationaux ; chômage soutenu. Cette crise des économies occidentales pose des problèmes encore non résolus aux économistes et aux gouvernements. Car elle lie le chômage et l'inflation.

On cherche les raisons :

1/ Lors du choc pétrolier (automne 1973 : hausse des prix brutalement mise en œuvre par les pays pétroliers) qui provoque la stagflation (stagnation de l'économie avec inflation),

2/ dans le système monétaire international (les monnaies deviennent instables),

3/ La prospérité excessive des années 50 et 60 avec surinvestissement et saturation de la demande.

4/ Les nombreux pays nouvellement industrialisés (Asie du Sud-Est (les Tigres), Brésil) etc.

Note : Aujourd'hui, nous en ressentons encore les séquelles dans le contexte de la mondialisation.

E.O. CF13 .

Interaction entre les marchés boursiers et l'économie.

Le terme “bourse” signifie “le bâtiment public dans lequel les affaires commerciales sont discutées et poursuivies”. Par métonymie, il signifie “le commerce qui s’y déroule” (“le marché”).

Nous n’avons pas l’intention d’exposer la structure détaillée. Il s’agit toutefois de donner un aperçu d’un mécanisme principal : l’interaction “ marchés financiers/ économie “.

Introduction.

Bibliographie : R.Etwareea/ InfoSud, Malaisie (*Le tigre malade qui défie le docteur FMI*), in : *Le Temps* 21.09.1998, 25.

La Malaisie fait partie des “tigres asiatiques” qui connaissent une croissance économique sans précédent depuis une décennie. Avec l’Indonésie, la Corée du Sud, la Thaïlande et Hong Kong. Pour la Malaisie, les “éléments” de cette récession sont les suivants : la croissance économique (la croissance collective durable de l’économie) est passée de 7,8 % à -2 %. La monnaie (ringgit) s’est dépréciée de 40 %. Les valeurs boursières ont chuté de 70%. Des dizaines de banques et d’entreprises ont fait faillite.

Le nombre de chômeurs est passé de 230 000 en 1997 à 600 000 en 1998 (6,7 % de la population), tandis que 500 000 travailleurs étrangers ont été renvoyés chez eux. Le revenu par habitant est passé de 5 000 dollars en 1997 à 3 000 dollars cette année.

Ajoutez à cela le fait que le Fonds monétaire international (FMI) admet que ses plans de relance en Asie du Sud-Est sont en train d’échouer,

Nous voyons maintenant comment la chute des tigres d’Asie se reflète, avec d’autres facteurs, sur les marchés boursiers.

Bibliographie : Th. Meyer, *Des marchés égarés*, in : *Le Temps* 18.09.1998, 1/2

L’auteur fait le lien avec le choc que les bourses européennes en particulier ont subi la veille (17 septembre 1998). Ils ont réagi violemment à “certains signes de ralentissement économique qui ont éveillé les soupçons”.

1. Le discours d’Alan Greenspan, président de la Réserve fédérale américaine, devant le Congrès américain : “Aucune baisse concertée des taux d’intérêt - attendue par les marchés boursiers - n’est à l’ordre du jour des pays les plus industrialisés”. Une première douche froide !

2. L’annonce par Michel Camdessus, directeur général du FMI, d’une réduction de la croissance économique mondiale (du monde). Au lieu des 3,75% (“prévus” au printemps de cette année), je m’attends à seulement 2%.

E.O. CF14 .

3. Le rapport de Serge Tchuruk, patron du groupe Alcatel (quatrième entreprise mondiale d'équipements de télécommunications) : d'une part, il présente un bénéfice semestriel record, mais d'autre part, il s'attend à une réduction - contre les attentes des boursiers - pour le second semestre.

“Principalement à cause de la crise asiatique (les Tigres déjà mentionnés et le Japon qui traverse une grave récession)”.

La méfiance qui s'en est suivie a fait chuter la valeur boursière d'Alcatel de 38 %, entraînant dans sa chute tous les leaders européens de la téléphonie.

Note - Ce qui revient à raisonner ainsi : “ Si déjà Alcatel s'attend à une réduction, alors les autres entreprises du secteur aussi “ :

Le verdict.

L'auteur parle d'une “réaction hystérique du marché boursier” avec des conséquences graves - possibles. Son jugement de valeur peut être structuré comme suit.

a. Les récessions économiques en Asie du Sud-Est (Tigres + Japon),-- en Russie (où l'économie “libérale” se termine en catastrophe),-- en Amérique latine (qui en subit les contrecoups) ne peuvent être imputées aux marchés boursiers. Selon l'auteur, ces économies ont “vécu au-dessus de leurs moyens”.

b. Cependant, la réaction déséquilibrée sur les marchés boursiers provoquera des changements profonds dans les économies. Anecdotique” (c'est-à-dire à petite échelle) : un patron qui était très apprécié à la tête d'une entreprise est contraint de démissionner. Dramatique” (c'est-à-dire à grande échelle) : la pression exercée sur les entreprises pour qu'elles réduisent leurs coûts et augmentent leur “productivité” entraînera des pertes d'emplois massives.

“ Alors les marchés ne refléteront pas l'état de l'économie mais le contraire : le chaos de l'économie globale (mondiale) sera le résultat des “ aberrations des marchés financiers “.

Note. - Entre autres choses, la méfiance inhibe l'investissement.

Remarque : tout ceci montre que la théorie cyclique (théorie de l'activité réelle) qui prétend que les “chocs aléatoires” déterminent l'économie, du moins en partie, n'est pas fausse.

Lorsque, par exemple, les banques, les investisseurs et les consommateurs perdent confiance, une partie au moins de l'ensemble de l'économie est paralysée (ce qui est logiquement une “généralisation”).

E.O. CF15 .

La question sociale vue de nos jours...

Bibliographie : J. Aengenent, *Leerboek der sociologie*, Leiden, 1919-4, 14/ 22 (*La question sociale*). La définition d'Aengenent est toujours valable. Nous le résumons. La "question" est appelée "un problème difficile à résoudre". Ceci compte tenu de la nature trop compliquée des données.

Question sociale.

Certains l'entendent comme signifiant uniquement la question du travail (ouvriérisme). Mais la question sociale a une partie paysan, une partie classe moyenne et même une partie femme. En d'autres termes, tous les travailleurs sont concernés car la société est un système.

Plus que de l'économie.

Certains définissent la question sociale uniquement en termes d'"intérêts économiques" (économisme). Mais elle comporte une dimension sociale (elle implique la société). Sans intervention politique, c'est impossible.

La solidarité chrétienne - que l'on soit catholique, protestant ou orthodoxe - a un côté moral (éthique, moral). Un aspect que beaucoup de non-croyants voient.

Chrétien - d'un point de vue solidaire, il y a aussi un côté religieux (la Bible a une idée sur le travail et les salaires, par exemple). Ce côté, bien sûr, est généralement mis entre parenthèses dans le rationalisme moderne, voire radicalement éliminé : "La religion est l'opium du peuple".

L'historicité de la question sociale.

Aengenent exprime cet aspect par la question suivante : "La question sociale est-elle une nouvelle question ?". Par ailleurs, l'"historicité" signifie ici le fait que quelque chose reflète les époques culturelles historiques suivantes.

Tant dans la Bible (Israël) que dans la Grèce ou la Rome antiques ou au Moyen Âge, des abus ont été commis, qui ont dressé les classes les unes contre les autres.

Pourtant, surtout depuis la Révolution française, la question sociale présente de nouveaux aspects.

1. Paupérisme.

Au XIXe siècle, nous voyons une foule qui manque continuellement du strict nécessaire et contre laquelle la charité est impuissante. C'est le paupérisme. Pensez au "quatrième monde".

2. L'agitation sociale.

Les grèves et même les révoltes passent du stade de l'éphémère à celui de la "guerre continue" (o.c., 17).

3. La crise culturelle.

Les fondements mêmes des cultures traditionnelles ont été sapés par le rationalisme moderne : la famille, la propriété, l'autorité, la moralité, etc. ont été soumis à une critique radicale.

E.O. CF16 .

Sexisme.

Bibliographie : G. Walther, *Zum anderen Ufer (Vom Marxismus und Atheismus zum Christentum)*, Remagen, 1960, 216f.

Gerda Walther (éducation marxiste, athée, devenue catholique, grande figure du New Age, occultiste, voyait les auras) était une élève d'Edm. Husserl, le phénoménologue. -- Voici ce qu'elle écrit.

À un moment donné, elle a parlé à Husserl d'une éventuelle habilitation (autorisation d'enseigner dans une université). Il a réagi de manière un peu timide : "Je suis d'avis que la tâche de la femme est essentiellement la famille, le mariage".

C'est pourquoi il n'avait pas permis à Edith Stein, une des étudiantes de Husserl, d'habilitier avec lui. Husserl : "D'autres professeurs acceptaient volontiers les femmes. Si nécessaire, il est prêt à recommander ses étudiantes sous certaines conditions. Mais lui-même n'en était pas encore là".

G. Walther : "Est-il possible que "Frau Malwine" (la femme de Husserl) ait également parlé ici par sa bouche ? L'idée que des femmes mariées puissent être professeurs d'université, comme ce fut souvent le cas par la suite, n'est apparemment pas venue à Husserl. Sur ces questions, il était après tout encore enfermé dans les -interprétations patriarcales de l'Ancien Testament -(note : Husserl était juif). Et ce malgré le fait que, comme il l'a toujours souligné, il s'était à l'époque tourné vers le christianisme évangélique par conviction, et non pour des "raisons extérieures".

Entre-temps, Husserl était déjà plus progressiste que les fondateurs de la Société philosophique de Fribourg, aux activités de laquelle les femmes n'étaient tout simplement pas autorisées à participer ! Ce n'est qu'après la révolution de 1918 qu'il a été pleinement possible pour les femmes d'ici d'embrasser une carrière scientifique".

Note : En tant que phénoménologue, Husserl se montre ici sous son aspect le plus étroit. En effet, face à un phénomène, à quelque chose qui se révèle à la conscience, -- dans ce cas : la femme en tant qu'être humain au niveau universitaire, toute tradition à cet égard -- ici le rôle traditionnel de seconde zone de la femme dans toutes sortes de domaines -- est "eingeklammert", (mise entre parenthèses).

Cela suggère que la conscience de Husserl ne possédait pas l'ouverture nécessaire à un phénomène qui avait déjà été "thématisé" (transformé en thème) à son époque, dans le sillage de l'émancipation des femmes (qui fait partie de la question sociale).

Écoutez mes paroles phénoménologiques mais ne voyez pas mes actions "phénoménologiquement" inacceptables.

E.O. CF17 .

Fervent catholique et pourtant défroqué.

Bibliographie : D.Campbell, *Une mère universelle catholique (Dorothy Day et le pouvoir des femmes dans l' Eglise)*, in : N. Auer Falk/ R.Gross, *La religion par les femmes*, Genève, 1993, 65/79.

Avec P. Maurin, Dorothy Day (1898/1980) est la fondatrice du mouvement Catholic Worker aux Etats-Unis en 1933. La diffusion de l'enseignement social de l'église par le biais du *Catholic Worker*, l'ouverture de maisons d'accueil pour les pauvres et les exclus, la fondation de fermes non capitalistes étaient les objectifs. Dorothy Day voyait l'Église catholique comme un centre des mouvements pour la justice sociale.

D'ailleurs, lorsqu'elle est morte en 80, *The Catholic Worker* comptait encore plus de 80 000 abonnés.

Chicago.

Là-bas, D. Day a appris à connaître de près les quartiers pauvres "avec leurs interminables rues grises", mais pas sans les beaux jardins comme signes d'espoir.

À seize ans, elle commence à étudier à l'université de l'Illinois (à Urbana). J'ai lu Dostoïevski, Gorki, Tolstoï, entre autres. Devient membre du parti socialiste.

En 1916, la famille s'est installée à New York. C'est là qu'elle est devenue une journaliste "radicale". -- En 1927, elle est devenue catholique et a été baptisée.

Pas l'autorité. Traitez les problèmes.

D. Campbell : "La méthode de D. Day illustre en toute tranquillité qu'il est plus sage et plus efficace de s'attaquer aux problèmes plutôt qu'aux personnes en autorité". "Zu den sachen selbst" pourrait-on dire !

Lorsque les marins se sont mis en grève à New York en 1936, elle leur a donné un abri. Lorsque les porteurs de cercueils se mettent en grève à New York en 1949, elle se range à leurs côtés alors que le cardinal Spellman s'y oppose ouvertement... En 1963, à Los Angeles, elle encourage les membres du mouvement : :

"Suivre l'incitation du Saint-Esprit est un devoir. En d'autres termes, il faut persévérer (...). Ne cherchez ni soutien ni approbation. (...). S'il vous plaît, épargnez vos énergies pour vous attaquer aux injustices criantes de notre temps, plutôt qu'à l'Église en la personne de son cardinal-archevêque".

G. Wills les caractérise comme la mère catholique universelle en raison de leur autorité.

Doris Greenbach l'a qualifiée en 1970 de "femme la plus libérée du monde", à côté d'une Betty Freedan. Et pourtant, elle était une catholique radicale, respectueuse des traditions et de la loi, qui soutenait inconditionnellement son église !

E.O. CF18 .

L'antipsychiatrie féministe.

Prenons un instant pour regarder *Martine Delvaux, Femmes psychiatisées femmes rebelles*, Synthélabo, 1998.

L'“antipsychiatrie” désigne la psychiatrie d'un point de vue scientifique non établi.

L'axiomatique.

Un psychiatre (psychiatre, psychanalyste, etc.) a à sa disposition, du fait de son “éducation” dans de hautes institutions, “un certain nombre de types” (comprenez : de platitudes). C'est à partir de ces dernières qu'il découvre - de manière “scientifique” - les applications concrètes, en l'occurrence les “femmes folles”. Des femmes qui sont considérées par leur entourage comme “folles” ou qui le croient elles-mêmes.

La demande

“Comment dans une telle situation désinfecter la notion de folie (quand il s'agit de femmes)” (o.c., 15). Car “ on ne devient pas fou de quelque manière que ce soit : la culture a pourvu à tout “ (P. Laplantine). Car, plus loin : “Au XIXe siècle, l'asile est là pour renvoyer la femme au rôle dont elle n'avait pas su supporter la dureté(...). La soumission et la passivité deviennent synonymes de ‘guérison’“. (Yannick Ripa).

En d'autres termes, puisque la culture - la culture établie - était principalement entre les mains des hommes, le concept de folie concernant les femmes est fortement coloré par les hommes. C'est typiquement féministe. Un anarchisme se dégage immédiatement : tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la soumission et de la passivité est insupportable.

Curieux.

Les grands pionniers de la psychiatrie ont tous eu une patiente “malade”, “lunatique” qui, comme si elle devenait leur muse, les a conduits à des découvertes. Ainsi : Charcot/ Augustin, Breuer/ Anna O., Freud/ Dora, Janet/ Madeleine, Lacap/ Aimée, Laing/ Mary Barnes.

En d'autres termes, pour l'auteur, c'est comme si ces mêmes femmes “ généraient “ l'interprétation correcte au sens masculin ! Comme sujets ! En service !

Le livre tente de prouver, à l'aide de textes, que le concept de “folie féminine” est une construction, à l'aise dans les institutions psychiatriques et psychanalytiques ainsi que dans les institutions littéraires. Il examine en outre comment le patient, en racontant sa vie au psy (autobiographie), exprime sa résistance (in- ou under)consciente contre l'ordre établi.

Aussi anarchique et même post-moderniste qu'il soit, ce livre incite à réfléchir sérieusement.

E.O. CF19 .

La question sociale aujourd'hui : internationale et massive.

Bibliographie : P. de Senarciens, *Les sottises du néo-libéralisme*, in : *Journ. d.Genève/ Gaz.d.Lausanne* 07.11.1995.

L'auteur, professeur à l'Université de Lausanne, en donne les grandes lignes.

1.-- L'économie de marché néolibérale.

a. Le "marché", organisé de manière néolibérale, organise effectivement la production et la consommation de biens et de services. Crée des profits et immédiatement beaucoup de gens riches.

b. Mais là où ils sont laissés libres, c'est-à-dire non régulés, on subit des formes d'injustice ("inegalites"), de violence et on est soumis à la loi du plus fort. Dans la foulée, délinquance urbaine, soulèvements, mouvements fanatiques (USA, Mexique, etc.).

2.-- L'aspect de la mondialisation.

Un aspect essentiel de l'ordre mondial néolibéral.

Les États soumis à des restrictions nationales perdent une partie de leur autodétermination parce que leurs taux d'inflation, le poids de leur dette, les vagues monétaires, par exemple, sont en partie déterminés par des puissances internationales-multinationales.

Par exemple, les sociétés transnationales contrôlent dans une large mesure la production et le commerce à travers la planète, alors qu'elles sont très faibles lorsqu'il s'agit de créer des emplois.

La régulation du marché capitaliste.

Dans un certain nombre d'États, l'ordre de l'économie de marché, qui a été transmis au capitalisme (sauvage), est régulé par les gouvernements nationaux, c'est-à-dire soumis à l'ordre le plus juste possible.

Une telle réglementation n'existe pas, ou peu, de manière sérieuse et équitable au niveau international-transnational. Car l'affaiblissement des souverainetés étatiques par, par exemple, la mondialisation, c'est-à-dire la création non pas d'un espace de marché limité à un État ou à un groupe d'États, mais d'un espace de marché contrôlant la planète entière, n'est pas mis à jour par de nouvelles institutions transnationales, à moins qu'il ne soit initié.

C'est ce qu'on appelle "la question sociale transnationale".

Les tensions sociales, les crises financières, le poids de la dette, les compromis, les problèmes environnementaux, les déplacements de population, la pauvreté massive, l'insécurité, les polarisations entre les centres et les périphéries se déroulent donc sans aucune autorité pour faire respecter la justice distributive.

E.O. CF20 .

Les guildes médiévales.

Les guildes sont nées avant le XIII^e siècle, mais ce n'est qu'avec *le Livre des métiers* (+/- 1250) qu'elles obtiennent un statut solide. C'est le solidarisme chrétien coulé dans les textes. Voici comment on peut les résumer.

“ Dans les anciennes guildes, nous trouvons une heureuse union des vues individuelles et sociales (...). Le libre-échange absolu n'était pas pratiqué. Il n'y a pas eu non plus de production totalement libre. Les guildes limitent tous les excès de la liberté individuelle.

Personne d'autre que les maîtres de guilde examinés n'était autorisé à exercer un métier de manière indépendante. Le travail le dimanche et les jours fériés était interdit, de même que le travail de nuit. Le nombre d'heures de travail était fixe ; il différait selon la profession et la période de l'année. Le nombre de serviteurs était limité et leur salaire était fixe.

Les matières premières étaient fournies par la guilde et sous son contrôle. Les prix étaient fixés par le gouvernement, tout comme le lieu, le moment et la manière de la vente. La qualité des marchandises a été contrôlée. (*J. Aengenent, Leerboek der sociologie, Leyde, 1919-4, 20*).

Traduit en termes du XX^e siècle :

Diplômes, apprentissage, interdiction du travail du dimanche et de nuit, durée maximale du travail, salaire minimum, achats groupés, inspection, réglementation des prix, syndicat obligatoire de droit public.

Les guildes étaient essentiellement les mêmes partout en termes d'organisation, de rôle et d'objectif. “ Au Moyen Âge chrétien, on constate une similitude frappante dans la réglementation et l'organisation du travail entre tous les peuples de même civilisation. Ainsi, le livre des guildes de Cracovie en Pologne au XIV^e siècle semble être une reproduction du *Livre des métiers* des guildes parisiennes”. (*De-la-tour du Pin la Charce, Vers un ordre social-chrétien, Paris, 1882/1907-2, 127*). - L'objectif principal était apparemment le suivant : assurer à chaque travailleur - maître ou apprenti - un revenu décent.

Dégradation.

Comme tout le reste sur cette terre.

Les guildes sont devenues plus conservatrices au fil du temps. Par exemple, ils se sont opposés à l'introduction de nouvelles machines. Ils pratiquaient le népotisme (=privilegier les parents et les amis). Ils sont devenus monopolistiques au 18^e siècle.

Résultat : une réaction libérale ! La Révolution française, en mars puis en juin 1791, les abolit, voire les interdit. Les révolutionnaires ont confondu le rôle économique avec le rôle social des guildes.

E.O. CF21 .

Colbertisme. Le mercantilisme français.

Jean-Baptiste Colbert (1619/1683) a été pendant longtemps (sauf vers la fin) le principal ministre du roi Louis XIV (1643/1715). C'était un homme travailleur et méthodique qui, avec le temps, a maîtrisé toute l'administration de l'État français. Il s'est particulièrement intéressé à l'économie. Pour ne citer qu'un détail : il a fondé des manufactures, c'est-à-dire les précurseurs de la future grande industrie.

Le mercantilisme.

Colbert était un mercantiliste en économie.

Il s'agit d'une théorie économique qui favorise l'industrie et surtout le commerce comme source de prospérité au détriment de l'agriculture. À la suite de la découverte de métaux précieux en Amérique - l'or et l'argent - le mercantilisme a estimé que les métaux précieux constituaient la richesse de l'État.

Colbert, par exemple, est convaincu qu'une bonne politique économique doit viser à faire entrer le plus d'or et d'argent possible.

Le système de la balance commerciale.

La balance commerciale bénéficie d'un commerce d'exportation supérieur au commerce d'importation dans la mesure du possible. C'est pourquoi Colbert privilégie la production de biens exportables.

Le protectionnisme.

L'économie qui favorise la production nationale et élimine autant que possible la concurrence étrangère - entre autres par des mesures douanières - est appelée "protectionnisme" (protection de l'économie nationale.) Ce système est diamétralement opposé à tout libre-échange. Colbert en était un partisan.

Note -- L'absolutisme étatique qui prévalait en Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles favorisait fortement le colbertisme (mercantilisme, système de balance commerciale).

Louis XIV "le Grand" ou "le Roi-Soleil" (Roi Soleil) est un partisan de l'absolutisme. Il s'agit d'un système politique dans lequel un chef d'État contrôle autant que possible tous les pouvoirs de l'État. Dans le cas de Louis XIV, cela reposait sur l'axiome selon lequel le souverain (absolu) pouvait et doit régner "de droit divin".

Frédéric le Grand (1740/1786) en Prusse, Oliver Cromwell (1599/1658) ont également essayé de faire passer le mercantilisme autant que possible.

Les mercantilistes ont utilisé les réglementations les plus contraignantes à cette fin, à tel point qu'ils ont provoqué une réaction favorable à la déréglementation, la réaction libérale.

E.O. CF22 .

Physiocratism : libéralisme français.

“Déjà au 17ème, mais surtout au 18ème siècle, le mercantilisme a été fréquemment critiqué. Les auteurs du siècle des Lumières (*note* : rationalisme) ont joué un rôle à cet égard. (...) ; ils se sont appuyés sur le droit naturel”. (*Fr. Van Oirschot, Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond/ Maaseik, 1950, 105).

Le droit naturel.

Le droit naturel est fondé sur la nature humaine. Elle a été “façonnée” et connue par la raison. Et comme loi universelle, valable pour tous les temps. La base théologique antérieure avait ainsi été balayée.

Physio.cration” signifie littéralement “règle de la nature” :

Le Père de Quesnay (1694/1774 ; médecin de Louis XV), dans son *Tableau économique*, a défendu la thèse principale : la nature humaine est bonne. En même temps, les penchants naturels de l’homme sont également bons. Leur laisser une marge de manœuvre individuelle est également une bonne chose.

Soit dit en passant, ce que J.-J. Rousseau préconisera également plus tard... Tel est l’axiome de base.

La dérégulation.

Les réglementations contraignantes du mercantilisme doivent - sinon correctement - être abolies. Plus encore : toutes les restrictions imposées par le gouvernement de l’État doivent être rejetées. - “Laissez faire, laissez passer”.

“La classe productive”.

Alors que le commerce était le facteur économique central du mercantilisme, c’est maintenant l’agriculture. Le commerce et l’industrie ne devaient pas être considérés comme totalement inutiles, mais selon les physiocrates, seule l’agriculture produisait “un produit net”. Seule la classe agricole pouvait être appelée “la classe productive”.

Les commerçants et les industriels forment même “la classe stérile” (la classe infertile du commerce et de l’industrie) sont “dépendance de l’ agriculture”. En d’autres termes, l’agriculteur nourrit et fait vivre les autres classes.

Lorsque Turgot (1707/1781) devient ministre des finances en 1774/1776, c’est l’occasion pour la physiocratie : en 1776, les guildes et leurs règlements sont dissous. Mais cette décision radicale-libérale a suscité une résistance farouche, notamment de la part des guildes.

Turgot est renvoyé et la décision est annulée. Mais quelques années plus tard, les révolutionnaires de la Révolution française feront passer la déréglementation de Turgot.

Note -- L’idée que seule l’agriculture constitue un “pur profit” est une erreur, car d’autres formes de travail “produisent” également un tel profit.

E.O. CF23 .

L'école "orthodoxe" du libéralisme.

L'année même du renvoi de Turgot - 1776 - l'ouvrage fondateur de l'école classique, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, est publié par l'Écossais Adam Smith (1723/1790).

On l'appelle parfois "l'école franco-anglaise" parce qu'elle a ses adhérents les plus célèbres en France et en Angleterre. Le terme "école orthodoxe" exprime la fidélité des adhérents à l'axiomatique. L'école fait preuve d'une forte orthodoxie.

1.-- En tant que déiste anglais, Smith soutenait que Dieu n'intervient pas dans les affaires cosmiques et humaines mais uniquement par le biais des lois de la nature.

2.-- En tant qu'adepte de la philosophie morale écossaise, Smith nie le rôle prépondérant de la raison dans le comportement humain : seules les inclinations naturelles constituent la règle morale.

3.-- En tant que penseur libéral, il considérait que la société était avant tout un ensemble d'individus. En ce sens, il était un individualiste (nominaliste).

Le comportement humain, y compris le comportement économique.

De même que dans une horloge - une machine (concept mécanique) - le mouvement des rouages ne peut être entravé, de même dans l'humanité - créée pour son bonheur par un dieu déiste - non-mondain - la participation des tendances naturelles ne peut être perturbée.

Note. -- Les sciences naturelles modernes passent par ici.

L'intérêt personnel.

C'est la tendance naturelle la plus forte. Même les lois de l'État ne devraient pas, en principe, contrecarrer ce penchant, même si Smith en souligne les limites.

a.-- *La modération* est une nécessité, sinon on nuit à sa santé et à ses biens. La justice est également une nécessité : se comporter de manière à ne pas porter atteinte à la vie, aux biens ou à l'honneur de son prochain. La bienveillance n'est pas la base de la société mais sa décoration.

b.-- *L'intervention de l'État* est également nécessaire dans divers domaines : contrôle de l'usure, réglementation des tarifs, défense nationale, règles de rétorsion (vis-à-vis des autres États).

Les moins fortunés.

"N'est-il pas plus qu'équitable que ceux qui fournissent la nourriture à l'ensemble du peuple, ainsi que l'habillement et le logement, reçoivent une part du produit de leur propre travail telle qu'ils puissent eux-mêmes se nourrir, s'habiller et se loger convenablement ?". C'est littéralement le grand libéral qu'était Smith.

E.O. CF24 .

Le travail total du peuple.

La richesse - terme utilisé à l'époque pour désigner la "prospérité" - est principalement constituée d'une "balance commerciale favorable" (mercantilisme), investie dans les métaux précieux, et de l'agriculture (physiocratie).

Le système de Smith est parfois appelé "le système industriel".

1. Son livre est paru avant la révolution industrielle.

2. Il critique l'industrie. En ce sens, il se rapproche à plusieurs reprises de la physiocratie.

Le terme "système industriel" est apparemment "une opinion largement répandue mais incorrecte".

Pour Smith, la source de la prospérité réside dans le travail total du peuple. Surtout dans une compréhension correcte - de préférence scientifique - du processus de travail. D'où son insistance sur la division du travail.

Note-- Immédiatement, le travail devient le principal facteur de l'économie. Elle transforme les produits de la nature en produits culturels qui constituent la "richesse" de la nation. C'est une tragédie qu'aujourd'hui, ...tant d'années après Smith, le travail soit compromis par le progrès scientifique et technologique. Aujourd'hui, il y a encore deux sortes de personnes : celles qui peuvent encore effectuer un travail ; celles qui ne peuvent plus le trouver.

Scolarité

Les adeptes de Smith comprennent : *Malthus (Essai sur les principes de la population (1803))* ; *Ricardo (Principes d'économie politique (1807))* ; *Say (Cours complet d'économie politique (1828))* ; *Stuart Mill (John (1806/1873 ; l'utilitariste qui a prôné un libéralisme modéré, dans ses Principes d'économie politique (1848))* et d'autres. Tous ces partisans ont beaucoup travaillé dans le domaine de la science économique. L'école est appelée à juste titre "l'école d'économie classique".

Note - Les écrits de David Ricardo (1772/1832), le mauvais génie qui a mal géré l'économie en la transformant en un système dur, aride et inhumain, ont été particulièrement influents. Sa théorie des salaires, en particulier, a eu des conséquences désastreuses.

Ainsi *Fl. Van Oirschot, Beknopte geschiedenis der sociale kwestie, Roermond/ Maaseik, 1950, 111. C'était un malthusien convaincu.*

Selon lui, le salaire doit être en accord avec les moyens de ... soutien. Pour le dire crûment : le salaire minimum nécessaire à l'entretien du travailleur, de sa femme et, au maximum, de deux enfants.

Pendant longtemps, cette théorie salariale a fortement déprimé le salaire réel et paralysé l'action sociale. Jusqu'à ce que les organisations de travailleurs y mettent un terme.

E.O. CF25 .

John Stuart Mill : le libéralisme social.

Les libéraux pessimistes britanniques et les libéraux optimistes français trouvent leur synthèse dans le libéralisme de J. Stuart Mill (1806/1870), qui a articulé l'individualisme - parfaitement - aussi parfaitement que possible (*J. Lajugie, Les doctrines économiques*, Paris, 1982-13, 20).

Homme.

James, son père, un penseur utilitariste (ami de Jer. Bentham), ami de Ricardo, soutient que l'éducation détermine le destin individuel.

John apprend le grec depuis trois ans. A huit ans, il a déjà lu Hérodote, Platon, Aristote, -- Ovide. On ne lui donne pas de jouets ni de loisirs. Les soirées sont consacrées à l'arithmétique. La philosophie et l'économie lui sont littéralement données en pâture. À douze ans, il étudie la logique de Th. Hobbes (1588/1679 : pensée mathématique) et lit D. Ricardo, qui, à treize ans, lui donne à la cuillère ses travaux sur l'économie.

Les voyages perfectionnent l'éducation.

À l'âge de quatorze ans, John passe une année sur le continent européen. Il y subit l'influence de J.-B. Say (1767/1832), libéral français, connu pour son *Traité d'économie politique* (1803) qui, dans l'esprit de l'époque, traite de "la manière dont la richesse est créée, distribuée et consommée".

Il s'agit du premier traité d'économie publique, dont le sous-titre déterminera le contour de tous les ouvrages ultérieurs pendant un siècle : "production / circulation / consommation".

En passant, Say lui transmet la connaissance d'une adolescence plus "douce".

***Jer. Bentham* (1748/1832)**

Bentham est enseigné à John à l'âge de quinze ans. La lecture de son traité de droit le convertit à l'utilitarisme. Dès lors, il a interprété l'homme comme une machine à plaisir qui se laisse conduire par son propre intérêt et de telle sorte que toutes les charges soient minimales et tous les avantages maximaux.

***Th. R. Malthus* (1766/1834),**

Malthus, dont son père était un ardent défenseur, défendait le contrôle des naissances au nom de la surpopulation en l'absence de biens et services économiques suffisants. John devient un malthusien.

À l'âge de 20 ans, après cette performance optimale, John fait une dépression et, au cours de cette crise, remet en question le modèle de pensée de son père. Mais l'influence d'une femme, Mme. Taylort, le soulève et ouvre son esprit à la question sociale. John va en effet interpréter le libéralisme réformiste-socialiste.

E.O. CF26 .

Le théoricien.

Le bréviaire du libéralisme apparaît dans *De la liberté* (1859), où il est question des droits de l'individu : le droit au non-conformisme, c'est-à-dire d'aller contre les coutumes et les opinions.

En 1848 - année de la parution du *Manifeste communiste* et des discours de von Ketteler à Mayence - est publié son classique *Principes d'économie politique*, un ouvrage qui ne sera remplacé qu'en 1890 par A. Marshall (1842/1924) avec ses *Principes d'économie politique* (mathématique-empirique).

Le réformisme.

Membre du Parlement 1865/1868. En tant qu'homme politique, il défend le suffrage des femmes, -- prône le syndicalisme et la fiscalité redistributive. Il se dresse contre l'esclavage.

La démocratie réelle doit empêcher "qu'une classe - même si elle était la plus nombreuse - puisse réduire à un zéro politique tout ce qui ne lui plaît pas, et contrôler la législation et l'administration selon ses intérêts exclusifs de classe" (*Considération sur le gouvernement représentatif*).

Mill est modérément libéral dans le sens où il considère que l'individu n'est pas le seul juge de ses intérêts. Cela, bien sûr, n'est pas sincère ! L'influence de l'État - qui, selon lui, n'égale pas le jeu de la liberté - ne doit pas remplacer l'initiative individuelle : elle doit éduquer et stimuler. Encore une fois : l'éducation de la classe dirigeante et des masses est la clé du progrès.

La liberté passe avant l'égalité.

Cette éducation qui, avec les institutions sociales, conduirait les individus à échanger leur liberté d'action (c'est-à-dire leur liberté) contre une dose de richesse ou d'abondance, vend la liberté contre "l'égalité" et prive les individus des principales caractéristiques de la nature humaine.

Ce thème est d'*ailleurs repris* par J. Rawls, professeur à l'université de Harvard, dans son ouvrage *A Theory of Justice*, Oxford, 1971-1, 1990-2.

Mill reproche aux socialistes de ne pas tenir compte de la paresse naturelle de l'homme. Si une personne atteint une situation gérable, il est à craindre qu'elle ne tombe dans l'inertie, c'est-à-dire que toutes les facultés commencent à se rouiller de sorte qu'elle n'a même pas l'énergie nécessaire pour ne pas reculer.

E.O. CF27 .

Deux points de vue sur la liberté.

Bibliographie :

-- I. Berlin, *Two conceptions of freedom*, Meppel / Amsterdam 1996,

-- D. Diels, *Les choix tragiques d'Isaiah Berlin*, in : *Streven* 1997 : mai, 419/428.

I. Berlin (1909/1997), né à Riga (Lettonie)) a émigré avec ses parents en Angleterre. Il est un fervent admirateur d'Aleksandr Herzen (1812/1870 ; militant - socialiste révolutionnaire), qui nie aussi radicalement que possible tout ce qui est universel et soutient que tous (*note* : néanmoins universel) les gens ont un terrain minimum pour l'action libre comme un besoin moral. Quelque chose qui ne doit pas être supprimé au nom de "grands mots" (tels que "histoire", "humanité", "l'église", "progrès", "l'état").

1958 - L'Oxfordien que Berlin est devenu en Angleterre a proposé une double conception de la liberté, dans *Two Concepts of Liberty*.

1.-- Liberté négative.

Elle se situe dans cette sphère de ma vie et de la vôtre dans laquelle nous pouvons, vous et moi, vaquer à nos occupations sans être gênés par d'autres êtres humains. Nous appelons cela "la sphère privée". C'est l'ensemble des possibilités qui s'offrent à moi et à vous : la liberté en soi, indépendamment des circonstances singulières et concrètes qui peuvent limiter ma et votre liberté. L'État ne doit pas s'en mêler.

Sans surprise, Berlin est classée comme libérale par certains. Ici, les grands mots n'ont aucun droit.

2.-- Liberté positive.

Également appelée "autonomie". La liberté positive pour vous et moi consiste à décider de manière autonome ce que nous voulons être ou faire. Elle se fonde sur ses propres idées et valeurs. Berlin : "Je veux être quelqu'un. Pas personne. Un faiseur, un décideur, pas quelqu'un sur qui on décide. Autonome (...). C'est-à-dire : formuler et réaliser ses propres objectifs et stratégies.

Note : -- Cela semble anarchique, si ce n'est anarchique.

Mais tout de même : la liberté positive est attentive aux conditions dans lesquelles la liberté se réalise.

H. Blokland.

1. Les gens peuvent-ils, sans être dérangés par les autres, faire leurs choix ?

2. Ces mêmes personnes ont-elles de réelles possibilités de choix ?

1 est une liberté négative ; 2 est une liberté positive. C'est ainsi que Blokland traduit les termes inexplicables de Berlin et les trouve extrêmement importants pour une critique culturelle.

E.O. CF28 .

Le marché libéral vu par M. Walzer.

Bibliographie : M. Walzer, *The idea of a civil society*, in : *Streven* 60 (1993) : juin, 483/497.

Walzer, un social-démocrate pluraliste, voit le “marché” comme suit.

Production.

Comme Marx, le libéral classique considère l'économie comme le domaine de la vie... Mais très différent.

Les entrepreneurs jouent un rôle de premier plan dans la mesure où ils s'efforcent d'exploiter les opportunités offertes par l'économie de marché. Ils “conquièrent” une partie de ce marché de telle sorte que ce que le consommateur désire est fourni et en abondance. “Nous ne pouvons choisir que s'il y a beaucoup à choisir” (a.c., 488).

Deuxième aspect : le consommateur. Il n'aide pas à gérer l'État comme le veut le démocrate politique. Ni la production de produits de valeur comme l'envisage l'État futur de Marx. Mais “faire des choix individuels”.

Tant le producteur - le chef d'entreprise par excellence - que le consommateur - du moins ceux qui ont le pouvoir d'achat - se passent le plus possible de l'État, qui est pourtant nécessaire. La police, oui.

La critique de Walzer.

“Malheureusement, en réalité, nous ne pouvons choisir parmi l'abondance de biens et de services que si nous disposons du pouvoir d'achat nécessaire”. (ibid.).

Dans notre société “duale”, avec ses riches et ses pauvres, le pouvoir d'achat diffère d'une personne à l'autre. Beaucoup de gens mènent même une existence marginale. Ils ne peuvent souvent compter que sur leurs amis et leurs petites communautés.

L'État, en tout cas.

En effet : en tant qu'organisateur de la police qui empêche le vol, par exemple. Comme la force organisatrice de la justice qui contrôle, par exemple, l'honnêteté contractuelle. Mais aussi, et surtout, en tant qu'autorité de planification (économie planifiée). Notamment comme système de garantie du revenu minimum pour tous.

Les fonctionnaires.

L'État et son administration sont nécessaires. Mais les entrepreneurs contournent les normes de ce même État (en s'installant dans d'autres pays ; en travaillant de manière multinationale).

La vraie citoyenneté ne se perd pas sur le marché. Le “citoyen” libre devient facilement égoïste et se détache (nominalement) de la solidarité naturelle. La conquête et l'amélioration d'une position sur le marché dominant trop.

E.O. CF29 .

Communisme et socialisme : collectivisme.

Les solutions du socialisme et du communisme partagent le même axiome rationaliste qui sous-tendait le libéralisme. Nous nous limiterons ici à l'aspect économique.

1.-- *Dirigisme (économie dirigée).*

Tous les collectivismes, communisme ou socialisme, réagissent contre les excès de l'économie de marché dans laquelle l'individu (individualisme) est "sacré", inviolable, en quelque sorte -- l'ensemble du système économique (production, distribution, -- consommation, le cas échéant) doit être régulé par une communauté.

2.1. *Droit de propriété.*

Tous les collectivismes réagissent contre les excès du capitalisme dans lequel la propriété des biens et services de production est privée.

1. Dans le communisme, tous les biens sont communalisés (socialisés) sans distinction. Les moyens de production et de consommation sont soustraits à l'individu : non seulement la terre, les usines et autres, mais aussi, par exemple, les vêtements, la nourriture et autres appartiennent à la communauté.

2. Dans le socialisme, cependant, tous les biens et services ne sont pas communalisés : seuls les moyens de production (**a.** la terre, **b.** les usines, **c.** les matières premières et semi-finies, etc.) deviennent la propriété de la communauté.

Les consommables restent une propriété privée. "Dans un État socialiste, l'individu ne peut pas posséder de terres, d'usines, etc., mais il peut disposer librement du produit de son travail et l'utiliser pour acheter ou échanger des biens à sa guise". (*Fl. Van Oirschot, Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond/ Maaseik, 1950, 146).

Note : -- Dans le socialisme agraire, seule la propriété privée des terres est abolie, pas le reste. Ainsi dans *H. George, Progress and Poverty* (1679).

2.2.-- *Communauté.*

Les collectivismes varient considérablement lorsqu'il s'agit du concept de communauté.

1. Le marxisme pose la société bourgeoise avec un gouvernement démocratiquement élu (parlementarisme) en supposant que l'État (libéral) disparaîtra de lui-même.

2. Le socialisme d'État (socialisme étatiste) préserve l'État.

3. L'anarchisme (libertarisme), lui, rejette tout ce qui n'est pas une communauté locale (la commune, le syndicat) : des groupes de travailleurs représentent "la communauté".

E.O. CF30 .

Le saint-simonisme : un socialisme industriel.

K. Marx et P. Engels considéraient avec mépris les socialistes “utopiques”. Saint-Simon (1760/1825) est l’un d’entre eux.

Une vie mouvementée.

En tant que libre penseur, ce comte a refusé de célébrer sa première communion à l’âge de treize ans. À dix-neuf ans, il prend part à la guerre d’indépendance américaine. Actif pendant la Révolution française.

Il fait des affaires avec un banquier suisse et devient riche mais perd tout. En 1797, il lance une entreprise de transport (avec un partenaire trompeur) et échoue. Une fois sur place, il commence son travail théorique, qui tourne autour d’un socialisme planificateur technocratique.

Industriels.

Son socialisme ne signifie pas seulement la distribution équitable des biens et des services : il active avant tout les forces productives. Car si l’offre de produits manufacturés est importante, cela profite également aux grandes masses. - C’est l’industrialisation.

“L’industriel est un travailleur qui, soit produit, soit fourni un ou plusieurs moyens permettant aux divers membres de la société de satisfaire leurs besoins ou leurs préférences naturelles.

Par exemple, un agriculteur qui sème des céréales, élève des volailles et du bétail est un “industriel” (...). Un homme d’affaires, un transporteur qui transporte des marchandises sur son chariot, un marin sur un navire marchand sont des “industriels”. (...). Les industriels forment trois grandes classes : les agriculteurs, les fabricants et les hommes d’affaires”.

Ainsi, dans son *Catéchisme des industriels* (1823/1824), il définit ce qui constitue la richesse pour la France.

‘Profitariat’.

Si la France devait perdre des nobles, y compris des princes, des ministres, des juges, les dix mille propriétaires les plus riches, etc., ce ne serait pas une perte tant qu’elle conserverait ses personnes douées dans les sciences, les arts, les techniques et les métiers. Comme vous pouvez le constater, Saint Simon fait référence à l’homme économiquement actif - le travailleur - comme l’homme désiré. En cela, il n’est pas très éloigné de P. Smith.

Influence.

Il a exercé une grande influence sur certains grands industriels (au sens ordinaire du terme). Ses nombreuses œuvres ont été moins lues, mais ses disciples ont donné un grand écho à l’industrialisation, tout en mettant davantage l’accent sur l’aspect social. Ils sont même devenus des sortes d’adeptes d’une “religion” de fraternité et d’utopie.

E.O. CF31 .

Le socialisme d'État.

Karl von Rodbertus - Jagetzow (1805/1875) est considéré comme le père du socialisme d'État.

La réforme de la société se fait avec l'aide de l'État actuel. Pas par le biais du mouvement révolutionnaire d'une classe. Rodbertus veut même placer l'ensemble de la production et de la distribution des biens et des services sous le contrôle de l'État. De même, la réglementation des heures de travail, des salaires et des prix de vente, par exemple, est proche de l'absolutisme de l'État. Ainsi Fl. Van Oirschot, *Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond / Maaseik, 1950, 147.

Le socialisme d'État se distingue du marxisme (Sozialdemokratie) tout d'abord en ce qu'il veut préserver l'État et ne pas dissoudre l'ensemble de la vie sociale dans un domaine de relations purement économiques.

1. Le coup d'État sur le système économique du trou ne doit pas être brutalisé mais le pouvoir d'État doit réguler l'économie par une réglementation stricte (dirigisme) dans le temps.

2. Le coup d'État sur tout ce qui est propriété des moyens de production et de distribution ne doit pas se faire d'un seul coup mais très progressivement : pendant un temps considérable la propriété privée doit continuer à régner mais l'État doit introduire l'exploitation étatique une à une.

Les points 1 et 2 montrent qu'il s'agit d'un véritable socialisme.

Le socialisme du pupitre

Après Rodbertus, il y a eu une série de socialistes d'État qui, parce qu'ils étaient souvent professeurs, ont été appelés "socialistes du pupitre".

"L'identification des socialistes du pupitre avec les socialistes d'État n'est pas tout à fait correcte. Les socialistes d'État sont uniquement ceux qui, au moins en principe, acceptent l'omnipotence de l'État dans la sphère économique. Le socialiste de la cathédrale est aussi celui qui prône une intervention drastique de l'État sans pour autant prôner le pouvoir de l'État". (*J. Aengenent, Leerboek der sociologie*, Leyde, 1919, 97).

Note : -- En 1892, l'ultra-marxiste Kautsky réussit à faire adopter par un congrès la résolution suivante : "La Sozialdemokratie (le marxisme) n'a rien en commun avec le soi-disant socialisme d'État".

Cela suggère que, pour le marxiste orthodoxe, l'État doit être aboli à terme et remplacé par l'ensemble de la société conçue comme "une gigantesque entreprise industrielle" (avec une administration élue, bien sûr).

E.O. CF32 .

Anarchisme (libertarisme).

Max Stirner (Kaspar Schmidt ; 1806/1856), dans *Der Einzige und sein Eigentum* (1842), décrit l'individualisme radical, typique du libertaire, comme suit :

“Toute éducation doit devenir quelque chose qui se concentre sur la personne (...). Ce n'est pas la connaissance qui doit être imprimée. Mais la personnalité doit parvenir à son propre développement. Le but principal de la pédagogie ne doit pas être de civiliser, mais de former des personnalités libres (affirmées), des caractères souverains (...)”.

Cet axiome vaut aussi pour la morale, la société, l'économie (M. Baslé et al., *Histoire des pensées économiques*, Paris, 1988, 221).

Pourtant, le socialisme.

a. Dirigisme qui régit l'ensemble du système économique (production, distribution) à partir d'une communauté ;

b. la propriété des moyens de production (terres, matières premières, usines, etc.) entre les mains d'une communauté.

Ce sont les deux caractéristiques qui font du libertarianisme un véritable socialisme.

En ce qui concerne le concept de propriété, cela ressort clairement des propos du père de l'anarchisme *P.J. Proudhon* (1809/1865) dans son ouvrage *Qu'est ce que la propriété ?* Sa réponse : “La propriété c'est le vol”.

Proudhon, en France, a peut-être plus influencé la classe ouvrière que Marx.

Désignation de la communauté.

Ce n'est pas toute la société mais des groupes territoriaux (les communes) ou économiques (les sujets de l'économie) qui constituent les “communautés”.

Ceux-ci peuvent se fédérer comme ils le souhaitent. Les anarchistes rejettent une administration centrale pour l'ensemble de la société. C'est en cela qu'ils diffèrent fondamentalement du marxisme.

En France, les anarchistes sont appelés “syndicalistes” car ils soutiennent les syndicats révolutionnaires. Également en Italie.

Les mutualités, les coopératives, par exemple, sont des créations typiquement anarchistes.

L'esprit de conclusion.

L'action directe, la consultation non pas par l'intermédiaire des dirigeants syndicaux mais par les travailleurs eux-mêmes, est une règle souhaitable.

Les anarchistes extrêmes ne reculent pas devant les actes de terreur (Ravachol, Vaillant) ou même de banditisme (la Bande à Bonnot (1911/1913)). Ce qui éloigne progressivement les masses ouvrières de l'anarchisme à ce point. C'est ce que veulent les hommes de “Ni maître ni Dieu”.

E.O. CF33 .

L'anarchisme belge. Bibliographie : J. De Mare, *Anarchisme*, in : *Streven* 62 (1995) : 10 (nov.), 937/ 940.

L'auteur discute très brièvement mais avec esprit de J. Moulaert, *Rood en Zwart* (Le mouvement anarchiste en Belgique 1880/1914), Davidsfonds, 1995, dont les sources sont soit des magazines et des pamphlets anarchistes fanatiques, soit des rapports de police hostiles. Ni l'un ni l'autre ne sont "objectifs".

Résistance.

La Belgique était un État libéral.

D'une part, un certain nombre de situations "autoritaires", inhérentes à l'Ancien Régime, telles que les jugements arbitraires ou l'influence des chefs locaux, ont été abolies. C'est de là que l'État de l'époque tirait sa raison d'être (raison suffisante) en tant que libéral.

D'autre part, de nouvelles formes d'autorité et d'autoritarisme, typiquement libérales, ont été introduites, notamment dans les domaines économique et social.--
Conséquence.

"Notre réponse doit être une lutte obstinée et irréconciliable qui ne peut se terminer que par la destruction totale de la sale bande, c'est-à-dire le trône, la bourse et l'autel". Ainsi les anarchistes belges en 1887 (o.c., 105).

L'anarchisme est-il définissable ?

P. Proudhon (1809/1865), pionnier, définissait "L'anarchisme est quelque chose comme l'absence de toute autorité ou gouvernement". Sur la base de cet axiome, les anarchistes rejettent toute organisation qui favorise la coercition : État, bureaucratie, parti, parlement, église.

L'individu radicalement autonome prévaut. De sorte que l'anarchisme est (dans un sens positif) "l'association volontaire d'individus articulés". Il s'agit donc d'une sorte de système de contrat.

Mais attention : aux yeux des anarchistes, définir est aussi une forme de retrait de l'individu radicalement libre et donc "autoritaire". Tout anarchiste définit son anarchisme comme libre, anti-autoritaire.

L'anarchisme actuel.

De Maere soutient que l'anarchisme vit sans son nom.

1. Dans l'esprit de nombreux jeunes gens modernes, l'axiome "Ni maître ni Dieu" (une devise des anarchistes).

2. Les penseurs post-modernes qui s'engagent unilatéralement dans la "déconstruction" (réduction) des traditions sont une autre forme subtile d'anarchisme, car rationnellement parlant, il n'existe aucun fondement qui puisse justifier l'autorité et les règles.

E.O. CF34 .

Michael Bakounine, l'anarchiste russe.

M. Bakounine (1814/1876) s'est attaqué à deux facteurs culturels-historiques - deux fictions, selon lui - Dieu et l'État.

“Bakounine était un Russe. Il a introduit l'élément slave dans le socialisme”. (Fl. Van Oirschot, *Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond/ Maaseik, 1950, 197). Un autre Russe, anarchiste lui aussi, était Kropotkine (1842/1921).

Bakounine est né dans le village de Prjamouchino (entre Moscou et Pétersbourg) dans une famille noble très ancienne mais pas très aisée. En 1840, il étudie à l'université de Berlin. Déjà à l'époque, il se disputait souvent avec I. Tourgeniev (1818/1883), un écrivain russe qui s'était rebellé contre le servage (*Contes d'un chasseur* (1852)), au sujet de l'émancipation du serf. Mais c'était un anarchiste. Dès lors, il a dû fuir. Il s'est impliqué dans des rébellions.

1868 : Alliance de la Démocratie Socialiste.

Avec cette association, fondée à Genève, Bakounine pénètre dans la Première Internationale, où Marx, cependant, veut rester aux commandes. Le résultat est une lutte et la dissolution de l'Internationale socialiste.

Le programme radical anarchiste.

Van Oirschot, o.c., 199, le caractérise comme suit.

Le programme de l'Alliance était radical : l'anarchie. Ainsi, faillite de l'État, non-paiement des dettes de l'État, refus de payer les impôts,-- dissolution de l'armée, de la magistrature, de la police, du clergé,-- pas d'administration officielle de la justice, brûlage de tous les titres de propriété, de tous les actes de vente et d'achat, de tous les documents légaux,-- confiscation de tous les instruments du capital productif et du travail au profit de l'association ouvrière qui doit les mettre collectivement en mouvement ; confiscation de tous les biens de l'État et de l'Église.

Une commune sera mise en place pour fournir à tous les individus ce dont ils ont besoin.

Comme la Commune de Paris de 1871.

Prémonition de la bureaucratie du communisme d'État.

La Sozialdemokratie de Marx ne faisait pas du tout confiance à Bakounine. - Marx et Lassalle prouvent que l'État pseudo-populaire ne sera rien d'autre que le système despotique de domination des masses prolétariennes sous la direction d'une nouvelle “classe supérieure” très fermée (...).

Merveilleuse “libération” du peuple. C'est ainsi que Bakounine écrit sur le communisme étatiste.

E.O. CF35 .

L'Occident met en œuvre l'anarchisme.

Bibliographie : J.J.Gandini, *Chine (La dette idéologique du communisme chinois envers l'anarchisme)*, in : *Le monde libertaire (Hebdo. d.l. Fédération Anarchiste)* 835 (1991 : été), 10.

1. Le début.

Le 4 mai 1919, une manifestation antijaponaise dégénère en un mouvement rebelle "Science et démocratie", qui trouve un écho dans toutes les classes sociales de Chine.

Note : -- Science et démocratie était encore le slogan à Beijing (Pékin) en 1989 (Tian'anmen) lors de la révolte étudiante qui s'est déroulée dans une atmosphère plutôt anarchique.

2. L'élaboration.

Note : -- Bertrand Russell (1872/1970) est arrivé à Beijing -- via Moscou, où son anarchisme a été renforcé -- comme aucun penseur n'a exercé son influence sur les jeunes intellectuels chinois. Dans le sillage du mouvement du Quatrième Mai, les groupes d'entraide entre étudiants et travailleurs ont été fondés sous la direction de l'anarchiste Wang Guangqi. Son membre était "un certain Mao Zedong" (= Mao Tse Toeng), le futur Grand Agitateur (1893/1976), le père du maoïsme.

Autres approches.

En 1912, le Mouvement pour le travail et l'étude avait déjà été créé à l'instigation des anarchistes Li Shizeng et Wu Zihui. A Paris, à l'unisson, l'Association des étudiants - travailleurs est fondée, réunissant jusqu'à deux mille étudiants en 1920.

Son but : étudier les sciences et les technologies avant tout, tout en travaillant et en étudiant en partie.

De là, le Groupe de la jeunesse socialiste chinoise se développe en 1921 et devient la branche française du Parti communiste chinois en 1922.

Parmi les membres : Zhou Enlai (1898/1976 ; Premier ministre 1949/1976) et Deng Xiaoping (1904/1997), tous deux futurs concurrents de Mao Zedong.

01.07.1921. Premier congrès de Shanghai du parti communiste chinois, dont les délégués comprennent Mao Zedong (vice-bibliothécaire de l'université de Beijing).

La direction était composée d'intellectuels révolutionnaires, à la fois anarchistes et marxistes.

Le négationnisme communiste.

Cet impact historiquement indéniable de l'anarchisme au sein du premier communisme chinois est méthodiquement ignoré par l'historiographie officielle. Tout comme la révolte des étudiants de la place Tian'anmen a été réprimée.

E.O. CF36 .

Anarcho-capitalisme.

Bibliographie : P. Lemieux, *L'anarcho-capitalisme*, Paris, 1988.

Cette orientation est considérée comme l'apogée du libertarisme. Gustave de Molinari (1819/1912), un économiste belge, en est le pionnier. L'axiome principal : une société sans État est économiquement rentable et moralement souhaitable.

1.-- *Le capitalisme.*

L'anarcho-capitalisme est un libéralisme entièrement capitaliste : l'"anarchie" - laisser la minorité travailler pour ses propres intérêts et la communauté n'en retirera que du bien - est étendue de la seule économie à tous les domaines de la culture. Même les administrations d'intérêt public - police, justice, armée - doivent être remises par l'État, "l'archi-bandit", aux mains d'entreprises et d'associations libres, privées et concurrentielles.

2 - *L'anarchisme.*

L'anarchisme socialiste est adapté de deux manières.

a. En tant que capitalistes, les anarcho-capitalistes n'abolissent pas la propriété privée. Au contraire, c'est l'axiome par excellence.

b. Bien qu'ils mettent en avant l'égalité radicale de tous les individus, ils considèrent que l'inégalité des biens et les avantages matériels et autres qui y sont associés sont "naturels" et donc "bons".

Les précurseurs.

Les libéraux classiques à partir de B. de Mandeville (1670/1733) - avec sa Fable de l'abeille (1714) : "les vices privés sont les bienfaits publics" et par exemple encore *Adam Smith* (1723/1790), dans sa *Richesse des nations* (1776) - la main invisible fait que, si chaque individu poursuit son propre intérêt, le bien-être social surgit immédiatement - ouvrent la voie à l'anarcho-capitalisme.

Les anarchistes individualistes de Will. Godwin (1756/1836), M. Stirner (1806/1856 ; *Der Einzige and sein Eigentum*), P.-J. Proudhon (1809/1864) et d'autres ont préparé l'anarcho-capitalisme en affirmant que "le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins" et que "le gouvernement qui gouverne le moins n'existe pas".

En d'autres termes, si un gouvernement est nécessaire, il doit supporter la concurrence à son niveau..... De Molinari : "Les peuples savent gouverner au moins aussi bien que les gouvernements".

Pour les libéraux bien-pensants, l'État se justifie par la sécurité publique qu'exigent la police, les tribunaux, les prisons, la défense nationale, afin que la liberté "sauvage" de J. Locke (1632/1704) ne dégénère pas en "*Léviathan*" de Th. Hobbes (1588/1679). Ce que les anarcho-capitalistes nient

E.O. CF37 .

Le marxisme.

K. Marx (1818/1883), avec P. Engels (1820/1895), son collaborateur qui a diffusé les idées de Marx et fondé le “marxisme”, peut être considéré comme le critique du libéralisme établi après la première révolution industrielle, du point de vue de la classe ouvrière.

Le socialisme scientifique.

Marx et Engels se distinguent de leurs prédécesseurs, qu’ils qualifient d’“utopistes”. Ils n’acceptent pas les axiomes immuables (liberté, égalité, droit, etc.), produits de la raison, mais mettent en avant l’évolution réelle de la culture. La culture capitaliste actuelle évolue inévitablement vers le collectivisme.

Marx et Engels n’ont pas fantasmé sur un état futur, mais ont exploré le processus historique. Ils ne se sont pas aventurés dans les expériences censées visualiser le socialisme, mais ont considéré le socialisme comme une réalité évidente, étant donné la nécessité du processus.

La dialectique allemande, l’économie anglaise, le socialisme français.

La méthode de pensée est dialectique, c’est-à-dire qu’elle observe le cours de l’histoire culturelle à travers toutes sortes de contradictions (Hegel), mais limitée à l’aspect matérialiste (Feuerbach) et convaincue d’un déterminisme limité (Epikouros). Voilà pour la partie philosophique.

D. Ricardo (1772/1823), sur la valeur du travail, et Sismondi (1773/1842), sur la sous-consommation populaire et les crises, sont les économistes “classiques” (anglais) qui ont inspiré Marx et Engels.

P. Proudhon (1809/1865), sur le mutualisme, R. Owen (1771/1858), sur les coopératives, et L.Blanc (1811/1882) sur les “ateliers nationaux” - tous socialistes “utopiques” - ont introduit le concept de “socialisme”.

Élaborations.

R. Hilferding (1877/1941), sur la théorie du capitalisme financier et de l’impérialisme,-- Vlad Lénine (1870/1924), sur la théorie de la prise du pouvoir (communisme russe),-- N. Boucharin (1888/1938), sur la théorie du passage au socialisme,-- R. Luxembourg (1870/1949), sur la théorie du capitalisme mondial, la pontanéité de la maille et l’impérialisme, -- E. Bernstein (1850/1932), sur le réformisme (refus du matérialisme et du déterminisme), prônant des réformes graduelles, K. Kautsky (1854/1938), sur le refus de la violence et la théorie de la social-démocratie, -- tous élaborent des aspects du marxisme.

E.O. CF37 .

Le marxisme et la mort de la métaphysique.

En 1844 (1845), le père Engels et K. Marx ont publié *Die heilige Familie (La Sainte Famille)*. Au chapitre VI, ils discutent de la mort de la métaphysique, l'une des principales conditions d'un marxisme authentique.

1. La métaphysique au 17ème siècle (Descartes, Leibniz etc.) était encore d'un seul tenant avec un contenu positif et profane. Elle a fait des découvertes en mathématiques, en physique et dans d'autres sciences qui semblaient appartenir à son domaine.

2. Au début du XVIIIe siècle, cette apparence avait déjà été détruite. Les sciences positives s'en sont séparées et sont devenues des sciences indépendantes.

Toute la richesse métaphysique n'existait que dans les imaginations et les choses célestes, alors que les êtres "réels" (*note* : terrestres) et les choses terrestres prenaient tout l'intérêt. La métaphysique s'est réduite. La même année que Malebranche et Arnauld, les derniers grands métaphysiciens français, sont morts - 1715 - Helvetius et Condillac sont nés.

Note.-- D'autres - historiens - notent également que 1660/1725 en France on peut observer une révolution culturelle, qui est ici interprétée dans son sens marxiste.

Pierre Bayle (1647/1706).

Connu pour son *Dictionnaire historique et critique* (1695/1697), qui fut un modèle pour les encyclopédistes D. Diderot (1713/1784) et J. d'Alembert (1717/1783). L'Encyclopédie a été publiée en 1751/1772. C'était un matérialiste radical.

Engels/Marx à ce sujet : "L'homme qui a privé de tout crédit la métaphysique du XVIIe siècle, et du même coup toute métaphysique dans le domaine théorique, c'est P. Bayle !

Son arme : le scepticisme, mais de telle manière qu'il utilise la magie métaphysique. Bayle était un cartésien au départ. Mais il a perdu sa foi. Ses doutes - son scepticisme - à l'égard de la religion l'ont amené à douter de la métaphysique sur laquelle cette foi était fondée. Il a soumis toute l'histoire de la métaphysique à la "critique".

Plus que cela - et Engels/Marx l'a souligné : il a proclamé la société athée qui allait bientôt commencer à exister, prouvant qu'une société purement athée est possible, qu'un athée peut être un homme honorable, que l'homme perd sa dignité par la superstition et l'idolâtrie, et non par l'athéisme.

E.O. CF39 .

Comprendre la dialectique historique marxiste.

Le père Engels, dans son ouvrage *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888, parle d'emblée du concept hégélien de "wirklich".

1. Aucune déclaration de Hegel n'a suscité autant d'approbation (gouvernements) ou de colère (libéraux) chez les "gouvernements et libéraux à l'esprit étroit" que "Was vernünftig ist, das ist wirklich und was wirklich ist, das vernünftig" (*Grundlinien der Philosophie des Rechts*, Vorrede).

Les libéraux ont pensé : une telle déclaration est la canonisation de tout ce qui existe réellement, la bénédiction du despotisme, de l'État policier, de la justice de cabinet, de la censure. Les libéraux n'étaient pas seuls dans cette interprétation.

2. Avec Hegel, cependant - dit Engels - tout ce qui existe effectivement n'est en aucun cas aussi "réel". Est, avec Hegel, "réel" tout ce qui est en même temps "nécessaire", c'est-à-dire justifiable par la raison. La réalité est un processus, un mouvement de déploiement de tout ce qui était, est maintenant et sera.

En d'autres termes, la réalité est dialectique. Et ceci sous la forme de happening(is). D'où le terme de "dialectique historique" qui désigne ce type de philosophie qui saisit l'autorévélation de tout ce qui est.

Systeme fiscal.

Une mesure gouvernementale - selon Hegel - n'est pas sans condition valable, "réelle", "nécessaire". Après tout, ce qui est nécessaire s'avère, à l'analyse, être "rationnel" ("vernünftig"). Dans la mesure où la mesure est rationnellement justifiable, Hegel l'appelle "wirklich".

Happen(is).

La monarchie française était autrefois réelle, adaptée aux circonstances et donc rationnelle (justifiée), mais en 1798 elle était devenue irréaliste. Elle a dû être remplacée par la grande révolution.

Généralisation.

Ainsi, au cours du développement, tout ce qui existait auparavant devient irréaliste. Elle perd sa nécessité, sa raison d'être, sa rationalité.

Conclusion anglaise : rien n'est si sacré qu'il ne devienne irréaliste avec le temps. La philosophie dialectique dit donc : "Alles was besteht, ist wert dasz es zugrunde geht" (Tout ce qui existe est digne de périr).

E.O. CF40 .

Lénine.

Revenons en 1900, l'âge d'or du marxisme, où une multitude de penseurs encyclopédiques ont approfondi le système de Marx dans diverses disciplines.

La social-démocratie qui a converti l'œuvre de Marx en pratique de parti se divisera progressivement en socialistes réformistes (Deuxième Internationale) et en marxistes révolutionnaires qui suivront Lénine dans la Troisième Internationale. “ Avec Lénine (1871/1924), une existence orientée vers le but de la révolution déplace l'économie (M.Baslé et al., *Histoire des pensées économiques*, Paris, 1988, 280).

Vladimir Ilyich Ulyanov était le fils d'un inspecteur scolaire de la région de la Volga. En tant qu'étudiant du gymnase, il était déjà un révolutionnaire. A quinze ans, il croyait que Dieu n'existait pas. Pour exprimer cette croyance, il a arraché la croix portée par les croyants en Russie à cette époque, a craché dessus et l'a jetée par terre.

Son frère aîné, Alexandre, farouche révolutionnaire, tente avec quelques amis un attentat contre le tsar Alexandre III, le 01.03.1887. À peine dans la rue, ils ont été arrêtés, bombes à la main, et en partie pendus et en partie condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Depuis lors, Vladimir détestait le tsarisme établi et sa société.

Il a étudié les œuvres de Marx de manière approfondie. Il est devenu un marxiste radical. A fondé une société secrète, entre autres avec N. Kroupskaia, qu'il devait épouser. Il est fait prisonnier, exilé en Sibérie pendant trois ans où il adopte le nom de “Lénine” parce que le Lénine - une rivière - coule dans le lieu d'exil.

1903 - Deuxième congrès des sociaux-démocrates russes :

Le programme et le statut de Lénine sont discutés. Elle aboutit à une rupture qui devient définitive en 1912. La “minorité” menchevique (mais la plus nombreuse) ne considérait pas que le moment de la révolution était venu. Lénine, et avec lui la “majorité” bolchevique (avec un nombre inférieur de tiroirs), comptait sur la grande masse des paysans pour éliminer la bourgeoisie et la noblesse dans une révolution violente. Cela s'appelle le léninisme.

En 1917, il devient chef d'État de l'Union soviétique des républiques. Elle passe par la guerre civile (1917/1921) et la nouvelle politique économique (1921/1928 ; NEP) pour connaître une ère de plans quinquennaux à partir de 1928.

E.O. CF41 .

C'est aussi le communisme chinois.

Bibliographie : W. Ellis, China (*Deng's dour successor enjoys the last laugh*), in : L'Européen 30.03.1998, 33.

Comme Deng Xiaoping (Teng Siao-Ong ; (1904/1997), depuis 1977 réformateur de l'économie sans abolir le communisme strict) avant lui, Zhu Rongji, depuis mars 1998 le grand homme de la Chine, sait ce que sont la douleur et la souffrance dans la Chine communiste.

Déjà dans les années 1950, il voyait l'industrialisation non pas comme la visualisation d'une idéologie mais comme une économie efficace.

Conséquence : en 1957, Mao Tse-toeng (Mao Zedong (1893/1976 ; fondateur du communisme chinois)) lance une campagne contre les "droitiers" : Zhu est condamné à quatre ans de travaux agricoles.

1962+--- Réintégré dans l'honneur, il reprend son ascension mais devient la cible de la révolution culturelle de Mao (1965, avec sa terreur, ses massacres, la destruction du patrimoine) : en 1970, il est banni à la "campagne" pour s'occuper des chèvres et des cochons et nettoyer les toilettes des gros bonnets communistes.

Contrairement à Deng, Zhu réagit à ces "expulsions" et "humiliations rituelles" en "poursuivant son travail".

Il convient de noter que Zhu était une personne politiquement modérée et pratiquait l'honnêteté dans les affaires financières. Alors que d'autres communistes autour de lui se sont enrichis par la corruption et les pots-de-vin.

La modernisation de la Chine était sa grande préoccupation.

1987 - En tant que maire de Shanghai, il a laissé de lourdes traces dans la bureaucratie notoire de cette ville.

1998 -- Deng Xiaoping introduit le libéralisme économique tout en préservant radicalement le communisme et ordonne le massacre de la place Tiananmen en tant qu'homme encore très influent dans les coulisses. Avec un grand courage, Zhu veille à ce que l'oppression du gouvernement de Pékin n'atteigne pas Shanghai : "L'armée du peuple ne doit pas agir contre le peuple".

Par la suite, Zhu a progressivement accédé à la plus haute sphère politique. Jusqu'à ce que, en mars 1998, il soit élu à une écrasante majorité comme successeur de Deng. Le communiste, plutôt technocrate, a ainsi pu convaincre tous ses adversaires - à l'exception d'un petit nombre dans les urnes - de lui donner une chance en tant que plus haute autorité.

E.O. CF42 .

Le livre noir du communisme.

Bibliographie : St.Courtois et autres, *Le livre noir du communisme (Crimes, terreur, répression)*, Paris, 1997.

Le livre est tombé comme une bombe en France. Il a été écrit par onze historiens français qui - c'est important - se situent tous quelque part à "gauche". Mais ils ne mâchent pas leurs mots.

Pour commencer, ce que Soljenitsine (sur la Russie), Jean Pasqualini (sur la Chine), Pin Yathay (sur le Cambodge) ont crié sur les toits depuis des décennies à propos du meurtre d'êtres humains au nom de la dictature du prolétariat est plus que confirmé dans ce livre conscient. Car il se base sur les archives des anciens États communistes, de sorte que même les chiffres ont pu être corroborés ; à l'époque, Soljenitsine, Rasqualini, Yathay étaient traités de tout et de rien par l'intelligentsia occidentale : d'où le profond malaise dans ces milieux.

Jean-François Revel, *Communisme (85 millions de morts !)*, in : *Le Point* 15.11.1997, 64/68, résumé :

"Cela fait que les 20 millions (tous hors guerre) de l'URSS, les 65 millions de la Chine (MaoTse-toung, devenu Mao Zedong (1893/1976 ; célèbre pour son Petit livre rouge qui a programmé la révolution culturelle commencée en 1966), les 2 millions du Cambodge (sur 7,8 millions d'habitants) ou de la Corée du Nord sont tous l'excroissance d'exterminations programmées" (A.c., 65).

Grosses, quatre-vingt-cinq millions.

"Avec 65 millions de morts en Chine, Mao mérite la médaille du plus grand meurtrier de tous les temps" (Ibid.).

Egalemeent des meurtres racistes.

Des décès que les ethnies ont voulus comme tels : Les Polonais, les Baltes, les Moldaves, les Ukrainiens, les Tchétchènes et les Tatars ont été soit massacrés sur place, soit emmenés en Sibérie pour y mourir de faim et de froid.

En d'autres termes, Hitler et ses nazis ne sont pas seuls dans ce cas.

Le négationnisme.

Comme cela a été montré le 07.11.1997 dans "Bouillon de culture", un certain nombre de gauchistes, communistes en tête, tentent d'expliquer ce fait ultra-brutal. Par exemple, en affirmant que cette énorme tuerie n'appartient pas à l'"essence" du marxisme, en particulier du communisme, mais n'est qu'une aberration. Mais, selon M. Courtois, il s'agit bien d'un "crime contre l'humanité".

Courtois, qui était alors en conflit avec Mao, dans les journées mouvementées de mai 1968.

E.O. CF43 .

N. Gogol l'antéchrist maléfique. -.

Le père Kafka interprète notre culture à partir de son axiome juif de l'Ancien Testament.

Passons maintenant à Nikolai Gogol (1809/1852), qui a également interprété notre culture - dans sa forme russe - mais à partir de son milieu orthodoxe. Nous présentons l'opinion de L. Kobilinski-Ellis, *Die Macht des Weinens und des Lachens (Zur Seelengeschichte Nikolaus Gogols)*, en bref : R. von Walter, *Uebertr., N.Gogol, Betrachtungen über die göttliche Liturgie*, Freib.i.Br., 1938, 80/100.

Après tout, le livret est la traduction d'un long commentaire de Gogol sur la "Divine Liturgie" (c'est-à-dire la Sainte Messe) de l'Église orthodoxe. Gogol connaissait sa théologie et la vivait aussi.

Pour comprendre ce qui suit, il faut savoir que dans un texte liturgique, l'Église orientale qualifie l'enfer de "tout à fait ridicule". Cette expression a complètement dominé la tragédie de Gogol : c'est une tragédie théologique.

Le magicien noir radicalement maudit.

Déjà la première œuvre de Gogol, *Les soirées à la ferme du manoir près de Dikanyka*, montre une représentation de notre culture dans les personnes du magicien noir (dans La terrible vengeance) et de la belle sorcière (dans l'histoire intitulée Nous (Vii), c'est-à-dire Esprit de la terre).

Kobilinski dépeint le magicien maudit comme suit .

La magie noire, c'est-à-dire la magie totalement dénuée de scrupules, est, en tant qu'abîme, le pendant parfait de la perfection céleste fondée sur la mortification des pulsions primaires que préconise le Nouveau Testament. La liturgie orientale est une longue représentation de cet idéal chrétien primitif.

Le magicien sans scrupules - Gogol a certainement connu de telles figures en chair et en os - il le dessine comme l'Antéchrist, sur lequel le Nouveau Testament écrit et qui, par exemple dans l'Ancien Testament, dans le Psaume 72 (71) : 9, est dessiné à l'avance comme "l'animal".

Ce grand sans scrupules, cependant, à cause du jugement dernier (nous pensons à *Jude 10 et 14/15*), s'est livré au terrible rire de toutes les choses du monde. Dans son désespoir le plus total, il veut que la sainte milice d'honneur prie pour lui. Mais il l'a maudit. Puis il s'écrie : "Père, vous vous moquez de moi. Je le vois dans ta bouche ouverte : tes dents blanches grincent".

Sur quoi, il se jette sur le saint homme et le tue.

E.O. CF44 .

Mais, alors que l'abîme - pensez à *Nombres 1-6:31/35* ou *Jud. 11* - dont l'éclat flamboyant est celui d'une vindicte toujours plus grande et jamais silencieuse, l'engloutit, le rire continue comme la plus grande peur de toute son existence.

Même son propre cheval se moque de lui. De plus, il a l'impression que le cavalier immobile du Kriwanberg ouvre les yeux, le remarque et se met à rire.

L'antéchrist maléfique.

Nous notons, dans le *Nouveau Testament*, *2 Thess. 2:3b/12*, la figure bizarre de "l'homme impie", de "la créature perdue", de "l'adversaire de Dieu" (ce sont les trois termes avec lesquels *2 Thess. se typifie*), qui, dans la tradition, est appelé "le mauvais antéchrist".

Cette figure, un être personnel, s'affirmera "à la fin des temps". Apparemment, Gogol affirme que cette fin des temps est en cours, étant donné, entre autres, son grand présage, l'apostasie généralisée... Kobilinski-Ellis décrit plus loin.

Pour Gogol, la figure du vieux magicien sans scrupules est fondamentalement un modèle de la plus grande personne sans scrupules de l'histoire, le diabolique Antéchrist. C'est précisément ce magicien qui est une figure centrale dans les œuvres de Gogol.

D'ailleurs - selon Kobilinski-Ellis - le mauvais antéchrist est quelqu'un qui peut séduire toutes les créatures mais ne peut pas être séduit lui-même, parce qu'il choisit en pleine conscience l'hostilité inconditionnelle contre Dieu, qui l'a créé et qui est son juge.

Il est, pour ainsi dire, l'absence de scrupules elle-même. L'homme se laisse tromper par lui et est, en tant que trompeur passif, encore susceptible d'être sauvé, alors que l'archétype du leader lui-même, en vertu de son choix lucide, est un "être perdu - je veux dire : irrémédiablement perdu".

"Mes compatriotes, mon âme est gelée par la peur".

C'est ce que dit Gogol dans sa troisième et dernière période d'écriture, qui commence avec les Lettres à mes amis. Les textes de l'époque contenaient une série de prédictions que, à l'époque, personne ne comprenait. Si ce n'est pas ridiculisé.

Cependant, comme Kobilinski-Ellis ne cesse de le répéter, ils deviennent compréhensibles "après la période de la grande catastrophe planétaire que nous vivons" (c'est-à-dire notre XXe siècle mouvementé) : "Mes compatriotes, mon âme tremble de peur quand je sens la majesté supraterrrestre comme imminente".

E.O. CF45 .

Gogol écrit sur le siècle dernier comme quelqu'un qui sent la "mort spirituelle" approcher en même temps que le grand jour du jugement du monde.

"Attendez un peu", écrit-il, "bientôt les États apparemment ordonnés résonneront d'un cri qui plongera les chefs d'État les plus célèbres dans la confusion".

Rappelez-vous les ténèbres en Égypte (*Exode 10, 21/29*) : la nuit aveugle couvrait tout en plein après-midi. De tous côtés, des formes horribles étaient visibles (*note* : comme le dit clairement *Wis. 17:3, 17:15*), car des créatures primitives sinistres aux visages tristes sont soudainement devenues visibles (*note* : dans les visages); !

De cette manière, Gogol tente de faire prendre conscience à ses contemporains des causes profondes à l'œuvre dans notre culture : très réaliste et pourtant aussi visionnaire.

L'humanité actuelle est une caricature.

Les descriptions terre-à-terre que Gogol présente dans ses nombreuses œuvres sont un pur microscope des âmes dans leur "petitesse" de tous les jours. Il les décrit avec la plus grande précision.

1. Il caricature parfois un peu, de sorte que le rictus et le ricanement silencieux de ce qui est représenté deviennent perceptibles.

2. Soudain, cet infinitésimal devient une caricature claire des hautes idées de Dieu en la matière. Gogol est un théologien : il observe depuis les idées de Dieu, qu'il "voit" dans la réalité quotidienne mais qui sont déformées par ses caricatures. Avec précision.

Le rire qui pleure.

Gogol se moque des caricatures qu'il remarque en lui et autour de lui. Mais au fond de son âme chrétienne profonde, il pleure : la création a échoué ! Au lieu d'être une création heureuse, "idéale" (réalisant les idées de Dieu), elle est devenue une caricature larmoyante. Au cours de l'histoire culturelle, cela devient tout à fait clair.

Ainsi, le texte de la liturgie orientale a raison : "l'enfer tout à fait ridicule".

Cela s'aggrave à mesure que la fin des temps approche. Gogol, comme beaucoup de Russes de l'époque, vivait avec l'impression que la fin des temps approchait progressivement. Avec son personnage principal, l'Antéchrist maléfique, en tant que "gestionnaire" de notre période.

Notre période avec sa mentalité globale. Avec son degré suprême de sciences et de techniques. Mais sans les idées de Dieu comme norme. Avec sa généralisation des normes.

E.O. CF46 .

Le développement de la social-démocratie (allemande).

“Le socialisme scientifique et le parti social-démocrate reconnaissent à juste titre comme pères K. Marx et Fr. Engels”. (*J. Aengenent, Leerboek der sociologie, Leyde, 1919-4, 79*).

1848 - “Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !”. Tel était le cri du Manifeste communiste publié par les deux.

En 1864, ils fondent l’Internationale (association ouvrière), qui cesse d’exister en 1872 en raison de conflits, notamment avec les anarchistes de Bakounine.

1869 -- Avec A. Bebel (1840/1913) et Wilh. Liebknecht (1826/1900), ils fondent le Sozialdemokratische Arbeiterpartei, qui fusionne en 1875 avec le parti de F. Lassalle (1825/1864 ; connu pour sa “loi sur le salaire de fer”). Ce n’est qu’en 1891 que ce parti devient purement marxiste.

Divisions internes.

Après la réconciliation avec les Lassalléens, les divisions internes se poursuivent. La droite était favorable à une évolution graduelle avec le parlementarisme. La gauche était pour la révolution, ce que prônaient les jeunes socialistes au sein du parti. Déjà en 1891, ils se sont séparés en un nouveau parti très anarchiste.

Puis la querelle a repris au sein du groupe parlementaire. Les ultra-marxistes (dogmatiques, révolutionnaires, principes) voulaient la révolution. Les révisionnistes (opportunistes, parlementaires) voulaient l’évolution.

D’où la controverse sur la tactique : “Peut-on contribuer à la législation sociale ? Sur le militarisme ? Peut-on coopérer avec des partis “bourgeois” dans un ministère ? Une grève générale est-elle souhaitable ? Les syndicats servent-ils à faire de l’agitation ou à améliorer le sort des travailleurs ? Les femmes mariées sont-elles autorisées à travailler ? E.d.m..

Mais les révisionnistes sont allés plus loin, tirant les leçons des faits : ils ont remis en question les théories de Marx et d’Engels. La théorie de l’accumulation et de la concentration, la théorie de l’appauvrissement et de l’armée de réserve industrielle, la théorie des crises et du “Kladderadatsch” se sont avérées fausses.

E. Bernstein a même remis en question deux des principales théories de Marx : la vision matérialiste unilatérale de l’histoire et la théorie économique de la valeur dérivée de Ricardo. Le parti néo-marxiste se rallie à lui, exigeant une “révision” du programme politique du parti. Ils ont été accusés de ne plus être “socialistes”.

E.O. CF47 .

M. L'évaluation du marxisme par Walzer.

Bibliographie : M. Walzer, *The idea of a civil society*, in : *Streven* 60 (1993) : juin 483/497.

M. Walzer est professeur à l'Institut d'études avancées de l'université de Princeton. Il prône une social-démocratie pluraliste.

K. Marx : L'humanité comme un grand tout industriel.

Marx prône une humanité qui est un grand ensemble industriel. Sans l'État traditionnel. Walzer appelle cela l'économie coopérative : dans cette économie, chacun peut être un producteur : les artistes produisent, les inventeurs produisent, les artisans produisent. "Les travailleurs de la bande ne semblent pas très bien s'intégrer" (a.c., 487).

Walzer met cela sur le compte du fait que Marx était un romantique. Le complexe industriel mondial est composé d'hommes et de femmes créatifs. Ils fabriquent des objets utiles et beaux afin de se faire plaisir en tant que personnes douées.

La démocratie, au sens bourgeois, est un biotope provisoire dans lequel les marxistes préparent l'humanité idéale. Mais ce type de démocratie n'a aucune valeur en soi. À terme, faire de la politique dans ce cadre n'aura plus aucun sens, notamment lorsque dans l'État futur - ou plutôt dans l'humanité future - chacun sera un producteur actif. Comme le dit le célèbre dicton, "l'État va disparaître".

En d'autres termes, le système d'économie coopérative consiste - consistera - en un État apolitique (si ce mot a encore un sens) mais avec une forme de gouvernement sans conflit, une sorte de gouvernement purement administratif.

A cela, Walzer répond : "En fait, c'est toute interférence politique qui disparaîtra... Quelque chose comme un organisme de gouvernement sera toujours nécessaire pour l'organisation de l'économie". Ne pas appeler cela "l'État" est "juste une vanité marxiste" (ibid.).

Là où la politique marxiste a été expérimentée, en fait, "l'État" a très vite dominé.

Conséquence : la plupart des marxistes - du moins en Occident - se disent socialistes "démocratiques". C'est-à-dire des socialistes qui cultivent à la fois l'économie et l'état politique. "Ils fournissent ainsi un double biotope pour la bonne vie. En tant que social-démocrate pluraliste, Walzer considère que deux biotopes valent mieux qu'un seul. Il a une certaine sympathie pour les "syndicalistes" (anarchistes) qui situent la vie bonne dans un atelier dirigé par les travailleurs : un produit et un décide.

E.O. CF48 .

Le socialisme religieux.

Bibliographie : Fl. Van Oirschot, *Histoire concise de la question sociale*, Roermond / Maaseik, 1950, 278/292.

L'auteur commence par noter que le socialisme utopique a été largement dépassé par le marxisme, qui a "conquis" des régions entières du monde. "Mais dès le départ, la division (...) peut être observée". (O.c., 279). Dans le même temps, divers groupes ont vu le salut dans des moyens plus pacifiques et se sont rapprochés d'un socialisme éthique.

Dans le même temps, les religieux ont évolué par rapport à la question sociale et au socialisme, qui, dans de très nombreux cas, était a-religieux, voire anti-religieux : - En particulier dans les milieux "évangéliques" (c'est-à-dire protestants), le socialisme et la religion sont apparus comme conciliables :

"Grâce au principe de libre examen et à l'absence de tradition ou de hiérarchie ecclésiastique, ainsi qu'à un mouvement social de quelque ampleur, il y avait plus de place pour ceux qui pensaient pouvoir concilier le socialisme avec leurs propres convictions. Nous y voyons les premières tentatives de socialisme religieux".

Il y avait des socialistes religieux en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, en Belgique et en France. Mais en Suisse, du moins dans la partie alémanique, le socialisme religieux - en tant qu'une des ramifications du calvinisme - a acquis une importance relativement grande bien au-delà des frontières grâce à des dirigeants particulièrement habiles.

Le prédicateur zurichois Hermann Kutter (+1931) était l'un d'entre eux. En 1904, paraît son livre *Sie müssen*, qui sera traduit dans de nombreuses langues (aux Pays-Bas : *Zij moeten*). Un extrait.

"Les sociaux-démocrates sont inconsciemment les exécuteurs de la volonté irrésistible de Dieu. - Le christianisme, l'Église, ne possède plus ce Dieu. Puisqu'ils l'ont trahi, il les a abandonnés. Car ils ne protestent pas contre l'immoralité des distinctions de classes existantes et laissent au socialisme la tâche de fonder un nouvel ordre.

Les socialistes doivent donc aller de l'avant car le Dieu vivant les conduit. Ils sont les hommes de la révolution parce que Dieu est le grand révolutionnaire (péché vengeur).

Ce Dieu, ce Dieu absolu du calvinisme, prépare à nouveau ses grandes surprises. Il va à nouveau rendre son jugement dans la tempête et le tonnerre et faire honte à notre lâcheté chrétienne". C'est ainsi que Kutter voulait rétablir le royaume de Dieu sur terre. On entend le langage biblique.

E.O. CF49 .

Le castrisme.

Le terme “castrisme” (“fidelisme”) est dérivé de Fidel Castro (1921/2016) qui, en tant que résistant, a affronté le dictateur cubain Batista en 1952, a été emprisonné (1953/1955), gracié et exilé mais a gagné une guérilla au Mexique en 1966 pour devenir Premier ministre en 1959 et chef d’État de Cuba en 1976.

Le socialisme.

Il nationalise la propriété foncière et les entreprises étrangères, provoquant un conflit avec l’Occident (les États-Unis en particulier). penche vers les pays communistes (Union soviétique, Chine, etc.) et en 1961, Cuba est déclarée “république socialiste”. Fournit des troupes en Afrique, entre autres.

Le castrisme.

Définition : doter les pays d’Amérique latine d’un système étatique basé sur le modèle cubain-socialiste. Ce qui a provoqué des tensions avec les “gringos” (Américains).

Note-- Salon - castristen.-- “A la fin des années 1960, l’Union soviétique n’est plus guère à prendre à la légère. Cuba est devenu pour de nombreux intellectuels de gauche des pays occidentaux “la grande alternative : parmi les Cubains, on trouve Harry Mulisch, Peter Schat, Hugo Claus”. (*M. van Nierop, Nieuwe woorden*, Hasselt, 1975, 37).

Ce type de castrisme a aujourd’hui disparu, mais pour de nombreux révolutionnaires d’Amérique latine, Castro est resté “le grand leader”.

Plus encore, la théologie de la libération latine a concurrencé le castrisme (et pas seulement avec l’approbation du Vatican).

Divisé.

Castro a appelé les pays d’Amérique latine à la révolution. Soutien actif aux mouvements de guérilla au Guatemala, en Colombie, au Venezuela, en Bolivie (où il envoie Che Guevara (1928/1967 ; théoricien de la guérilla)).

Désaccord.

Le conflit était inévitable au sein même du castrisme : la théorie soviéto-russe était contre les méthodes partisans (elle rendait la bourgeoisie au pouvoir plus à droite) mais voulait des gouvernements de front populaire dans lesquels les partis de droite et de gauche travaillaient ensemble.

Conclusion.

L’exportation de guérillas d’inspiration castriste a maintenant diminué. Pendant ce temps, les intellectuels ne se rendent plus à La Havane pour voir la grande alternative, et la mode castriste s’est estompée - ce qui n’empêche pas Castro de se maintenir dans son propre pays (le pape lui a rendu visite en 1997) et le castrisme de couvrir en Amérique latine.

E.O. CF50 .

Théologie de la libération.

Bibliographie : K.Vandebos, *From Marxist to cultural model (Shift within liberation theology)*, in : *Campuskrant* (Louvain) 24.10.1996.

G. De Schrijver, professeur de théologie dogmatique à la KUL, s'exprime à l'occasion de *The Paradigm Shift in Third World Theologies of Liberation* (un symposium international), organisé par le Centre for Liberation Theology (Faculté de théologie).

L'origine... 1965+.

Les auteurs néo-marxistes sont avidement étudiés dans les universités latino-américaines. L'analyse marxiste classique de la question sociale est radicalement privilégiée. Et dans la foulée, ils cherchent "un socialisme à eux, qui mette fin à la pauvreté et à l'oppression".

Note - Théorie de la dépendance - Les grands centres financiers - les États-Unis en tête - contrôlent l'Amérique latine. Le capitalisme dominant ne fait qu'aspirer les matières premières bon marché des pays plus pauvres.

D'ailleurs, Gustavo Gutierrez, le pionnier de la théologie de la libération, relativise cette théorie.

Groupes de base chrétiens.

Dans le même temps, des groupes de chrétiens se forment, qui veulent dépasser l'enseignement social traditionnel de l'église par un "véritable engagement social" : plus de charité mais des réformes structurelles profondes. Ces groupes se réfèrent à des motifs bibliques, comme le livre de l'Exode, dans lequel les Israélites, soumis à l'esclavage en Égypte, effectuent un exode vers "la terre promise".

L'épiscopat latino-américain.

La conférence des évêques de Medellin (Colombie) en 1968 soutient "la nouvelle théologie" : les pauvres doivent prendre conscience qu'ils sont "les auteurs de leur propre histoire". Ils soutiennent également les groupes de base.

Note-- Voici les premières années de la théologie de la libération. Entre-temps, les choses ont changé : le Vatican, qui craint l'athéisme en raison d'une analyse purement marxiste, réagit négativement dans une certaine mesure.

L'effondrement des systèmes communistes - le mur de Berlin à la fin des années 1980 - met à mal la réalité de l'analyse marxiste. Les populations locales montrent un attachement à leurs cultures (y compris précolombiennes). En conséquence, la théologie de la libération évolue.

E.O. CF51 .

Pragmatiques.

Bibliographie : A.Reszler, Les nouveaux “hommes nouveaux” de l’Est, in : *Journal de Genève/ Gaz.d.Laus.* 14.02.1996.

L’auteur fait le lien avec Vilfred Pareto (1848/1923) dans son *Traité de sociologie générale* (1916), qui prédit la montée d’une nouvelle élite en Europe, celle des techniciens du pouvoir.

a. Les valeurs plus élevées (traditionnelles ou récentes) sont mises entre parenthèses, à moins de les habiller.

b. Le pragmatisme est leur credo : le pouvoir - sa conquête, sa préservation et si nécessaire sa reconquête - est leur valeur par excellence.

Les pays du bloc de l’Est ont traversé une brève période de postcommunisme sous sa forme démocratique avant 1993/1994. Avec des politiciens fortement libéraux au pouvoir, qui ont déçu la population en raison des mesures transitoires qui n’étaient pas agréables.

1. Des barons rouges.

Dans les rangs des anciens partis communistes, à partir de 1993/1994, les anciens “apparatchiks” retrouveront leur ancienne position dominante (à l’exception de la République tchèque). Ils respectent parfaitement les nouvelles règles du pluralisme politico-économique. Ils apprennent immédiatement à gérer - ce qu’ils n’avaient jamais connu - les opinions publiques. Dans le langage de Pareto, ce sont des “lions”.

2. Des technocrates roses.

Dans le langage de Pareto, les “renards” (ils sont beaucoup plus flexibles que les précédents) remplacent les lions. Ils étaient réformistes en 1980+ et sont pluralistes. Mais les débuts de leurs carrières sont entourés d’un voile d’obscurité qui les fait passer pour des “nouvelles figures”.

Par exemple, Aleksander Kwasniewski, qui a été élu en 1995 et est devenu président de la Pologne, déclare : “Je n’ai jamais été communiste. Depuis 1971, j’ai vu très peu de communistes. J’ai rencontré de nombreux technocrates, opportunistes, réformistes, libéraux”.

Reszler -- Ceux-ci sont en faveur de l’économie de marché. A partir d’axiomes politico-économiques très différents qui vont du libéral au sens américain au social-démocrate ou du socialiste français au marxiste-léniniste.

Mais leur éclectisme - ils choisissent parmi ce qui est disponible - fait d’eux des figures flexibles qui gèrent bien la transition d’une économie planifiée et dure à une économie de marché. Ce que le peuple n’a pas pardonné aux premiers libéraux (avant 1993/1994), il préfère le pardonner.

E.O. CF52 .

Karl Marx reconstruit.

Bibliographie : A. Reszler, *Marx, Penseur du XXIe siècle*, in : *Journ.d.Genève, Gaz.d.Laus.* 30.10.1995. L'auteur est professeur à l'Université de Genève.

A. *L'emprise des systèmes d'apprentissage.*

L'effet des doctrines sur les gens résulte assez peu de leurs résultats pratiques. Cela s'explique par le fait que

a. une doctrine ayant des effets même négatifs est considérée comme porteuse d'espoir ou

b. il répond aux aspirations d'une époque.

Ainsi, les mauvais résultats des "sociétés idéales" expérimentées aux USA par les disciples de Ch. Fourier (1772/1837 : "phalanstères") ou d'Et. Cabet (1788/1856 ; utopiste-socialiste) n'impressionnent guère les utopistes. Ainsi, les échecs de P.J. Proudhon (1809/1865) ou de M. Bakounine (1814/1876) apparaissent aux anarchistes comme une raison de plus de s'engager précisément dans le même sens.

B. *La prise de Marx.*

Le fait que le marxisme renaisse dans les anciennes démocraties populaires (bloc de l'Est) comme imbriqué dans toutes sortes de nationalismes et en Europe occidentale comme une renaissance de Marx n'est pas surprenant, malgré "le mur de Berlin".

Après tout, les marxistes soutiennent que K. Marx était fondamentalement mal compris, tant dans le bloc de l'Est que dans les universités d'Europe occidentale !

L'image de Marx esquissée depuis 1990, par exemple par J. Derrida (*Spectres de Marx* (1993)), M. Vadée (*Marx penseur du possible* (1994)), D. Bensaïd (*Marx intempestif* (1995)), H. Maier (*Convoiter l'impossible (L'utopie avec Marx)* (1995) e.a., nous montre Marx comme "un penseur ouvert", qui s'est risqué sur une base sceptique aux limites de l'imaginable.

Il s'agit donc de nettoyer l'héritage intellectuel du père du socialisme scientifique (qui a rejeté les précurseurs utopiques) de cent cinquante ans de mauvaises interprétations. En ce sens, un nombre croissant d'auteurs sont à la recherche d'un "Marx inconnu".

Reszler.-- En fait, à l'exception de certains aspects de son système fermé, Marx est resté strictement dogmatique. Ce n'est pas parce que sa vision de la société industrielle et de son avenir a quelque peu évolué que son matérialisme dialectique ne constitue pas le noyau immuable de son enseignement. En faire un penseur relativiste, c'est faire fi de la nécessité qui, selon lui, " régit l'histoire " .

E.O. CF53 .

Marx, oui, mais.

Bibliographie : M. Najman/ Ph. Petit, *Marx redevient-il capital ?*, in : *L'Événement du jeudi* 28.09.1995, 72/75.-- Nous faisons une pause pour considérer l'atmosphère.

Un congrès étrange.

À Stockholm, en 1989, les partis socialistes unis - à l'exception de quelques-uns - arrivent à la conclusion qu'une économie purement socialiste (gérée) est insuffisante en termes de biens et de services. L'effondrement des régimes communistes ("le mur de Berlin") est là pour faire comprendre le fiasco.

Depuis lors, une sorte de libéralisme, résumé par le terme "ordre mondial néolibéral", a prévalu. Comment peut-on trouver Marx maintenant ?

Les livres, les traités et les magazines montrent que Marx est à nouveau "à la mode". Sous le titre "Marx international", un congrès s'ouvrira à Paris le jeudi 28.09.1995. Environ cinq cents chercheurs sont attendus. Des États-Unis, de l'Europe occidentale et orientale, de l'Amérique latine et de l'Asie, des revues ou des instituts universitaires participeront sous la direction de la revue "Actual Marx".

Thèmes : l'effondrement du "réalisme marxiste" (bilan critique), le capitalisme contemporain, les nouveaux troubles sociaux, l'alternative au capitalisme sont au programme.

J. Bidet, directeur d'Actual Marx, professeur à l'Université de Nanterre (Paris), organisateur du congrès avec J. Texier, déclare : "Le congrès n'est pas marxiste. Ce qui est clair pour nous, c'est que "le projet collectif" qui a émergé de Marx est enterré à jamais".

Mais l'esprit critique de Marx fait toujours partie de notre héritage (...). L'intention est d'analyser le monde d'aujourd'hui avec Marx comme avec d'autres. Cette conférence ne veut pas "revenir à Marx". Mais elle veut reprendre les problèmes - les thèmes - sur la base d'un bilan critique qui doit remonter à Marx".

Note.-- J. Habermas place le langage et la communication au centre d'une conception collective du vivre ensemble. Ce que Marx voulait réaliser en organisant tous les gens, toute l'humanité, en un prolétariat géant. Mais Habermas néglige le fait que la communication ne peut être réelle qu'entre égaux.

J. Rawls (*Théorie de la justice*) affirme maintenant que la véritable communication n'est possible que dans le cadre du contrat social, ce qui a été rejeté par les marxistes. Avec Rawls, on peut désormais penser à un ordre économique mondial contractuel.

E.O. CF54 .

Critique sociale.

Bibliographie : M. van Nierop, *Nieuwe woorden*, Hasselt, 1975, 169/171.

L'auteur examine d'abord le sous-terme "critique". Krinein", en grec ancien, signifie "trier". Ce terme typiquement moderne - P. Bayle (1647/1706), par exemple, l'a rendu courant - signifie "rechercher avant tout les points faibles de l'observation et du raisonnement" (ce que faisait l'éristique grecque antique, ainsi que les déconstructionnistes d'aujourd'hui) : "Dans la pratique, la "critique" a acquis une application essentiellement négative" (o.c., 169).

Terme très populaire.

Les politiciens et les travailleurs sociaux, les chanteurs pop et les poètes, les ecclésiastiques, oui, même les "riches éditeurs" (ibid.) "portent un regard critique sur la société".

Le radicalisme.

Le terme est gauche. Et la gauche radicale. La critique n'est pas dirigée contre les excès de "l'establishment" - l'établissement, comme ils aiment à le dire - mais contre l'établissement en tant que tel.

Cet établissement ne comprend pas l'ensemble de la culture planétaire, mais seulement les pays non socialistes (Europe occidentale, États-Unis, Japon, par exemple). Les sept riches sont radicalement et fondamentalement rejetés. Du moins, c'était le cas jusqu'au milieu des années 70. Car jusqu'alors, l'Union soviétique, Mao, la Chine, Cuba, etc. étaient considérés comme assez exemplaires, "assez" parce qu'ils avaient aussi leurs défauts et leurs déviations tout en étant fondamentalement sains.

Critique.

Le terme était restreint à "socialement critique" dans des expressions telles que "université critique" ; "enseignants critiques" (pensez au Livre vert pour les écoliers), voire "prêtres critiques".

Note : Le professeur Martin Bronfenbrenner, dans la Harvard Business Review (1973 : Sept./Oct.), s'est distingué dans la critique sociale :

- a. trois tendances anarchistes (anarchistes radicaux (Hoffman et les Yippies) ; anarchistes modérés (Hippies), syndicalistes ("Tout le pouvoir aux travailleurs"),
- b. les néo-staliniens (au Japon, par exemple),
- c. Humanistes-socialistes (le jeune Marx avant 1848).

En Belgique, les critiques sociaux étaient appelés "gauchistes" (extrême gauche) ou "nouveaux gauchistes" (comprenant les anarchistes, les maoïstes, les trotskistes).

Depuis l'effondrement des États communistes, les gens, même dans les milieux de gauche, portent un regard différent sur les pays dits socialistes, qui sont non seulement différents mais aussi fondamentalement critiquables.

E.O. CF55 .

Mouvement écologique.

Selon *M. Breuil, Dictionnaire de sciences de la vie et de la terre*, Paris, 1997, 168 (Ecologie), l'écologie est l'étude scientifique des êtres vivants (biologie) dans la mesure où ils interagissent et communiquent avec leur environnement. L'écologie végétale, l'écologie animale sont des aspects.

L'écologie sociale.

1950+ : l'Américain Barry Commoner en est le grand manitou. La biologie et la sociologie s'entremêlent ici. En effet, l'homme en tant qu'être vivant - biologique - est en interaction et en communication avec son environnement.

Le mouvement environnemental a émergé : Certains résultats étaient si alarmants que Commoner a dénoncé publiquement en 1953 le strontium 90, un produit des essais atomiques dans l'atmosphère, comme étant dangereux ... où les "gens" le considéraient comme inoffensif. Le mouvement écologiste a donc demandé l'arrêt des essais nucléaires.

Santé environnementale

Tout cela a conduit en 1970 à "l'Année européenne de la conservation de la nature". Car la pollution de l'environnement a reçu l'attention nécessaire. La destruction des paysages naturels, la destruction croissante des forêts avec l'industrialisation et la croissance démographique, sans parler de l'extinction d'espèces végétales et animales ou de l'utilisation effrénée de sprays (insecticides, par exemple), ont conduit à l'expérience étouffante d'un environnement pollué.

Impact sur l'économie et la politique économique.

D'ailleurs, les termes "économie" et "écologie" partagent le sous-terme "éco", qui vient du grec ancien "oikos", signifiant **a.** habitation et **b.** cour, propriété.

L'économie moderne est tributaire de la "croissance économique", c'est-à-dire de l'augmentation du produit total, non pas tant en termes de quantité que de qualité de l'activité économique. Traduit en langage de bon sens : la prospérité matérielle.

Les écologistes ont fait la distinction entre la prospérité (économique) et le bien-être (humain). Holistique, c'est-à-dire concernant l'ensemble de la vie.

Conséquence : tous les partis politiques - les écologistes en tête - inscrivent le bien-être dans leurs programmes. Avec d'énormes répercussions sur le trafic automobile, les installations industrielles, la construction de routes, l'alimentation, etc. La production, la circulation, la consommation - l'ensemble du circuit économique - sont menacées. La contre-culture pèse !

E.O. CF56 .

Underground

Le mot est anglo-saxon, bien sûr : “underground”.

1.1. *Le chemin de fer clandestin.*

Dans les années 1830 et suivantes, cette expression métaphorique signifiait “un système d’organisation **a.** secret et **b.** illégal d’Américains blancs qui aidaient les esclaves en fuite et les femmes esclaves à se mettre en sécurité au Canada”. Abrégé : U.G.R.R..

Conséquence : en généralisant, le terme désigne tout ce qui est secret et généralement illégal.

1.2. *Mouvement clandestin.*

Nous sommes en 1940/1945, pendant la Seconde Guerre mondiale et dans les territoires occupés (par les Allemands) : la propagande alliée encourage les groupes et les activités qui signifient la résistance contre l’occupant. Qu’il soit armé ou non, d’où les termes néerlandais de “résistance” et de “lutte de résistance”, respectivement de “résistant” !

2. *Le nouvel Underground.*

Après la Seconde Guerre mondiale (1940-1945), les mouvements contre-culturels prennent leur essor, avec un fort penchant social, parmi les jeunes qui expriment leur aversion et leur résistance à l’establishment.

Beatniks (pensez à *Allen Ginsberg* (1927/1997) avec son *Howl et autres poèmes*, à Jack Kerouac et William Burroughs), Yippies (Zippies) et Hippies (cfr. critique sociale), Provo’s et Kabouters, etc. a adopté une position critique sur le plan culturel et social. Des thèmes tels que le sexe, les “mad minas”, la consommation de drogues libres, les communes (petites communautés “alternatives”), l’anti-américanisme, la libération des nègres, des hispanos, des femmes, les actions contre les bombes nucléaires, les préoccupations écologiques sont exprimés dans la musique country (style de musique folklorique américaine), le blues, le rock et la musique pop, la musique folklorique, dans les chansons de protestation d’une manière plutôt extraterrestre.

Étant donné l’énorme influence de cette musique, les jeunes sont - sans s’en rendre compte - endoctrinés dans un sens gauchiste.

On comprend tout de suite que la “clandestinité” n’est ni secrète ni illégale, sauf sur un point, la consommation de drogue. Les Beatniks des années 50 ont provoqué un vaste réseau de consommation et de trafic de drogues, avec toutes les conséquences désagréables que cela implique.

Que l’Underground soit en train de disparaître, comme le prétend *van Nierop, Nieuwe woorden*, Hasselt, 1975, 270, peut être vrai à première vue mais est fondamentalement faux : ses idées font toujours des vagues.

E.O. CF57 .

La Beat Generation.

Bibliographie : M.van Nierop, *Nieuwe woorden*, Hasselt, 1975, 22/24 (Beat)

Dans les années 1930, le terme “beat” est devenu populaire parmi les jeunes aux États-Unis, dans le sens de “centre de gravité rythmique” et d’“accentuation des unités de mesure” dans la musique de jazz. À la fin du 19e siècle, le jazz est apparu dans le sud des États-Unis grâce à l’afflux de la musique populaire et du blues (Nouvelle-Orléans ; 1920+ : Chicago). Le jazz a subi toute une série de transformations et a connu un tel succès que le “beat” en 1950+ signifiait par extension “le rythme musical et de vie de notre époque”.

La Beat Generation.

En 1952, *le New York Times* parle pour la première fois de la “Beat Generation” : au fil du temps, sous l’influence de “spoutnik” à “beatnik”, le terme est devenu représentatif de la beat generation. Le terme vient de Jack Kerouac (1922/1969), qui, avec Allen Ginsberg (1926/1997) et William Burroughs (1914/1997), constitue le trio de tête.

Sur la route de Kerouac (1957)

est un chef-d’œuvre : un Américain, éloigné de l’Amérique des années cinquante et de sa prospérité économique, cherche à s’échapper de l’atmosphère somnolente d’une ville endormie ; vous, avide de “créativité”, comprenez : le jazz, l’art, le langage.

Dans *Howl et autres poèmes (1956)*, la bible des beatniks, *Ginsberg* déclare : “J’ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par la folie, affamés, hystériques et nus, errant dans les États nègres à l’aube, à la recherche d’une piqûre frénétique, comme des hipsters (*note* : fans de jazz) à la tête d’ange, enthousiasmés par l’ancienne et céleste connexion avec la dynamo gestante de la mécanique nocturne” (*Howl, City Light Books*, 9).

Dans *Junkie (1953)*, Burroughs dissèque la vie terrifiante d’un consommateur de drogue. Les drogues “engloutissent l’utilisateur sans aucune considération”.

En d’autres termes, le rythme est synonyme de critique de la société avec sa culture du profit, de la performance, de la consommation et du gaspillage.

Voie de sortie : l’individualisme (qui est typiquement moderne), l’anarchisme (socialisme individualiste) mais aussi le mysticisme oriental (pensez à *Gary Snyder (1930/...)*, ethnologue très au fait des cultures amérindiennes et orientales (*Mythes et Textes (1960, ouvrage ethnopoétique)*) et le mysticisme de la drogue. Beat est “beaten”, vaincu, et “beatific”, béatifique.

Les beatniks ont créé la contre-culture, la contre-culture, qui emportera tant de jeunes.

E.O. CF58 .

Le confinement des hippies/yippies.

Bibliographie : G.J. Demaix, *Les esclaves du diable*, Paris, 1970, 29/30.

L'auteur cite Kenneth Keniston, professeur de psychologie (Université de Yale).

A.-- Ouverture postmoderne.

Post-moderne" signifie "tout ce qui rejette la modernité sur la base de ses résultats réels".

Le fossé des générations (M. Mead) se manifeste par une sorte d'inclusivisme. En tant qu'individu ou en groupe, la génération post-moderne veut que sa propre personnalité et ses mouvements soient ouverts à toutes les idées, à toutes les contradictions.

Psychologique : accepter ceux qui sont différents, parfois contre leur propre réticence. Ils veulent "s'intégrer". Avec comme aspect l'horreur de tout rejet de tout aspect des autres en tant qu'autres... Tel est l'axiome.

B. -- Praxis postmoderne.

La volonté de s'identifier au paysan vietnamien, aux pauvres des USA, aux déshérités ou aux handicapés de partout s'est poursuivie depuis le mouvement hippie/yippie.

Au sein de leur propre État, ils ont promu la démocratie radicale (qui, aux États-Unis, inclut les Négro-Africains, les Hispaniques, les femmes, les Indiens et ainsi de suite) jusqu'au "politiquement correct". En dehors de leur propre État, ils pratiquent un nouvel internationalisme qui fait place à tous les peuples et à leurs cultures.

Le multiculturalisme.

Le facteur décisif n'est pas votre origine (classe, pays) mais le type de relation que vous cultivez avec votre prochain.

Le pragmatisme américain

(Ch. Peirce (1839/1914) et d'autres), l'existentialisme français (J.-P. Sartre (1904/1980) et d'autres), le communisme slave du Sud (Josip Broz (Tito) (1892/1980), qui a adouci le communisme et a introduit en 1950 des unités de production autogérées sans administration d'État) ont été étudiés avec assiduité.

Mais le mysticisme indien (Katmandou), le bouddhisme zen japonais et les cultures précolombiennes ont également été valorisés et ont suscité de l'empathie. A- et antiraciste.

C'est étrange : leurs propres parents, avec leurs idées "différentes", n'étaient pas acceptés ; aux États-Unis, l'Amérique établie était rejetée. L'exclusivisme de la modernité était la cible ! L'ethnocentrisme des modernes immédiatement.

Voici un aperçu de l'interprétation hippie/yippie du "politiquement correct", l'égalité absolue de tous les individus.

E.O. CF59 .

A droite : la majorité silencieuse.

Bibliographie : M. van Nierop, *Nieuwe woorden*, Hasselt, 1975, 312/313.

L'histoire est dialectique : l'affirmation, notamment par l'exagération, provoque la contradiction.

1969.

Nixon devient président des Etats-Unis... Les républicains qu'il représente font face à toutes sortes de perturbations. Les quartiers noirs et les universités sont entrés dans le mouvement gauchiste. Avec son parti, Nixon a déclaré que :

- a. Seul un petit groupe ou une couche très influente était à l'origine des troubles.
- b. alors que la majorité silencieuse ne voulait que la paix et l'ordre. Voilà pour le fossé démographique.

L'intelligentsia et les médias de masse.

Le président français Mitterand a dit un jour que les démocraties d'aujourd'hui sont gouvernées par les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, mais pas sans les médias et ceux qui contrôlent les médias mais sont en dehors des responsabilités politiques.

Selon Nixon et son vice-président Agnew, le peuple de la majorité silencieuse n'était pas ou pas suffisamment couvert par les médias. Et les universités les ont également ignorées.

Les minorités.

Les historiens savent que les troubles publics - émeutes, révolutions - sont toujours menés par des minorités militantes. Les masses préfèrent ne pas être impliquées dans des événements radicaux et dramatiques : elles regardent, elles attendent.

Ailleurs qu'aux États-Unis.

Dans les pays d'Europe occidentale, c'est la "droite" qui agit ou tente d'agir en tant qu'interprète de la majorité silencieuse, présentée comme "opposée à tous les méfaits de la gauche".

Trois axiomes.

1. La gauche, en particulier l'intelligentsia de la nouvelle gauche (gauchiste, anarchiste, libertaire), contrôle trop les médias dans une sorte de "terreur médiatique".

2. Conséquence : une fausse image de la grande majorité est créée grâce à la manipulation (les gauchistes parlent de prise de conscience).

3. Parce que la majorité veut "la paix et l'ordre", elle reste silencieuse et n'a pas de véritable porte-parole.

Telle est la société duale dans laquelle nous vivons.

E.O. CF60 .

Critique de la raison marxiste et capitaliste.

Bibliographie : J. Wilke, *La grande dérive*, in : J. Wilke et al, *Les chemins de la raison*, Paris/ Montréal, 1997, 103ss.

L'auteur dissèque les développements les plus récents du rationalisme.

1. *La raison marxiste.*

09.11.1989 : Le mur de Berlin tombe. Préparé par le mois de juin polonais et l'été hongrois.

Car il existait autrefois - pendant plus de soixante-dix ans - l'un des systèmes rationalistes les plus radicaux. Ce système prétendait pouvoir gérer d'en haut l'essentiel des activités de plus de quatre cents millions de personnes et - au final - déterminer le sort de la planète entière. Elle a survécu à la critique d'A. Camus (1913/1960) mais n'a pas abouti.

Malgré ses réalisations scientifiques et techniques, il n'a pas survécu aux exigences de l'époque. Elle a essayé de se dé-fatiguer, c'est-à-dire de se débarrasser des charges superflues, mais le mur de Berlin a marqué la fin.

Le rationalisme soviétique avait perdu sa raison, sa raison suffisante et justifiée par tous. Elle avait commencé par l'émancipation des plus pauvres. Toute sa raison d'être consistait en cela. Mais elle a négligé cette émancipation et a ainsi perdu sa raison suffisante.

2. *Raison libérale-capitaliste.*

Le naufrage soviétique n'était pas un cas isolé... Un autre énorme complexe de logiques a suivi : le néolibéralisme.

Après la chute du mur de Berlin, les dirigeants du système néolibéral ont nagé dans le triomphalisme. Ils se sont présentés avec leurs théories de transformation et leur programme d'ajustement jusqu'au Kremlin.

F. Fukuyama, *La fin de l'histoire*, in : *The National Interest* (Washington), en 1989, parlait de la fin de tous les grands problèmes depuis et pour la raison de la chute du système soviétique. Le monde libre et sa démocratie libérale créeraient une harmonie mondiale.

Mais le manque de liberté qu'un tel système rouge crée pour des millions de personnes - celles qui sont exclues de la prospérité, par exemple - enlève toute raison d'être au système néolibéral de la raison.

“Tirer sans défense rationaliste sur les plus pauvres comme sur les plus libéraux. Des fantômes surgissent de ce vide”. (O.c., 105).

E.O. CF61 .

Les populismes.

Bibliographie : D. Rochebin, *Une interview avec Elie Wiesel*, in : *Journ.d.Genève / Gaz.d. Lausanne* 16.11.1991.

Wiesel (1928/2015), qui a échappé à la Shoah, a reçu le prix Nobel de la paix en 1986. - “Je me méfie du populisme partout dans le monde car, même si le leader populiste s’adresse aux foules et les manipule, il (elle) en dépend et est manipulé par elles”.

Définition.

J. Domas et autres, *Maxidico, Ed.d.l.connaissance*, 1996, 867 distinctions.

1.1. Social.-- 1860+ Une tendance socialiste apparaît en Russie et soulève de grandes masses populaires contre le tsar au nom de l’introduction du socialisme.

1.2. Tendance politique qui prédit la réalisation de ses revendications aux grandes masses populaires - en particulier au “petit homme”. Par exemple, certains mouvements de libération nationalistes en Amérique latine.

2. Artistique.-- En littérature, au cinéma, etc., une tendance qui reflète la vie des grandes masses, du petit homme en particulier.-- On voit : c’est un type de communautarisme.

Le Front national. Wiesel voit dans des mouvements comme ceux de J.-M.Le Pen (°1928), leader en France du Front National,

a. un populisme pur (de droite, oui, d’extrême droite) et

b. un danger a- et anti-démocratique. “Son langage”, dit Wiesel, “se situe en dehors de l’éthique et de la politique démocratiques”.

Note -- Le programme.

La base est le concept de culture : la culture est-elle tout ce qui cultive “les propres gens d’abord”. L’éducation est en conséquence (par exemple, l’interdiction du tchador islamique à l’école ; la limitation du nombre d’enfants “étrangers” à l’école). La famille est une valeur de premier ordre (décourager l’avortement ; revenu parental pour ceux qui veulent se consacrer à leurs enfants en tant que parents).

Social : toutes sortes de concessions uniquement ou en priorité pour les personnes de son propre camp. Abolition de la loi antiraciste (la loi Gayssot). Renforcement du système judiciaire et de la police. Retour des étrangers. Économie libérale et restreinte au niveau national.

Le Pen et son “lieutenant” Br. Mégret se considèrent comme les porte-parole des “petites gens”. Ils s’identifient comme les victimes d’une certaine couche de la population, principalement de gauche, mais aussi de droite. Sur le néonazisme, ils laissent la vérité dans le vague : la Shoah est “une petite phrase” dans les manuels d’histoire, par exemple.

E.O. CF62 .

“Les nouveaux juges”.

Bibliographie : Bernard-Henri Levy (°1948 ; *La barbarie à visage humain* (1977), - parle dans *Le Point* 19.09.1998 d'Alain Minc contre les juges.

Il s'associe au Monicagate de Bill Clinton, président des Etats-Unis, dont les éléments sont un juge “indépendant”, remuant l'opinion publique. Avec pour objet : la vie privée du président jusqu'à ses fantasmes sexuels. Personnage actif : “Kenneth Starr, le procureur pornocrate et fou”. - Il affirme qu'en France, on en est arrivé à un point où quelque chose de semblable se produit. C'est pourquoi il considère que le livre de Minc sur “la révolution judiciaire” est d'actualité depuis deux décennies.

1 : En principe, les nouveaux juges représentent un progrès de la démocratie. En Italie (“mani polite”) et en France, ils se sont vigoureusement attaqués aux abus de privilèges. Avec raison... Là, l'idéal, le platonique : l'idée (le principe). Mais que devient réellement cet idéal ? Cela va maintenant être révélé.

2.1. Toute position de pouvoir - et les nouveaux juges en sont une - souffre de la tentation de devenir transgressive - “absolue” - et de dégénérer immédiatement. Les juges deviennent ainsi de nouveaux gouvernants sans contrepoids.

Et ce n'est pas sans populisme : une certaine masse de gens ne se contente que trop bien des coups de gueule contre les grands de ce monde.

Note.-- Ajoutez à cela - BHL est curieusement silencieux à ce sujet - le rôle vicieux des médias et des journalistes (on pense aux “fuites” qui mobilisent le grand public “par simple hasard”).

2.2. Plus personne n'est à l'abri : les chefs d'entreprise, les fonctionnaires, les ministres, etc. sont appelés à rendre des comptes. Bien.

Mais “que des juges condamnent un innocent en leur nom propre, emprisonnent inutilement un suspect, -- possèdent l'arme absolue qui consiste à rendre publique à grand renfort de publicité une enquête judiciaire contre un citoyen et à le salir immédiatement à ce point, voire à le fissurer à vie, de sorte que ces juges échappent à toute sanction (vu leur immunité)”, c'est ce que BHL appelle “l'irresponsabilité des juges”. Le manque de sens des responsabilités - trahissant un déclin des normes - de la part de ceux qui s'amuse avec les textes juridiques et autres normes -- Minc est attaqué à plusieurs reprises par BHL.

E.O. CF63 .

2.3. Les nouveaux juges sont indépendants depuis deux décennies et comment se portent-ils ? Minc : les juges sont des personnes ! Donc soumis à des influences (passions, caprices, intérêts), à des influences (intimidation par des mafias, des potentats, des “ amis “ et ... des “ petites amies “).

2.4. Les plus médiocres des nouveaux juges font appel au “peuple”, non pas tant pour faire connaître les difficultés de leur entreprise ou l’insuffisance des moyens dont ils disposent ! Les plus médiocres des nouveaux juges font appel au “peuple”, non pas tant pour faire connaître les difficultés de leur entreprise ou l’insuffisance des moyens dont ils disposent, que pour soumettre au “peuple” “leur nostalgie de Dieu sait quelle irréprochabilité” ou “le désir qu’ils éprouvent de voir le président français, par exemple, mis au tapis”.

Note - Le fait que même un président soit soumis à un tribunal est en soi une pure démocratie. Ici, BHL, dans le sillage de Minc, parle de ce qui expose des tendances trop humaines. “Tout pouvoir corrompt”.

De plus, en France, “la classe politique” regarde avec perplexité. Ils restent silencieux. Et quiconque osera dénoncer les excès de pouvoir des nouveaux juges sera intimidé par “le nouveau maître (juge et opinion mêlés)” “le nouveau dirigeant, c’est-à-dire le juge et l’opinion publique, mobilisée”. BHL

Conclusion : en France, le capitulateur est déjà là en catimini et donc un Monicagate peut surgir n’importe quand.

Note : Dans la Bible, on trouve parfois des critiques virulentes à l’encontre des “juges”. Prenons par exemple le *Ps. 58 (57)*. “Est-ce vraiment ainsi que vous, dieux, avez jugé avec justice ? Que tu as jugé les descendants d’Adam (les hommes) de façon juste ? Mais non : tu as rassemblé de bon cœur ce qui est faux. Dès le ventre de la mère, ils se sont égarés, - les impies - dans leurs jugements irréels, dès le ventre de la mère. (. .)”.

Vous voyez, le texte sacré n’est pas tendre et cherche son berceau dans le ventre de la mère ! Le mal y est si précoce et si profond.

Note : S’ils sont appelés “dieux”, c’est parce que c’était leur titre. Cf. *Exod. 21:6*.

Le *Ps. 62 (81)* n’est pas tendre non plus : “Vous, les dieux ? Ce sont les “fils du Très-Haut” ? Vous tous ? Pas du tout ! Aussi : comme l’homme tu entreras dans la mort”. Sans parler de *Luc. 18:1/8* où le juge cynique, pour qui Dieu est mort et le prochain air, s’écarte des impuissants non par excès mais par négligence.

E.O. CF64 .

Les nationalismes.

Bibliographie : M. Walzer, *The idea of a civil society*, in : *Streven* 60 (1993) : juin, 489/490 (La quatrième réponse).

Le nationalisme affirme, dans le domaine social, que le meilleur biotope ou sphère de vie est la nation. Nous y sommes liés non pas par un libre choix ou un contrat, mais par les liens du sang et de l'ascendance ainsi que par un passé commun. Être des "compagnons d'humanité" et des "compagnons de destin", génération après génération, c'est la "belle vie".

A gauche mais surtout à droite.

Les démocrates, y compris les socialistes, peuvent être nationalistes.

D'ailleurs, on pense aux ouvriers qui votent pour l'extrême droite aujourd'hui. -- Mais généralement, le nationalisme est clairement de droite.

Déceptions.

Les nationalistes réagissent, par exemple, contre le déclin de la moralité des peuples traditionnels, contre l'abus des libertés inhérentes à l'économie de marché (en ce sens, ils sont même "sociaux").

"Le fait que les citoyens (démocratie politique), les travailleurs (marxisme, entre autres), les consommateurs (libéralisme économique) deviennent si facilement des nationalistes est le signe que ces trois idéologies ne sont pas satisfaisantes". (A.c., 480). En d'autres termes, le nationalisme risque d'apparaître comme une source de frustration.

Soit dit en passant, les critiques à l'égard des démocraties parlementaires et de leurs scandales sont légion.

La volonté de se sacrifier.

Cependant, lorsque la nation vit sous une domination étrangère, la racine positive est exposée. La nation se sacrifie par solidarité : Les membres individuels s'engagent à mener la "bonne vie" dans un État autonome, non pas pour eux-mêmes mais pour leur peuple. (D'où, en passant, le nom de "souverainisme" au lieu de "nationalisme". Un État souverain semble être le milieu naturel d'une nation. "L'État-providence a connu ses plus grands succès dans les pays ethniquement homogènes". (Ibid.).

Conclusion.

Le nationalisme va de pair avec une multiplicité de formes étatiques et une multiplicité de systèmes économiques... Mais les excès "au nom de son propre peuple" sont toujours possibles : les agressions contre les autres nationaux - minorités, migrants - et contre les autres étrangers - autres nations - sont possibles, comme l'histoire récente le montre presque quotidiennement.

E.O. CF65 .

L'identité communautaire.

Bibliographie : R. Gubert, *Europe centrale (Le réveil de l'extrême droite)* in : *Le Point* 07.06.1997, 78/84.

Les pays ex-communistes ont vu les “valeurs” de l'extrême droite gagner en influence ces dernières années : les partis ultranationalistes - profitant des nouvelles structures démocratiques, dont ils font bon usage - gagnent les voix des travailleurs, des chômeurs et des agriculteurs, surtout dans la mesure où ils deviennent les victimes des réformes économiques - libérales, voire capitalistes.

Deux types.

D'une part, depuis la chute du mur de Berlin (1989), des dizaines de mouvements skinheads ou néonazis se sont imposés en Europe centrale. Sept ans plus tard, ils sont toujours aussi stimulants.

Note-- Plus de sept cents skinheads de toute l'Europe se sont réunis dans un silence démocratique, dans le Val-de-Ruz (canton de Neuchâtel). Ils ont un haut degré d'organisation avec un “potentiel de violence qui n'est pas imaginaire”. Les Hammerskis sont un type à part. Menaces contre les Juifs, les demandeurs d'asile, les gauchistes et les étrangers. Des cocktails Molotov. Des croix gammées. Violations du cimetière. Généralement en “groupes”. En Suède, les gays doivent payer le prix fort, même avec des meurtres “principalement commis par des néonazis”.

La revue Mjölfnir (Neuchâtel) a été condamnée pour incitation à la haine raciale ((Mjölfnir is Hammerskin).

D'autre part

- parallèlement - il y a les chefs de parti - ils soignent leur apparence démocratique et jouent le “jeu démocratique” - qui participent aux élections. Selon les pays, ils obtiennent 5 à 10 % des voix. Ce qui n'est pas beaucoup. Mais, face à la montée hésitante de la démocratie, ils jouent un rôle qui dépasse ce chiffre.

Ces personnes d'extrême droite refusent d'accepter l'adhésion à l'Union européenne comme une adhésion au “big business” (un terme que nous n'avons pas encore entendu). Otan : l'adhésion est “une vente aux Américains”. Privatisations : créent du chômage. L'État : doit être fort et défendre “les plus faibles”.

Note -- Les mêmes slogans s'appliquent ici : travailleurs, chômeurs, sont captivés par les mêmes “valeurs”. Ajoutez à cela, avec nous, une criminalité croissante, y compris la délinquance juvénile, et une insécurité croissante (vols, cambriolages).

E.O. CF66 .

Triades chinoises, un type de maf(f)ia.

Bibliographie : G. Posner, *Triades (La mafia chinoise)*, Tock, 1990.

L'auteur, o.c., 43ss., dit que les triades chinoises 1674+ ont eu pour origine des sociétés secrètes (S. Hutin) qui ont lutté contre l'occupation mandchoue. Nationaliste, en d'autres termes. Mais ils ont évolué, au fil du temps, en mafias.

Définition.

“La Maffia” (Sicile) est une société secrète apparue au début du 19e siècle. Le leadership du clan familial. Autoritaire. Ils “prennent la loi en main” (*note* : un trait anarchiste) contre le système judiciaire établi. Ceci par “tous les moyens” (crime : extorsion, corruption des autorités).

Par extension : toute association de personnes ayant les mêmes intérêts (à faire valoir par tous les moyens, ce qui les distingue d'un groupe de pression ordinaire, d'un lobby).

Modèle.

Le Newsday américain : “Tué par une foule”. -- Le 19.07.1992 : Vinh Than Luong (27 ans) à New York, membre ordinaire des Ombres Fantômes, une triade chinoise spécialisée dans les affaires,-- trafic de drogue, prostitution, immigration clandestine), va passer la soirée avec trois camarades dans un bowling.

15h15 A l'extérieur, ils sont attaqués par une vingtaine de Chinois. L'un d'eux saisit Luong par le cou, lui envoie une balle dans la tête et se fond dans la foule sans aucun “témoin”.

Qui est derrière ce meurtre de la triade ?

Le meurtre a eu lieu sur le territoire des Tigres blancs. Mais ceux-ci vivent en paix avec les Tigres Fantômes. Alors peut-être que le coupable, les tueurs, sont des membres des Born to Kill, une triade sino-vietnamienne, ou encore des tout-puissants Dragons volants.

La différence.

Il y a les mafiosi italiens, par exemple, ou même les russes. Ces derniers se rapprochent des Chinois en matière de cruauté. Mais toutes les forces de police notent les méthodes exceptionnellement impitoyables des mafias chinoises.

Importance.

Alors que Hong Kong et Macao tombent aux mains des communistes chinois, les triades se déplacent en Amérique et en Europe, notamment à Bruxelles, la “capitale” de l'Europe.

Il est peut-être important pour nous de connaître un peu mieux le type de communautarisme que constituent les maf(f)ia et les triades particulières.

Au fait, le terme “triade” fait référence aux numéros que les membres portent et qui se terminent par 3.

E.O. CF67 .

Le national-socialisme (nazisme).

Étant donné que la personnalité d'Adolf Hitler (1889/1945) domine le nazisme à un degré très élevé, il convient tout d'abord de caractériser le "Führer". -- Fils d'un douanier, il veut faire une école d'art mais échoue.

Très tôt, les opinions pangermanistes (germanité d'abord) et antisémites (anti-juifs) l'attirent. - Pendant la première guerre mondiale (1914/1918), il était soldat dans l'armée bavaroise. Anton Drexler fonde le Parti ouvrier allemand en 1919 : Hitler en devient membre. Il transforme le parti en Nationalsozialistische Arbeiterpartei en devenant le leader en mai 1921. Il l'enrichit avec les S.A. (Sturmabteilungen).

1923 Avec d'autres, il tente un putsch (coup d'État) qui échoue. Février/décembre 1924 : prison. Il y rédige *Mein Kampf* (1923/1924), la théorie du nazisme.

1925+ : Il refonde son parti, qu'il enrichit avec les SS.

En 1933, il prend le pouvoir. Jusqu'en 1945, quand l'Allemagne perd la guerre contre les puissances de l'Axe.

Selon L. Cheles/ R. Ferguson M. Vaughan, ed., *Neo-fascism in Europe*, London/ New York, 1991, les facteurs expliquant la montée et le succès du nazisme sont les suivants

- a. une crise économique accompagnée de maux sociaux (la crise de 1929 en premier lieu),
- b. la défaite militaire de l'Allemagne en 1918,
- c. le désordre politico-social dans l'Allemagne d'après-guerre,
- d. la crainte du grand patronat allemand face à la montée du communisme, qui voyait dans les nazis "une digue contre le danger communiste".

1933.

Depuis 1930, le parlement allemand (Reichtag) avait perdu toute majorité. Ce manque de direction, au milieu d'une grave crise économique et de tensions sociales de toutes sortes, correspondait aux intentions des communistes allemands (et internationaux). Mais plus encore dans les intentions de la droite allemande, qui comprenait des conservateurs, voire des monarchistes et surtout des nationalistes, de "nettoyer le désordre parlementaire". Mais le NSDAP populiste-nationaliste d'Hitler a éliminé tous ces rivaux.

D'ailleurs, derrière les quelques dignitaires, soldats et financiers qui ont porté Hitler au pouvoir, il y avait de puissants intérêts économique-politiques, - comme l'explique H.A. Turner, Jr, *Hitler*, janvier 1933 (*Les trente jours qui ébranlèrent le monde*) (Gelman - Levy) et d'autres.

E.O. CF68 .

La doctrine nationale socialiste.

Veillez le caractériser brièvement.

A.-- Critique.

Les nazis prennent position à la fois contre le libéralisme et le marxisme. Ils critiquent la démocratie parlementaire, entre autres pour son impuissance dans les situations très difficiles (qui étaient nombreuses dans les années 1920 et 1930).

B.-- Programme.-- Insistez sur l'essentiel.

1.-- "Völkisch".

Le nazisme veut être "populaire". C'est-à-dire que le peuple allemand doit parvenir au plein pouvoir au milieu des autres peuples qui doivent alors choisir : pour ou contre... C'est pourquoi la défaite de 1918 a été ressentie et présentée comme une "humiliation du peuple" dans la propagande. Les Juifs et les Tziganes sont des "aliénateurs de peuples". "Volks" signifie également "populiste" : Hitler et son parti comptent sur les grandes masses influencées par une propagande commode. D'où la grande fête et les autres "journées".

La classe ouvrière en fait certainement partie : lorsqu'il n'était qu'un simple citoyen et même dans la pauvreté, Hitler a vécu avec les "petites gens" et connaissait leurs problèmes de par sa propre expérience.

État policier.

L'État de droit des démocraties bourgeoises n'était qu'un tremplin vers le pouvoir.

a. État à parti unique - Comme les Soviétiques, les nazis : la majorité d'un parti typique des démocraties est impitoyablement éliminée.

b. Système policier - Les SS et la Gestapo - suffisamment célèbres - sont des formes de "police", c'est-à-dire la police de l'État et du parti.

c. L'armée... Comme les systèmes communistes, l'État nazi : une bonne armée dirigée par une idéologie fait partie intégrante de l'État policier. Avec le bellicisme qui l'accompagne - l'idéologie impérialiste - qui mènera à la Seconde Guerre mondiale (1939/1945). Antipacifisme.

3.-- Ambiguïté économique.

L'économie capitaliste est préservée, bien que son interprétation libérale soit évitée aussi radicalement que possible : l'État prévaut. Tant les économies agraires que les systèmes hautement industriels peuvent être guidés par le national-socialisme. La crainte du communisme de la part des grands capitalistes joue certainement un rôle dans ce domaine.

En d'autres termes : la "Realpolitik" au sens de N. Machiavel (1469/1527 ; humaniste) est le résumé du nazisme.

E.O. CF69 .

Fascisme” n’est pas “nazisme”.

Le fascisme italien doit être distingué du système hitlérien.

Bibliographie : P.Aygoberry, *La question nazie (Essai sur les interprétations du national-socialisme (1922/1975))*, Paris, 1979.

Le fait est que de nombreuses personnes utilisent le terme “fascisme” à la fois pour le nazisme et le fascisme italien. Historiquement, ce langage est incorrect. Elle était principalement défendue par les communistes.

1.- Les nazis eux-mêmes ne veulent pas connaître l’égalité. Cfr o.c., 57/59 (Nazisme et fascisme italien).

Lorsque, à la fin de la vingtaine, certains Allemands se sont qualifiés de “Faschistes”, ils n’appartenaient pas au parti nazi. En fait, ils sont une aile de la Stahlhelmen.

3. -- Après la prise de pouvoir. -- Allons-y.

a. 1934 - Après la prise du pouvoir, le Dr Goebbels (1897/1945), ministre de la Propagande, consacre un article aux “Résultats pratiques du fascisme” : il fait l’éloge des “frères italiens”, constate un “enthousiasme commun” et affirme “la lutte commune” contre le marxisme et le libéralisme, contre le pacifisme, contre la démocratie, etc. L’article mentionne surtout que les deux tendances s’opposent.

b. Adolf Hitler lui-même tient le même “style poli” - dit Aygoberry - que son ministre dans la préface d’un livre italien. Il note seulement que “les deux systèmes ont des points de vue connexes **1.** concernant l’État et **2.** concernant le socialisme”.

Racisme caché.

Et Goebbels et Hitler occultent totalement le racisme qui est avec une grande certitude l’une des prémisses de base du nazisme.

Note-- S. Altink, *De myth van de minderheid*, Utr./Antw., 1985, 17vv parle plus ou moins dans le même sens. “Par le passé, la gauche elle-même a beaucoup contribué au chaos qui entoure le concept de “fascisme” :

Pour de nombreux gauchistes, le fascisme faisait partie du capitalisme. Ce à quoi l’auteur répond : “L’interprétation communiste du “fascisme” comme une excroissance du capitalisme n’était pas entièrement fautive : les grandes entreprises étaient des piliers importants de la politique “fasciste”. Mais (...) aucun marxiste convaincu n’a jamais été capable d’identifier cette influence capitaliste. (...) Les partis “fascistes” ont parfois travaillé contre même les grands entrepreneurs (...)”. (O.c., 176).

E.O. CF70 .

L'éducation nazie.

Bibliographie : M. Danthe, *Comment fabriquer de bons petits nazis*, in : *Journal de Genève* 04.02.1889, attire l'attention sur Erika Mann, *Dix millions d'enfants nazis* (traduction française).

E. La fille de Thomas Mann (1875/1955) - Buddenbrooks (1901) - a publié à New York un livre sobrement informatif : *School for Barbarians (L'éducation sous les nazis.* Objectif : l'enfant ne fait plus qu'un avec la volonté du Führer. Le livre, qui date de 1938, présente les grandes lignes suivantes.

A. Collectivisation de la famille

Une atmosphère de dissimulation généralisée est méthodiquement créée. Les parents, en particulier, sont ainsi plongés dans une peur permanente et même une méfiance mutuelle, car la famille n'a plus aucune intimité : les autorités voient en quelque sorte très clairement ce qui se passe.

B. Racialisation et militarisation de l'école.

Tous les programmes scolaires sont abordés : catéchèse, histoire, littérature. Même les mathématiques. L'école cultive "les valeurs de la culture aryenne".

1. La racialisation.

Petite Erna : "En classe, nous avons fait un essai sur les Juifs avec le titre "Les Juifs sont un désastre".

2. La militarisation.

Manuel de mathématiques : "Étant donné... un avion vole à une vitesse de 240 km/h. Objectif : lâcher les bombes à une distance de 210 KM. La descente de la charge de la bombe prend 7 min 30 s. - Demandé. - Quand l'avion va-t-il atterrir ?".

La scolarisation présente une séquence : **1.** héritage génétique (sur une base raciale) ; **2.** formation du caractère ; **3.** formation du corps ; **4.** scolarisation traditionnelle, **Note.-** - **Elle** a été appelée irrationalisme (vitalisme biologique).

C. Mouvement de la jeunesse nazie.

E. Mann s'attarde sur ce troisième cercle de la vie. La famille est encore "trop privée". L'école perpétue encore trop de traditions pré-nazies. Le mouvement de jeunesse national-socialiste facilite la nazification générale de la génération montante. Avec pour objectif prioritaire **a.** le futur soldat et **b.** en cas de succès, la future figure de proue.

Information guidée.

L'enfant, l'adolescent, n'est nourri que d'informations nazies, dans la mesure du possible. Le marché libre de l'information, si caractéristique de la démocratie, n'existe plus. Ainsi, en tant que jeune, on "ne connaît rien de mieux".

E.O. CF71 .

Philosophie nazie de l'histoire. Bibliographie : R. Benze, *Die Deutsche Erziehung und ihre Träger*, in : R. Benze/ G. Gräfer, *Erziehungsmächte und Erziehungshoheit im Groszdeutschen Reich*, Leipzig, 1940, Iff.

Le texte met l'accent sur la fonction parentale. Une image très claire de l'histoire y est imprimée. Nous allons l'esquisser de manière quelque peu abrégée.

A.-- Éducation.

Guider le jeune dans son noyau biologique de manière à ce qu'il puisse faire face "à la tâche de vie que lui impose son environnement". En d'autres termes, ce que les Américains appellent la "résolution de problèmes", la compréhension du donné et de l'exigé comme une tâche ou un défi et la capacité à faire face à la solution, est également fondamentale pour les nazis.

La différence très profonde réside dans l'interprétation raciste qui en est faite. "Pour le national-socialisme, le peuple allemand, compris comme la plus grande communauté sanguine naturelle, est au centre de la totalité de la vie et de l'éducation" (o.c., 5).

En d'autres termes, nous défendons un communautarisme pur. Mais ensuite, "elle visait l'épanouissement racial du corps, de l'âme et de l'esprit" (ibid.).

B. - Phénoménologie de l'histoire culturelle.

Les étapes de la culture sont les suivantes. Il n'y en a que trois ou quatre dans le sol.

1.-- Germanicité.

Le développement du corps, de l'âme et de l'esprit de telle sorte que la personnalité du garçon et de la fille soit "saine et forte et capable de faire face à leur tâche terrestre ('Diesseitsaufgaben'), soutenue par une foi profonde en Dieu" (o.c., 2), était l'éducation germanique primitive. Mais - et c'est là un élément décisif - elle se situait parfaitement dans le cadre de la famille et de la fratrie germaniques (*c'est-à-dire* la famille hors de la famille). La famille et la fratrie étaient des "communautés naturelles" comme les liens du sang. On le voit : le communautarisme, mais biologique. "Les valeurs raciales étaient ressenties comme les valeurs les plus élevées". La race, oui, en accord avec la sélection naturelle ("natürliche Auslese").

D'ailleurs, avec le temps, la communauté s'est élargie pour inclure la tribu et la nation.

2. -- Le christianisme du sud-est.

Il y a environ 1500 ans, une "culture aliénée de la nature" a pénétré la germanicité comme une puissance étrangère au peuple. Après tout, le christianisme est né du chaos racial et, en tant que tel, il représente une croyance qui est au-dessus et contre les gens ("ein über und gegenvolkischer Glaube"). Avec l'aide de l'État, ce type de croyance a été introduit dans le monde germanique. C'était la première fois qu'une culture étrangère au peuple s'imposait.

E.O. CF72 .

Le christianisme a brisé l'unité de la personnalité en dénonçant le corps comme un "réceptacle du péché", en éduquant l'esprit comme non-mondain et en mettant l'âme au service d'une "lebensfeindliche Ideologie". En outre, l'idéal de l'égalité fondamentale de tous les êtres humains, scellé par un baptême qui n'implique pas de liens de race ou de sang, a été mis en avant.

"Même la Réforme, qui a commencé avec tant d'espoir (cf. Martin Luther (1483/1546), le fondateur du protestantisme allemand), n'a pas pu, à la longue, se libérer de ses liens étrangers (folkloriques)" (o.c., 4).

3. -- Le *rationalisme moderne*.

Ce mouvement culturel, hostile au lien Église-dogmatique, a certes libéré l'esprit et l'âme de l'emprise de la culture étriquée précédente, mais il n'a pas pénétré jusqu'à la libération du corps. Elle a poursuivi le développement entamé par l'Église de Rome - avec un présage différent - et a accordé une importance excessive à l'esprit de réflexion théorique ainsi qu'au concept d'"humanité", compris comme l'unité d'êtres égaux.

L'Église de Rome n'avait influencé qu'une fine couche de la population (le reste du peuple n'avait droit qu'à des paroles en l'air), mais le rationalisme, en tant que "Aufklärung" (lumière), avait, grâce à son système éducatif, une influence croissante sur l'ensemble du peuple.-- Jusqu'au XVIIIe siècle, l'Église et le rationalisme sont restés plus ou moins en équilibre en termes d'influence.

Mais au cours du 18e siècle, le rationalisme avec ses "lumières" a été le facteur décisif pour aliéner l'église et se tourner vers cette terre en termes de vie et d'éducation : "science objective", "éducation populaire" et "école populaire" étaient les maîtres mots.

Le nazisme.

Le nazisme revient aux hypothèses inconsciemment vécues de la vie germanique. Ainsi o.c., 4f. Repristination, donc, afin d'écarter à la fois Rome et le rationalisme éclairé.

"Deux commandements s'appliquent à la vie et à l'éducation de chaque Allemand : 'Deutschland Uber alles' et 'Ich bin nichts, mein Volk ist alles'". (o.c., 5). Coopération pacifique avec les autres peuples, mais pas de mélange racial ni de maintien en vie de personnes inférieures.

E.O. CF73 .

Darwinisme social et occultisme.

C'est certain : Hitler s'inscrit dans une tradition académique allemande qui était déjà nettement raciste des décennies avant l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Ce que *Mein Kampf* dit à propos de l'hygiène raciale, de la pureté raciale et sanguine, des races humaines inférieures, était "déjà un lieu commun dans les universités allemandes et dans les publications scientifiques depuis des années" (H. Jens, *Mein Kampf n'était pas original (Darwinisme social et nazisme)*, in : *Streven* 1983 : juin, 797/809). C'est comme si l'intelligentsia attendait qu'un politicien transforme la "théorie" en loi.

Ainsi, la première chaire d'hygiène raciale a été créée à l'université de Munich dès 1923.

Il faut également rappeler que, immédiatement après la publication de Ch. Darwin, *De l'origine des espèces*, en 1859, P. Engels signala l'œuvre à K. Marx comme celle qui avait finalement - scientifiquement - détruit la téléologie (c'est-à-dire l'interprétation de la nature comme intentionnelle et, surtout, soumise aux intentions d'une puissance supérieure). Quelques mois plus tard, dans une lettre à Engels, K. Marx confirme que l'œuvre de Darwin contient bien "le fondement historico naturel de notre vision".

Racisme occulte.

À Hermann Rauschning, Hitler a déclaré en 1936 que le nom propre du NSDAP aurait dû être "Magischer Sozialismus" mais que cela ne pouvait pas être fait pour des raisons de mentalité.

L. Pauwels/G. Bergier, *Le matin des magiciens*, Paris, 1960, comporte de nombreuses pages dans lesquelles l'occultisme du mouvement nazi est expliqué. Et pas seulement de manière superficielle.

Mais le coup de grâce à quiconque prétend que l'occultisme et le racisme sont incompatibles dans le nazisme est N. Goodrick-Clarke, *The Occult Roots of Nazism (The Ariosophists of Austria and Germany 1890/1935)*, The Aquarian Press, 1985.

L'auteur étudie de manière approfondie et scientifique les mouvements occultes qui ont préparé et accompagné le nazisme et ont eu une influence décisive. Des mouvements aux enseignements mystiques, racistes et pangermanistes sont exposés dans l'œuvre.

A propos : L. Rasson, *Robert Brasillach (Littérature et 'fascisme' - Hitler le dernier des magiciens)*, in : *Streven* 1985 : April, 533/541, mentionne les pratiques occultes et le "réalisme fantastique" que l'on retrouve également chez Brasillach, écrivain nazi français. Le nazisme est à la fois social-darwiniste et occultiste.

E.O. CF74 .

Occultisme néo-nazi.

Le néonazisme est à peu près partout. C'est bien connu. Les raisons sont différentes de celles de l'époque : les problèmes des migrants en premier lieu. Mais arrêtons-nous un instant sur l'aspect occulte.

Bibliographie : J.L.D., *Les néo-nazis et la réincarnation*, in : *Nostra* 18/24.09.1980, 37.

L'auteur s'appuie sur Guy Playfair, un journaliste américain spécialisé dans la magie de l'Amérique latine. Depuis plus de vingt ans, il est chez lui au Brésil, en Argentine et ailleurs en Amérique du Sud. Il est particulièrement à l'aise dans les cercles spirites brésiliens bien connus, qui s'appuient sur la conjuration de toutes sortes d'esprits pour la pratique occulte et les activités culturelles (y compris les universités et les cliniques).

En août 1978, Playfair reçoit des informations de son ami, le Dr Andrade, président de l'Institut brésilien de parapsychologie. Des groupes très reclus l'avaient contacté pour obtenir tous les rapports sur la "réincarnation artificielle".

Les paranormologues brésiliens connaissent bien ce phénomène : un médium particulièrement réceptif (c'est-à-dire *un* intermédiaire entre cette terre et l'autre monde) est manipulé pour qu'une entité (esprit) ou plusieurs entités en prennent possession, de sorte que le médium est en quelque sorte possédé par elle. Les morts sont par la présente convoqués (nécromancie).

Cette praxis donne d'excellents résultats, par exemple sur les phénomènes paranormaux. -- Il mélange **a. le spiritisme**, **b. les appels à la mort vaudou et macumba** et **c. la "réincarnation"** (c'est-à-dire la prise de possession par un esprit).

Ce qui est un phénomène paranormal pour les paranormologues brésiliens - aussi explicable soit-il - est une affaire très sérieuse pour les néo-nazis de ce pays : ils évoquent des entités qui ont inspiré les grands leaders du nazisme de l'époque. Hitler et d'autres occultistes aujourd'hui morts sont ainsi convoqués et mis au service du néonazisme.

Un enfant médialement doué, formé selon les méthodes des SS dans des centres spéciaux où les capacités paranormales sont stimulées, est manipulé pour qu'un esprit nazi l'attire et l'inspire. Tout comme Hitler a été inspiré par un tel être ou de tels êtres. À l'époque - plus de 1930 - le groupe Thulé et l'Ordre noir ont fait l'objet de moqueries jusqu'à ce qu'il soit établi qu'ils n'avaient rien de drôle.

E.O. CF75 .

Communitarismes, (communitarismes, communalismes).

Bibliographie : D. Chaerle/ A. Van de Putte, *Liberalism and culture (Will Kymlicka on multicultural citizenship)* in : *Tijdschr.v. Filos.* 59 (1997) : 2 (juin), 215/252.

Au passage : St.Cuypers/ W. Lemmens, ed. *Charles Taylor (Een mosaïek van zijn denken)*, Kapellen/ Kampen, 1997, attirent l'attention sur une figure majeure du communitarisme, le philosophe canadien Charles Taylor (*De malaise van de moderniteit* (1994), *Multiculturalism* (1995), *De politieke cultuur van de moderniteit* (1996)).

Taylor, dont l'axiome est le besoin humain d'une sorte de communauté pour être soi-même, critique le libéralisme purement procédural (se limitant à des accords purement formels) et cherche une issue aux contradictions inhérentes à notre société multiculturelle et post-moderne. C'est vraiment un problème majeur de notre culture.

M. Hunyadi, *Individu ou communaute ?*, in : *Journal de Genève/ Gazette de Lausanne* 17.05.1997, indique qu'aux Etats-Unis, le communitarisme des années 1980+ est apparu comme une réaction à l'individualisme libéral américain excessif (exprimé notamment dans *J. Rawls, Theory of Justice* (1971)). Il se réfère à A. Berten / P.da Silveira / H. Pourtois, *Libéraux et communitariens* (PUF).

D. Cornu, *Le livre rose des 'communitariens'*, in : *Journ. d.Gen./ Gaz.d.L.* 20.06.1996, parle du Communitarian Network, (fondé par le sociologue américain Amitai Etzioni) et de son colloque international à Genève. Au centre, selon M. Cornu, se trouvent les petites communautés qui survivent au milieu des "grands systèmes sociaux".

Ch. Taylor (les individus ont une identité (sens : axiomatique personnelle) du fait qu'ils sont et restent attachés à une communauté, une ethnie, une religion, etc.), M. Sandal (le bien commun de ce groupe est la grande règle), Alasdair MacIntyre (avec une communauté va la tradition) sont tous deux brièvement exposés et critiqués par Cornu qui adopte apparemment un point de vue libéral.

On critique notamment l'activisme de la vertu qui, au nom du bien commun, veut imposer des règles éthiques "qui appartiennent au domaine de la conscience individuelle" (selon Cornu). Les dissidents sont ainsi exclus et les "droits de l'homme" (c'est-à-dire les droits de l'individu) sont en danger.

Voici quelques approches.

E.O. CF76 .

Le donné et le demandé.

“Les sociétés modernes sont de plus en plus confrontées à la demande de reconnaissance de l’identité privée (axiomatique) de ses membres. D’une manière ou d’une autre, les institutions sociales et politiques doivent s’adapter à la spécificité culturelle de certains groupes.

Ce type d’intervention pose le défi à la pratique et à la pensée politiques que l’on appelle progressivement le multiculturalisme”. (Chaerle/ Van de Putte, a. c., 215). En d’autres termes : le problème de la citoyenneté multiculturelle.

Communitarismes.

Les partisans font une distinction entre le communautarisme fort et le communautarisme faible.

1. Fort.

Chaque personne naît et grandit au sein d’une communauté avec ses propres axiomes, sa propre culture. Que le fait de naître dans une communauté est même “constitutif “ (*c’est-à-dire* cause de) l’identité personnelle (*c’est-à-dire* l’axiomatique, la mentalité, le système de valeurs). “Je ne détermine donc pas moi-même, de manière autonome, qui je suis ou comment je dois être” (a.c., 220). Le groupe auquel j’appartiens le fait pour moi. Je suis porté par ce groupe vers le monde et vers la vision du monde.

Jusqu’au moment où je commence à penser et à agir individuellement et où je deviens “critique”, où j’agis comme un être humain qui teste la réalité du groupe et de sa culture pour sa valeur.

C’est l’éveil moderne et cartésien de la conscience individuelle.

Au fait, les théoriciens appellent cet éveil “herméneutique”, *c’est-à-dire* interprétation individuelle.

Je le dis tout de suite : dans notre culture saturée d’anarchismes, *c’est plus* qu’évident. C’est le problème des déracinés.

La forme forte du lien communautaire ou de la solidarité réside dans le fait que “l’individu peut rester dans les rôles et les pratiques qui ont été transmis comme règles de conduite pour chaque individu”.

La pensée individuelle revient à justifier l’évidence de l’axiome partagé par la pensée individuelle. On reste fidèle au groupe, même si on pense individuellement. La tradition reste l’axiome préconçu. On ne se déracine pas soi-même. De cette manière, le groupe est “constitutif “ du je ou du sujet dans son identité (comprendre : sa mentalité).

On parle ici, de manière critique, de “déterminisme social” (a c., 246).

E.O. CF77 .

2. Faible.

Car, bien que ce type sache que l'être humain - prenez un enfant élevé au sein d'une section ou d'une tribu primitive ou même d'une famille athée - est inévitablement "constitué" (déterminé, en partie causé) par le groupe et ses axiomes (préjugés, mentalité), il considère néanmoins que le jugement individuel, certainement dans le sens moderne de critique et de déracinement, est tout aussi inévitable : surtout dans notre culture actuelle où le "je pense, donc je suis" (Descartes) règne en maître.

"Il faut cependant dire que le point d'appui et l'arrière-plan de la conception communautaire se trouvent généralement dans le lien identitaire avec des groupes petits et proches,--que cette conception - même pour le communautarisme lui-même - ne peut être maintenue au niveau national ; ce que tous les individus de même nationalité partagent encore, ce n'est pas une conception du sens de la vie mais seulement une langue et une histoire" (a.c., 229).

Cela signifie que chaque membre d'une petite communauté se situe également dans une grande communauté avec sa multitude d'axiomes.

En d'autres termes, une culture communautaire limitée est, dans notre phase actuelle de mondialisation, contenue dans une culture communautaire planétaire. Ce qui relativise inévitablement le petit groupe au sein duquel on a ses "racines".

Enfin, seul le démocrate politique rousseauiste est au sens fort de l'État national, car il se sent avant tout citoyen.

"Les conclusions politiques ont des effets culturels".

Le point fort des communautariens est l'accent qu'ils mettent sur le milieu entre l'individu (libéral) et l'État, milieu qui est occupé, entre autres, par les petites communautés. Lorsque Castro, le dictateur cubain, a supprimé Noël en tant que fête pour des raisons d'idéologie d'État, c'est-à-dire l'idéologie communiste-athée, il n'a pas tant touché la communauté santeria de Cuba que la communauté catholique du Vatican pour laquelle Noël est un événement culturel important. Il en a fait "une journée de travail ordinaire, c'est-à-dire athée".

Le communautariste s'opposera à une telle décision en défendant la religion comme un "nid" où l'individu peut trouver la "chaleur du nid".

E.O. CF78 .

La culture du culte.

Bibliographie : J. Hall, *Sangoma*, Utrecht, 1995-1, 1996-2, 121 v..

L'auteur est un Américain qui, au Swaziland, se fait initier comme "sangoma", un guérisseur. L'occasion : la célèbre chanteuse africaine Miriam Makeba, estime que lui, qui mène une vie prévisible d'écrivain à Los Angeles, a des "dons rares". Il rend alors visite à un guérisseur qui voit qu'il est "en possession de certains esprits ancestraux" et commence une vie initiatique risquée.

Un jour, il tombe sur "une secte chrétienne".

Ils chantaient, menés par un grand homme à la barbe grise, une croix de cuivre dans ses mains robustes. Ils semblaient à Hall "aussi bien imprégnés de rituels païens que du Saint-Esprit". Le groupe d'une dizaine de personnes était heureux de le voir, lui et ses compagnons. Ils sont arrivés devant un bâtiment principal rectangulaire où ses habitants les ont salués et invités à entrer.

L'"ancien" parlait de quelques Swazis convertis, et son apparence, avec ses manières faciles et sa jovialité tapageuse, me rappelait un évangéliste américain de la télévision.

"Et vous êtes l'Américain qui va devenir un sangoma ? Hall soupire : "On ne peut rien garder secret ici. Assieds-toi.

1. Beaucoup de gens avaient déjà essayé de le convertir à l'une des nombreuses "églises" qui poussaient comme des champignons au Swaziland.

2. Joseph, "serviteur du Seigneur", le chef, dit alors : "Si tous les hommes n'étaient pas sauvés, ils iraient en enfer". Par quoi, bien sûr, il entendait "membre de la secte".

"Ces gens étaient têtus et refusaient de regarder au-delà de leur propre religion". (O.c., 122). Ils lui ont dit que s'il pratiquait la guérison des gens dans l'indumba (*note* : sanctuaire) - "l'œuvre de Satan" - disaient-ils - il irait en enfer. Ce à quoi Hall a répondu : "Les lidlothi (*c'est-à-dire les esprits guérisseurs*) ne sont pas saints et le guérisseur ne les vénère pas. Cela les a bouleversés. Pourtant, l'un d'eux a dit : "Mais vous priez vos esprits de toute façon". Lorsqu'ils ont pris en compte le fait qu'il était également catholique, il était à leurs yeux "doublement pécheur". (p. 158)

Hall : "Leurs têtes étaient pleines de propagande, de bigoterie et de fanatisme". Il n'a pas été possible de s'adresser à la véritable salle. C'est dire à quel point ils étaient confiants dans leur culture communautaire.

E.O. CF79 .

Le concept de pluralisme.

Pluralis” (lat.) signifie “pluriel(s)”. Le “pluralisme” est ontologiquement l’antithèse de la théorie de l’univocité (Spinoza par exemple), dans laquelle il n’existe “fondamentalement” qu’un seul être qui absorbe la multiplicité qui ne peut être niée.

En termes sociologiques, le “pluralisme” désigne une société dans laquelle la diversité des opinions de toutes sortes (y compris les opinions politiques) est prévue en principe (axiomatiquement).

Une démocratie pluraliste

est une forme d’État dans lequel chacun peut - peut - exprimer librement ses opinions, peut et peut s’organiser avec des personnes partageant les mêmes idées, peut et peut lutter pour le pouvoir par des moyens légaux et légitimes. C’est précisément ce qui n’est pas possible et pas permis dans les “démocraties populaires”, dans le communisme (à part une multitude de variantes concernant la doctrine du parti unique)... Ainsi J. Van Breda, *Pluralism in : Alternatief 1975 : Nov., 21.*

Cependant, L’auteur souligne également le danger de l’anarchisme : si l’idée de pluralité est poursuivie de manière radicale, une situation de fragmentation que les anarchistes préconisent apparaîtra effectivement. Cela implique que le pluralisme non anarchique “ne doit pas être autorisé à saper les facteurs d’unification nécessaires à toute structure sociale”.

Un modèle intellectuel.

Bibliographie : J. Macé-Scaron, *Intellos (Les nouvelles tribus)*, in : *Le Point* 25.10.1997, 62/66.

L’auteur résume très brièvement la multitude de courants - notamment politiques - de la France très récente. Il affirme que les gens commencent à réfléchir à nouveau au lieu d’agir seuls. Une sorte d’idéologie de base semble être l’idée républicaine (normale en France depuis la Révolution française). Il est présent à la fois à gauche et à droite.

Il distingue quatre idéologies de gauche : les décembristes (= égalitaristes) dans le sillage de Gr. Babeuf (1760/1791), c’est-à-dire les gauchistes radicaux ; les postlibertaires, dans le sillage de Mai 68 (gauchistes) ; les marxistes, prônant un communisme à l’italienne ; les socialistes (Mitterrand, Rocard, Delors, Fabius).

Ensuite, il y a les libéraux, qui mettent surtout en avant un libéralisme typiquement français. Les souverainistes sont des nationalistes français (“la France d’abord”).

Les catholiques ne limitent pas la foi à des formes de vie pieuses mais l’étendent activement à toutes les sphères.

Tel est le pluralisme en français.

E.O. CF80 .

Séparation de l'Église et de l'État ("laïcité").

Bibliographie : Laot, La laïcité (Un défi mondial), Paris, 1998.

La traduction "séparation de l'Église et de l'État" se trouve dans les dictionnaires. Il est métonymique et renvoie à une partie du processus de sécularisation, à savoir le fait qu'un État, c'est-à-dire une réalité politique, n'a pas d'arrière-plan ou d'axiome religieux, notamment ecclésiastique. Là où en effet la laïcité interdit toute philosophie de vie et du monde - même celle des athées, par exemple - de la coexistence politique.

O.c., 36 -- Interpréter la laïcité comme une sécularisation politique (sécularisation qui ne tient compte que des réalités visibles et tangibles), c'est l'interpréter comme une laïcité ouverte. Ouvert", c'est-à-dire en désignant plusieurs types de systèmes étatiques comme des adversaires complets d'eux-mêmes. A savoir : non seulement les systèmes théocratiques (*note* : mettre la religion en premier comme axiome de la vie politique) comme par exemple le système chrétien (*note* : qui a prévalu dans l'Occident chrétien pendant des siècles) ou le système islamique (comme par exemple l'Iran depuis la révolution khomeiniste de 1979 ou l'Arabie Saoudite etc.) mais aussi tous les systèmes totalitaires qu'ils aient l'athéisme comme base (axiome) officielle ou non (nous pensons au système soviétique comme modèle athée).

En bref : tous les systèmes de politique étatique qui ont pour axiome l'interdiction du pluralisme dans le monde et dans la vision du monde".

Note - On verra immédiatement que le terme "sécularisation" n'est pas tout à fait correct dans le sens où la "sécularité", historiquement, signifie la mise entre parenthèses de la religion comme axiome d'État. L'athéisme est radicalement laïque, mais dans la mesure où il est imposé comme un axiome de l'État, l'athéisme est en conflit avec la laïcité. On évite donc de faire de la sécularisation un tremplin vers la laïcité mais plutôt des "axiomes neutres concernant le monde et la philosophie de vie d'un système étatique".

Note -- Cela semble insinuer qu'un État qui pratique le laissez-faire n'a pas d'axiomes concernant la vie de ses citoyens. Ce qui, bien sûr, est une impossibilité logique.

Et c'est là que les discussions commencent : quelle est la tâche de l'État ? Ce qui signifie à son tour : "Quels axiomes un État doit-il respecter pour être neutre sur le plan mondial et philosophique ? Pour la énième fois, une opinion.

E.O. CF81 .

Le libéralisme multiculturel.

Bibliographie : D. Chaerle/ A. Van de Putte, *Liberalism and culture* (Will Kymlicka on multicultural citizenship), in : *Tijdschr.v.Filos.* 59(1997) : 2 (juin), 215/252.

Il est fait référence à W. Kymlicka, *Liberalism, Community and Culture*, Oxford, 1989, ainsi qu'à id., *Multicultural Citizenship (A Liberal Theory of Minority Rights)*, Oxford, 1995.

1... axiome de base.

a. Tout être humain vise la bonne vie, quelle qu'elle soit. En tant que libéral, c'est-à-dire cartésien-moderne, il affirme que "ma vie ne sera une bonne vie que si moi-même, en tant qu'individu libre de décider, je mène ma vie selon mes axiomes". (A.c. 216).

b. de même, cartésien-moderne, il dit que l'examen critique, le test par les moyens de connaissance individuels, est "constitutif" (aussi cause) du libre choix individuel de la vérité et de la vie bonne... C'est la Kymlicka libérale.

2... axiome correctif.

Kymlicka situe toujours et essentiellement cette liberté, et non pas comme une réflexion après coup, au sein d'une culture communautaire - la "culture" en abrégé - dans laquelle la liberté individuelle a toujours été jetée. C'est la Kymlicka communautaire. (Cfr a. c., 217).

D'ailleurs, il soulève lui-même la question de savoir si son axiomatique ne serait pas mieux appelée "théorie sociale-démocrate". Nous renvoyons à M. Walzer sur ce point.

Déduction politique.

L'appartenance culturelle en tant que "bien primaire" (un attribut essentiel) implique que le libéralisme et l'État libéral doivent la reconnaître, la promouvoir et la distribuer équitablement.

En fait, le libéralisme a oublié l'aspect communautaire. Toute la tradition occidentale à cet égard pose l'État comme une communauté - comprenant des citoyens de l'État mais ne partageant que la langue et la culture officielles. C'est l'État-nation. Il est neutre vis-à-vis des petites communautés. Il fait référence à Rawls et à Dworkin.

Néanmoins, il y a toujours eu des libéraux qui, outre la citoyenneté, la neutralité de l'État par rapport aux communautés, les droits universels de l'homme et du citoyen, ont également été attentifs à l'aspect communautaire : J. Stuart Mill, Green, Hobhouse, Dewey sont des libéraux qui prêtent attention aux cultures communautaires comme condition de la liberté individuelle. Ils sont immédiatement les leaders d'opinion de Kymlicka.

E.O. CF82 .

Les faits contredisent l'hypothèse acommunautaire du libéralisme.

Car aujourd'hui, le cadre de pensée "État-nation" est contourné pour moins : ce n'est que dans très peu d'États que tous les habitants, les citoyens, parlent la même langue ou appartiennent au même groupe, à la même culture de groupe.

a. Il existe une multitude de nations au sein d'un même État, qui devient donc un État multinational. Les nations en question peuvent être de taille à peu près égale (en termes de territoire, de membres, etc.) ou être des minorités opposées à une majorité.

b. Il existe une multitude de cultures communautaires au sein d'un même État, mais de telle sorte que - si l'on pense à l'intégration des migrants - l'État devient polyethnique. L'homogénéité ethnique n'existe plus.

Attention : dans la langue de Kymlicka, les groupes ethniques ne sont pas des "minorités nationales". Ils conservent un certain nombre de caractéristiques (coutumes, idées) de la culture communautaire d'origine, qui s'exprime, par exemple, dans la vie familiale et dans les clubs. Mais ils s'intègrent : ils parlent la langue du pays d'accueil, participent aux institutions publiques comme les autres citoyens.

On pense aux Flamands qui sont partis en France après la Seconde Guerre mondiale (1914/1918) - et avant - et dont la deuxième et la troisième génération ont oublié tout contact avec la Flandre, sauf dans les histoires du passé.

Note : Kymlicka voit également la fusion des deux distinctions précédentes : un État peut être à la fois polyethnique et multinational.

Une variante du libéralisme.

Vous voyez : Kymlicka représente un libéralisme actualisé. Actualisé parce qu'il prend en compte la multinationalité et la polyethnicité.

La plupart des gens ne veulent pas seulement appartenir à "une" culture : ils veulent avant tout appartenir à leur culture. Les liens avec elle sont si forts. Il est impossible de les en séparer de quelque manière que ce soit (par manipulation, par la force de l'oppression). En cela, Kymlicka est un communautariste comme Ch. Taylor et al.

Mais avec une grande différence : la création de l'identité culturelle ne repose pas tant sur son contenu - ses axiomes - que sur la "culture sociétale", car Kymlicka reste fondamentalement libérale.

D'ailleurs, le terme "multiculturalisme" est ambigu. Les gays et les lesbiennes l'utilisent pour dénoncer l'hétérosexualité (comme dominante). Les féministes l'utilisent pour dénoncer le sexisme, c'est-à-dire la masculinité.

E.O. CF83 .

Aristote communitariste ?

Bibliographie : Otf. Höffe, *Der Meister aller Wissenden (Warum heute (noch) Aristoteles lesen ?)*, in : *Neue Zürcher Zeitung* 08.11.1997, 6.

L'auteur aborde la thèse d'un certain nombre de communautariens qui prétendent qu'Aristote de Stageira (-384/-322), le grand ontologue de l'Antiquité,

a. a adopté une vision sceptique des axiomes de justice et de conscience généralement acceptés, et

b. s'est donc rabattue sur les règles privées de droit et de conscience des "petites communautés".

Höffe.

Même lorsque l'on apprend des règles universelles de comportement - les vertus - au sein d'une "petite communauté", on les apprend comme des applications privées de règles universelles. En outre, selon Aristote, on apprend d'abord quelque chose d'universel : face au danger, on ne réagit ni par lâcheté ni par excès de confiance, mais avec courage ("le juste milieu") ; avec l'argent, on n'est ni gaspilleur ni avare, mais généreux ; à la douleur ou à la convoitise, on réagit avec prudence... Et de telles règles relèvent plutôt du bon sens.

Communautaires sans État.

D'autres communautariens plaident pour une société aussi libre que possible de l'État. Là encore, ils se réfèrent à Aristote.

En effet - dit Höffe - la "polis", l'État, conçu en grec ancien bien sûr, s'appuie sur les liens de parenté, les liens sexuels, les fraternités sacrificielles et autres formes de communauté. Eh bien, tous ces liens sont des formes d'"amitié", car il s'agit de la décision d'entrer dans la vie l'un avec l'autre.

En d'autres termes : d'une part, Aristote valorise certainement ces "petites connexions" au sein de la polis, mais d'autre part, elles ne remplacent pas, à ses yeux, les fonctions étatiques, l'ordre juridique universel ou autre.

Aristote est profondément sceptique quant à une société sans gouvernement. À sa manière typique, il lui attribue des axiomes de conscience et de droits. Il ne donne pas une liste des droits de l'homme. Oui, dans la tradition antique, il tente de justifier l'esclavage, l'inégalité des droits des femmes et les "barbares" (comprenez : les étrangers). Mais des choses comme le vol, l'agression, l'homicide involontaire, et même l'insulte aux personnes, il considère que leur interdiction est justifiée par ce qu'il appelle les "droits fondamentaux".

En d'autres termes : la vie, un bon nom, une certaine forme de propriété, un corps inviolable ont une grande valeur pour lui et sont applicables par un gouvernement avec ses lois.

E.O. CF84 .

Théorie politique sur les communautés.

Bibliographie : M. Hunyadi, *Michael Walzer (Tolérerer, dit au pluriel)*, in : *Le Temps* (Genève) 13.06.1998, 14.

Se référant à la traduction française “Traité sur la tolérance” (Gallimard), Hunyadi déclare ce qui suit.

John Rawls ou Jürgen Habermas tentent d’exprimer l’axiomatique des démocraties d’aujourd’hui en termes généralement valables. M. Walzer, cependant, est un penseur historiquement orienté : il connaît le concept général de “tolérance” (limité dans l’ouvrage à la tolérance entre communautés) mais souligne la diversité quasi-infinie de ses interprétations dans les systèmes politiques : comme dans d’autres textes, Walzer met la justice sociale au premier plan et l’exprime en termes de biens à partager, tels que la santé, l’éducation, la richesse, la nationalité (“identité”), etc. La seule tolérance communautaire dans ses nombreuses réalisations.

Walzer identifie cinq grandes conceptions de la tolérance communautaire et cinq grandes réalisations politiques.

1.-- Explications.

Un différentiel sort.

a. *Acceptation résignée* ... J’accepte l’altérité des “autres” (c’est-à-dire des communautés), sinon il n’y a pas de base minimale pour une coexistence pacifique. -- Un argument pragmatique.

b. *L’indifférence bienveillante*. -- “Pour avoir un monde entier, il faut qu’il y ait un monde entier.” -- Une sorte de fatalisme.

c. *L’acceptation stoïque*. -- Je me soumetts aux droits des “autres”, même si la manière dont ils les interprètent m’est contraire”.

d. *Une curiosité ouverte* : “Je veux apprendre des autres”.

e. *Un support enthousiaste* : La diversité est la richesse du monde auquel nous appartenons tous”.

C’est ainsi que Hunyadi résume.

2.-- Réalisations.

Une sorte d’aperçu, une typologie.

a. *Les empires multinationaux*, comme la Rome antique, l’Autriche-Hongrie, la Russie, ont un gouvernement qui favorise la coexistence pacifique des communautés avec une grande autonomie.

b. *L’ONU, en tant que communauté internationale*, est faible en tant qu’entité politique mais est obligée de faire preuve de patience diplomatique. L’ONU elle-même doit être très “diplomatique” étant donné son impuissance politique.

E.O. CF85 .

c. Les États fédéraux comme la Suisse, avec deux ou trois communautés, adhèrent à la tolérance mutuelle.

d. Les États nationaux sont les moins tolérants à l'égard des communautés, mais les plus susceptibles d'accorder des droits de citoyenneté aux individus dans la mesure où ils sont citoyens.

e. Les États-Unis, en tant qu' "État d'immigration", sont les plus ouverts à la diversité des individus et des groupes, mais sont peut-être les moins à même de consolider les "identités" (communautés) en raison de la mobilité - des fondations instables - sur lesquelles ces communautés reposent.

La combinatoire historique de Walzer.

Elle consiste à multiplier, en quelque sorte, les cinq interprétations et leurs cinq réalisations. Cela conduit à un nombre étonnant de situations factuelles très complexes.

Critique.

Sens de la diversité. Bien. Mais en minimisant l'universalité de l'axiomatique, Walzer se prive d'une raison ou d'un motif pour résoudre les problèmes pratiques.

Hunyadi.

Question : "La politique moderne doit-elle favoriser la désobéissance individuelle ou collective ?" "Il n'existe pas d'argument décisif en faveur de l'une des deux alternatives. Les situations de conflit doivent être traitées au cas par cas, c'est-à-dire de manière différente selon les différents groupes et les différents systèmes politiques".

Hunyadi.

Walzer est très précis quant aux interprétations effectivement très diverses et aux systèmes dans lesquels ces interprétations sont réalisées.

Note - Le nominalisme qui domine largement la philosophie américaine, dans le sens où le singulier et tout au plus le privé sont mis en avant (individualisme, particularisme), transparaît également dans l'Américain qu'est Walzer. Les penseurs américains ne craignent rien tant que des "idéalisations philosophiques" qui, bien que générales (universalisme), sont trop peu établies de manière positive.

S'il existe une classification, c'est uniquement sur la base d'études positives. Avec l'impossibilité d'arriver à des normes qui puissent servir de guide pratique pour résoudre des problèmes singuliers ou privés.

E.O. CF86 .

Les services secrets.

Bibliographie : J. Bergier, *Je ne suis pas une légende*, Paris, 1977, 233/ 240 (*Le plus tard possible*).

Bergier est connu pour son rôle dans le bombardement (la nuit du 17/18.07.1943) de la base de Peenemünde (base d'observation et point de production des fusées allemandes). Il est tenu au silence car il connaît des secrets militaires et diplomatiques.

Pourtant, il parlait et écrivait aussi sur le Grand Jeu, c'est-à-dire la lutte pour le contrôle de la planète entière. Par exemple, ses *Agents secrets contre armes secrètes traitaient* d'espionnage.

Cryptocratie.

Dans *Le matin des magiciens* (1961), écrit avec L. Pauwels, il affirme que l'ère de "l'exercice secret du pouvoir" a commencé. La relation "Russie/USA", l'éclatement de la Chine, la formation d'un nouvel empire en Afrique sont déjà en préparation dans les services secrets "et non plus par les gouvernements" car - comme il le dit (et cela nous intéresse particulièrement ici) - "ces gouvernements sont de moindre importance".

Oui, les marionnettes qui - selon eux - les dirigent ne sont plus prises au sérieux par personne" (o.c., 235). Les "gouvernements invisibles" : ce sont les services secrets (o.c., 236).

Bergier a écrit à ce sujet, *Secret archives*, New York, 1976. -- ainsi que *L'espionnage politique* et *La troisième guerre mondiale est commencée* (Paris, Albin Michel). - D'autres - W. Stevenson (*A Man Called Intrepid*, Sphere Books, 1977) et le Russe Bogomolov - ont également écrit à ce sujet.

Littéralement.-- O.c., 239.-- "La lutte secrète couvre le monde entier (...). La guerre classique qui fait rage depuis plusieurs siècles entre les Croates et les Serbes se poursuit à l'heure actuelle (1977) entre une ancienne génération de Serbes qui ont participé à la Seconde Guerre mondiale (1939/1945) et une nouvelle génération de Croates qui vivent principalement en Australie". (O.c., 239).

La raison secrète.

La raison moderne trouve ici une de ses expressions les plus remarquables, qui n'a pratiquement jamais été traitée dans les livres de philosophie. Les découvertes les plus scientifiques de la raison jouent un rôle de premier plan dans les services secrets. Il est très douteux que cette forme de raison moderne serve ainsi le "progrès" (son grand récit).

E.O. CF87 .

Le droit international comme limite des communautarismes.

Bibliographie : B. Ferencz, *Nürnberg soll kein Einzelfall bleiben*, in : *Neue Zürcher Zeitung* 11.07.1998, 81F..

Tout le monde se souvient du Tribunal international des crimes de guerre de Nuremberg, qui s'est occupé des crimes de guerre nazis après la Seconde Guerre mondiale (1940/1945).

Aujourd'hui, à Rome, une conférence internationale se tient sous les auspices des Nations unies pour transformer ce qui n'était qu'une mode passagère à Nuremberg en un tribunal permanent. Il est frappant de voir comment des pays comme la Chine, l'Inde, mais surtout les États-Unis, résistent !

Les résistances. Selon le professeur P. Guggenheim (Genève), "le dogme de la souveraineté nationale" (l'axiome principal du nationalisme et de l'impérialisme) est la grande pierre d'achoppement.

Deuxième résistance : la "guerre froide" (États-Unis/Union soviétique), qui s'est heureusement terminée en 1987 (M. Gorbatchev a introduit la glasnost et la perestroïka).

Normes juridiques.

1. Les droits de l'homme contiennent des règles de conduite qui régissent les relations entre les individus et l'État en temps de paix.

2. Le droit humanitaire, notamment depuis 1949 (Genève : traitement des victimes de crimes de guerre) et plus tard en 1977, prescrit des règles de conduite en temps de guerre dans le cadre du droit international.

Depuis les crimes nazis - le génocide avant tout - de telles choses, ainsi que les violations massives des droits de l'homme, ont été tacitement déclarées comme "ne devant plus jamais être tolérées". Cependant, l'idée d'une "cour internationale" permanente, bien qu'évoquée, ne s'est jamais concrétisée en une institution. La volonté politique de donner la priorité à l'intervention internationale dans les États-nations faisait défaut. En d'autres termes, l'État-nation, dominant depuis la Renaissance, était et est toujours considéré comme "tabou".

Deux réalisations temporaires.

Le tollé international a contraint les États-nations à mettre en place une cour de justice temporaire en réponse à deux événements massifs.

1. 1991.-- La Yougoslavie s'effondre avec des violences de masse, des meurtres, des tortures, des emprisonnements rappelant les camps de concentration nazis. La Haye : un tribunal pour les crimes de guerre est mis en place.

2. 1992, le Rwanda voit un demi-million de personnes massacrées et mutilées dans des guerres tribales. Un tribunal pour les crimes de guerre est mis en place à Arusha, en Tanzanie.

À Rome, on veut maintenant mettre les "communautés" (États, tribus) au premier plan des règles de conduite universelles.

E.O. CF88 .

Le solidarisme de Charles Gide.

Bibliographie : M. Basle et al, *Histoire des pensées économiques*, Paris, 1988, 91/93.

Ch. Gide (1847/1932) a poursuivi la science économique unificatrice. Dans ce sens, il fonde en 1887, avec Jourdan, Villey, Faure la Revue d' économie politique.

Le XIXe siècle a vu une diversité de théories économiques : libéraux, ultra-libéraux, socialistes, marginaux, mathématiciens, réformateurs sociaux, protectionnistes, ingénieurs, tous défendant leur point de vue. Gide a voulu unifier et transcender cette multiplicité.

Méthode.

L' économie en tant que science présente les phases suivantes :

1. Observation des données (point de départ phénoménologique) et ce sans parti pris ;
2. La formation d' hypothèses (inventer une explication qui découvre des liens, en particulier des liens de causalité) ;
3. Révision sur la base de nouvelles données (Principes d' économie politique (1917)).

Définition.

L' économie procède par phases : de la production, la circulation, la distribution à la consommation. Sa finalité est la satisfaction des besoins, car les besoins de l' homme sont la force motrice de l' économie... L' utilité.

En économie, on parle de l' utilité d' un produit ou d' un service, utilité qui est liée à la rareté. Ce qui ne conduit pas Gide à sous-estimer le travail : "L' utilité et le travail", dit-il (id.).

La solidarité (coopératisme).

Gide a distingué cinq écoles en son temps...

1. ***Libéralisme*** (individualisme, -- optimiste, conservateur).
2. ***Socialisme scientifique*** (marxisme : déterministe).
3. ***Socialisme d' État*** (lutte pour une législation favorisant la classe ouvrière)
4. ***Démocratie chrétienne*** (dans une certaine mesure antilibérale ; triple fondement : doctrine de l' église, famille, patron).
5. ***Solidarisme*** : Volonté de faire de la société humaine une grande société caractérisée par l' assistance mutuelle afin que la solidarité naturelle - si elle est actualisée par la volonté de tous ou, à défaut, par la contrainte légale - devienne justice.

La préférence de Gide va à cette dernière (appelée aussi l' Ecole de Nîmes).

Conclusion - Gide n' est apparemment pas de ceux qui s' en tiennent à l' économie pure : la dimension sociale se confond avec l' économie.

E.O. CF89 .

Bibliographie : Fl. Van Oirschot, *Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond/ Maaseik, 1950, 292/318.

Pour commencer, il ne faut pas confondre “personnalisme” et “individualisme”. Au contraire.

Denis de Rougemont (1906/1985).

Ce penseur calviniste est, avec Emmanuel Mounier (1905/1950 ; personnaliste catholique ; fondateur de la revue *Esprit*), l’une des principales figures du personnalisme.

L’existentialisme.

Dans *Politique de la personne*, Paris, 1934-1, 1946-2, de Rougemont écrit : “ Le succès de la doctrine existentialiste semble indiquer que les esprits se réveillent (...). Le personnalisme est né dans l’atmosphère philosophique déterminée par des noms tels que S. Kierkegaard (1813/1855 ; père de la pensée existentielle), Nic. Berdiaev (1874/1948), Gabriel Marcel (1898/1973 ; *Etre et Avoir* (1935) ; Karl Jaspers (1883/1969), M. Heidegger (1889/1976)”.

En effet, exister, c’est être projeté dans ce monde en tant qu’individu et créer son propre projet de vie. Pas la nature comme dans le matérialisme, par exemple, ni une communauté comme dans le socialisme. Mais l’être humain individuel au milieu de la société et du cosmos, avec sa mission éthique.

Le personnalisme.

Le personnaliste place la personne humaine au centre, dans son individualité et avec une personnalité. Mais situé dans la société. Par cette dernière caractéristique, le personnalisme intègre tout ce qui est communautaire.

C’est ainsi qu’est né un socialisme personnaliste.

Selon de Rougemont : “Les notions de personne, d’individu, de personnalité doivent être démêlées et purifiées pour pouvoir fonder sur elles un ordre social renouvelé. Des philosophes tels que J. Maritain (1882/1973 ; catholique), N. Berdiaev (orthodoxe), un certain nombre de jeunes protestants, ainsi que de nombreux agnostiques (*note* : qui ont mis la religion entre parenthèses) ont essayé de démontrer l’importance directe d’une définition de la “personne” pour toute action sociale”.

“Si l’homme n’était pas une personne, même si c’était d’une manière étouffée et opprimée, d’une manière malade, d’une manière possible ou d’une disposition, alors il ressemblerait à toutes les autres choses du monde”. Ainsi Nikolai Berdiaev qui, en tant qu’orthodoxe, ajoute que l’homme en tant que personne est semblable à Dieu.

A partir du couple “personne/monde”, les personnalistes ont réfléchi dans toutes les directions.

E.O. CF90 .

La démocratie politique selon m. Walzer.

Bibliographie : M. Walzer, *The idea of a civil society*, in : *Streven* 60 (1993) : juin, 483/497.

Walzer, professeur à l'université de Princeton, est connu pour son ouvrage *Spheres of Justice*, New York, 1983, dans lequel il situe l'homme non pas dans une seule "sphère" ("biotope") mais dans une multiplicité de sphères dans lesquelles il peut "bien vivre" (démocratie sociale pluraliste).

Démocratie politique classique et néoclassique.

Être un citoyen était l'idéal pour une couche des Grecs anciens. Pour participer à toute liberté, pour aider à décider. Pour contribuer à l'avènement de la "polis" ou de l'État - telle était la thèse classique.

Néoclassique.

J.-J. Rousseau (1712/1778), du moins dans une interprétation commune de gauche, - John Stuart Mill (1806/1873 ; social libéral),-- les radicaux démocrates des XIXe et XXe siècles,-- jusqu'à et y compris la Nouvelle Gauche (gauchisme des années soixante),-- tous ont rétabli la citoyenneté comme une "sphère" de bonne vie.

Lorsque les femmes, les travailleurs, les personnes de couleur, les migrants réclament leurs "droits", ils placent, consciemment ou non, la capacité à participer aux décisions de l'État au premier plan.

Les communautaristes américains appellent également à un renouveau du sens de la citoyenneté comme antidote à la fragmentation de la société contemporaine. En effet, à l'instar de Rousseau, ils ne tiennent pas compte des petits sous-groupes qui se situent entre le citoyen individuel et l'État - dans le "milieu". L'État domine et le fait de manière unilatérale.

Walzer a deux commentaires.

1. Les interventions de l'État actuel ont "augmenté énormément" (a.c., 486). Entre autres, sous la pression de citoyens politiquement actifs. Pourtant, on ne peut pas dire que "les citoyens gouvernent les villes". Plus l'État se renforce, plus il engloutit les communautés à petite échelle (hameaux, familles, églises, nations, etc.). Il n'y a pas de possibilité de co-détermination.

2. Le citoyen ordinaire se préoccupe avant tout de savoir comment il va gagner sa vie. "Il est plus impliqué dans la communauté économique que dans la communauté politique" (ibid.).

C'est un danger pour l'implication réelle qui est un véritable sens de la citoyenneté.

Plus encore, certains citoyens font de l'activité économique l'idéal, par exemple sous la forme d'une carrière dans les affaires. Ce qui met la responsabilité civique dans l'ombre (c'est le moins que l'on puisse dire).

E.O. CF91 .

Social-démocratie pluraliste.

Bibliographie : Michael Walzer, *The idea of a civil society* in : *Streven* 60 (1993) : June, 490/497.

Walzer est un juif américain et un partisan du socialisme démocratique. Axiome principal : l'homme, du moins dans une démocratie réelle, vit dans différentes sphères de vie en même temps" ! De là, ses *Sphères de justice*, New York, 1983.

L'unilatéralité.

La démocratie politique, parfois appelée démocratie "républicaine", fondée sur un modèle classique (grec) ou néoclassique (Rousseau), met l'accent sur le citoyen en tant que codécideur des affaires de l'État. Au contraire, les affaires de l'État sont une sphère de la vie.

Le marxisme place le travailleur - homo faber - au centre d'une grande entreprise industrielle qui, à terme, deviendra l'humanité. C'est précisément un domaine de la vie.

Le libéralisme se concentre sur l'offre abondante de biens et de services, transformés par les entrepreneurs et appréciés par les consommateurs - tous deux situés dans une économie de marché libre. Cela expose une sphère de vie.

Le nationaliste ou le souverainiste se concentre sur la nation en tant que système basé sur les liens du sang et le destin. Cela aussi est une sphère de la vie.

Le pluralisme.

Walzer considère que ces quatre solutions à la question sociale sont unilatérales. Ainsi, de manière insuffisante, mais non négligeable, Walzer situe l'homme - du moins dans une véritable démocratie - simultanément dans les quatre sphères de vie précédentes, complétées par de nombreuses autres. Il appelle cela la société civile avec sa multiplicité ("fragmentation") et avec sa solidarité.

Imaginez que les gens se cherchent spontanément, forment et reforment toutes sortes de groupes - associations (biotopes, sphères de vie) - non pas pour le bénéfice d'une institution particulière (famille, tribu, nation, religion, commune, groupe d'intérêt, idéologie, fraternité, etc. Nous sommes, après tout, des êtres sociaux avant tout. Cf. a.c., 490v...

Parmi les associations, il cite : les syndicats, les partis, les mouvements de toutes sortes, les groupes d'intérêt, -- les familles, les églises, les entreprises familiales, les institutions étatiques ou municipales, les communes (collectifs) de travailleurs, les coopératives d'achat, les associations sans but lucratif.

Durant toutes ces années de vie, Walzer situe le citoyen unique dans la société civile. Elle est définie par ce fait même.

E.O. CF92 .

État et société.

Être un citoyen - et donc, comme le prêchait Rousseau - participer à la politique (démocratie politique) n'est qu'un des nombreux rôles que jouent les citoyens. Pourtant, l'État joue un rôle qui diffère des autres sphères de la vie. Elle encadre la société civile, bien qu'elle ne semble en être qu'un élément. "Il définit l'espace d'action, il fixe les règles pour toutes les activités des associations. Également activité politique". A.c., 494).

"En pratique, donc, la citoyenneté précède quelque peu tous nos autres engagements. Nous ne devons donc pas être des citoyens "tout le temps" et, comme le souhaitait Rousseau, chercher notre bonheur avant tout dans la politique". (A.c., 495).

Tout comme nous ne devrions pas être actifs dans des associations sans interruption (a.c., ibid.). La société civile est suffisamment démocratique si nous ne participons de manière responsable qu'à certains de ses sous-groupes.

Exemples.

Même le totalitarisme raté de l'État communiste polonais, par exemple, pouvait encore "faire la loi" pour le syndicat Solidarnosc, qui est devenu un syndicat polonais qui devait déterminer l'économie et la politique du travail "à l'intérieur des frontières polonaises".

Note : "Solidarnosc" signifie "solidarité". Fondé à Gdansk en 1980 en tant qu'association indépendante avec sa propre direction, Solidarnosc est mis hors la loi par l'État communiste et devient clandestin en 1982. En 1989, le syndicat est redevenu légal pour jouer un rôle important dans les nouvelles institutions et même dans le gouvernement de l'État.

Walzer cite un deuxième exemple.

Aux États-Unis, les familles dont les deux parents travaillent en dehors du foyer ont besoin de l'aide de l'État (garde d'enfants subventionnée). Pour maintenir leur propre éducation, les minorités nationales dépendent de l'aide de l'État. Les entrepreneurs et les entreprises capitalistes comptent sur l'État.

Les syndicats ne peuvent se passer de la reconnaissance légale et de la protection contre les "pratiques de travail déloyales". L'être humain individuel doit être protégé du pouvoir des fonctionnaires, des mécènes, des experts, des patrons, par exemple. Les halls d'entrée doivent être réduits.

Raison : une société civile sans État aboutit à des relations de pouvoir qui créent l'inégalité - l'injustice. seul l'État peut y remédier.

E.O. CF93 .

Réunir, oui. Mais il n'y a rien de grandiose là-dedans.

On pourrait dire que l'unilatéralisme "fait impression". Renoncer à des systèmes unilatéraux - la citoyenneté démocratique (la démocratie politique de Rousseau), la coopération marxiste, l'idée libérale de l'autonomie individuelle, l'identité nationale - c'est renoncer à quelque chose de grand : "une énergie équilibrée, un choix clair, une distinction nette entre partisan et adversaire" (a.c., 496).

La société civile, avec sa multiplicité de sphères de vie, "ne donne pas cette impression" (ibid.). Son grand mérite est de rassembler - on appelle cela la généralisation - mais il n'a rien de grand. Ainsi, littéralement, Walzer.

En d'autres termes, les personnes militantes ne sont pas attirées par une telle chose.

Augmentation de la dégradation.

La société est-elle prête pour le projet de Walzer ? Walzer ne le pense pas. La violence, le sans-abrisme, le divorce, la négligence, la dépendance sont autant de signes d'une dégradation croissante. Le citoyen actuel et sa société ne sont pas une réalité douillette. Sauf pour les privilégiés, ça ne l'a jamais été.

Habituellement, les gens sont dans une sorte de rôle subordonné pour qu'ils apprennent la soumission. Pas ou peu d'autonomie. C'est précisément pour cela que se sont développés les mouvements qui prônent l'émancipation politique (Rousseau), l'État salvateur marxiste, le marché libre libéral, le nationalisme. Tous les mouvements de libération" (a.c., 497).

Mais aucune d'entre elles n'a en fait apporté une libération totale, réelle et durable : "Leurs plus farouches défenseurs - qui ont exalté l'État, la coopérative, le marché ou la nation - sont probablement en partie responsables du désordre actuel" (a.c., ibid.).

Même le communautarisme (communitarisme, communalisme) - Alasdair McIntyre, Charles Taylor, Michael Sandel - qui rejette le libéralisme et ne voit la vraie justice que dans l'appartenance à une communauté, une tradition, avec laquelle on se sent solidaire, est rejeté par Walzer comme étant unilatéral : ce n'est pas dans une seule mais dans une multiplicité de communautés que l'homme - le citoyen - se sent solidaire des autres.

Le modèle sur la question sociale est, comme dans la Frankfurter Schule, la prophétie biblique, comme le précise Walzer dans *Interpretation and Social Criticism*, Harvard University Press, 1987.

E.O. CF94 .

Économie d'État chrétienne.

Bibliographie : Fl. Van Oirschot, *Beknopte geschiedenis der sociale kwestie*, Roermond/ Maaseik, 1950, 322/324.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, "économie chrétienne", "solidarisme", "catholicisme social", il a pris son essor au XIXe siècle. Lentement, car surpris par la déchristianisation (surtout depuis la Révolution française). Mais certainement.

1834.-- Parution de l'Economie politique chrétienne,

Il commence par une critique : le clergé est confiné au bâtiment de l'église et à la sacristie ; les catholiques font bien de faire l'aumône, mais ils doivent apprendre à mettre la théorie sociale, dérivée des axiomes chrétiens, au premier plan comme base de la culture.

La tâche de l'État.

L'État - a déclaré Mme Villeneuve-Bargemont - doit veiller à ce que les lieux de travail répondent aux normes d'hygiène. Le travail des enfants - encore un problème mondial en 1998 - devrait être interdit en dessous de l'âge de 14 ans. Des fonds d'épargne et de prévoyance devraient être mis en place pour les travailleurs.

Typique de son époque : que les hommes et les femmes travaillent séparément.

Les droits des travailleurs.

Les travailleurs ont - dans certaines circonstances - le droit de délibérer sur leurs intérêts communs, -- de former des syndicats. Ces derniers peuvent être dotés de la capacité juridique. La création de syndicats doit être garantie et encouragée sur de nouvelles bases. Ces syndicats s'occuperont ensuite de la fondation de fonds de soutien et de prévoyance, de syndicats de tempérance, d'écoles, de cours publics.

Note - L'influence écrasante du système libéral de l'époque se fait encore sentir lorsqu'il - méfiant à l'égard des guildes médiévales - ne veut pas voir les guildes restaurées, au point que les nouveaux syndicats ne sont pas autorisés à s'occuper de la fixation des salaires.

Cela n'empêche pas le comte, s'appuyant sur sa foi, d'avoir le courage de brandir sans hésitation les abus du système libéral. Il ne pouvait le faire sans offenser la bourgeoisie au pouvoir - y compris les catholiques - ou sans être suspecté de "socialisme". En tout cas, il était un pionnier.

E.O. CF95 .

Von Ketteler, “notre grand prédécesseur” (le pape Léon XIII).

Bibliographie : Fl. Van Oirschot, *Concise history of the social question*, Roermond / Maaseik, 1950, 332/337.

N’oublions pas qu’en 1848, Marx/English ont publié leur *Manifeste communiste*. Cette année-là, se tient *Die erste Versammlung des katholischen Vereins Deutschlands*. Une vingtaine de membres du parlement de Francfort étaient présents, parmi lesquels... un prêtre du village de Hopsten, von Ketteler.

Dès le premier soir, toutes les parties le pressent de prendre la parole et il prononce le célèbre discours sur *Die Freiheit der Kirche*. Il y place la question sociale au premier plan, “la question la plus grave qui (...) n’a pas encore été résolue”. C’était à Mayence.

Un peu plus tard, von Ketteler a tenu en haleine les habitants de Mayence avec ses six sermons dans la cathédrale de Mayence sur “*die groszen sozialen Fragen der Gegenwart*” (c’est-à-dire le droit de propriété, la liberté, la famille, la destinée humaine, l’autorité de l’église).

L’évêque des ouvriers.

Von Ketteler devient évêque. Sans se décourager, il s’est renseigné auprès de dirigeants à l’esprit social, de dirigeants syndicaux expérimentés, en lisant des écrits allemands et étrangers. Le résultat de cette longue étude a été publié en 1864, *Die Arbeiterfrage und das Christentum*. Le livre a été accueilli avec enthousiasme, y compris dans les milieux non catholiques. Le livre est devenu un point de départ bien après.

Son évaluation du tout-puissant parti libéral allemand de l’époque est acerbe. Il se composait (selon lui) principalement de la franc-maçonnerie, des grands représentants du grand capital, du “Professorenthum” rationaliste et du “Literatenthum” banal qui mange à la table des grands seigneurs précités et doit parler et écrire quotidiennement à leur service.

Von Ketteler leur reproche de prétendre que la classe ouvrière se sortira de sa condition misérable - “la plupart des ouvriers sont physiquement épuisés” - par un peu d’auto-assistance, quelques concessions et une valorisation de l’ouvrier simplement dans de beaux discours. Même l’éducation, les conférences, les bibliothèques populaires, les excursions, les revues et autres ne donneront pas au travailleur une joie et une sécurité d’existence réelles si toutes ces choses ne mettent pas le christianisme au premier plan comme axiome.

La cause profonde de la question sociale réside dans la grande apostasie des derniers siècles, qui était plus un simulacre qu’un véritable christianisme.

E.O. CF96 .

La solidarité chrétienne (démocratie chrétienne).

Bibliographie : J. Aengenent, *Leerboek der sociologie*, Leyde, 1919-4, 102, 456 (Solidarisme).

Cet ouvrage est une exposition très complète et bien fondée de l'enseignement social-chrétien.

L'organicisme.

Le modèle est l'organisme biologique, qui se compose de nombreux éléments et parties hétérogènes mais forme une unité très cohérente. Surtout, le problème des classes professionnelles - une actualisation des guildes médiévales (qui, dans une certaine mesure, ont à nouveau servi de modèles) - est devenu l'un des sujets de discussion les plus animés. Ils occupent largement le terrain intermédiaire entre les individus et l'État.

Penser au centre.

Le solidarisme chrétien se situe quelque part entre le libéralisme et le socialisme, car il ne veut pas d'individualisme extrême et met l'accent sur la solidarité des intérêts, mais pas sur une solidarité extrême. Elle ne veut pas que l'individu soit absorbé dans une communauté (État, société industrielle, collectivité, profession économique) car elle exige l'autonomie. Ainsi Aengenent, o.c., 105

“ L'école catholique enseigne que trois facteurs doivent travailler ensemble pour améliorer la situation sociale : l'individu, la communauté et l'Église. Ce dernier, avec son axiomatic biblique, -- o.c., 115.

La démocratie chrétienne.

Dans la seconde partie du 19e siècle, le terme “démocratie chrétienne” est entré en circulation.

La définition était la suivante : “Action bénéfique en faveur du peuple, fondée sur le droit naturel et l'évangile”.

Avec cette dernière modalité, le fondement métaphysique est prononcé. La question sociale est le signe extérieur du fait que l'essence ou la nature de l'homme, et pas seulement de l'homme travailleur, est un fait objectif qui peut être saisi par la raison, moderne ou autre, mais qui en tout cas n'est pas créé par elle. L'humanité, dans la mesure où elle est justement organisée, est en d'autres termes une idée objective.

De plus, cette idée objective est enracinée dans l'esprit de Dieu et est donc une idée divine.

Ainsi, la métaphysique traditionnelle est la base d'une action bénéfique pour le peuple.

E.O. CF97 .

Mondragon (Arrasate), une expérience sociale catholique.

D. Villey/ C. Nâme, *Petite histoire des grandes doctrines économiques*, Paris, 1992-2, 395, dit que “la plupart des grands économistes sont athées, sauf Malthus.

Les théologiens sont rarement au courant de la théorie économique. Certains mandats épiscopaux témoignent même d’une ignorance tout aussi étrange des lois économiques élémentaires lorsqu’ils prétendent que les heures supplémentaires créent du chômage ou que le patron ne doit pas chercher son profit”. C’est peut-être vrai, bien sûr.

Ce n’est pourtant pas une raison pour minimiser son enseignement social, car il est concevable que les économistes ne sachent pas tout non plus. C’est pourquoi nous nous attardons sur L. Bouckaert, *Mondragon (An experiment in entrepreneurial patterning)*, in : *Streven* 65 (1998) : 3 (mars), 221/229, que nous résumons.

L’autogestion des travailleurs.

En ex-Yougoslavie, les expériences ont échoué. Mais une expérience rare au Pays basque espagnol semble prouver que l’autogestion des travailleurs est une réussite : à Mondragon (ville basque d’Arrasate), un complexe commercial fonctionne qui compte actuellement - 1998 - 160 coopératives avec 23 000 copropriétaires.

Le danger de réussir.

En cas de succès, les travailleurs conservent leur part dans l’entreprise et embauchent de nouveaux employés sous contrat salarial (de sorte qu’ils ne sont pas cogestionnaires) ou convertissent la part en la vendant à de riches capitalistes. C’est ainsi que cela risque de se passer dans notre système capitaliste, basé sur la concurrence.

Mondragon.

Mondragon évite cependant les deux fermetures : les courbes de croissance du chiffre d’affaires, du bénéfice et de l’emploi continuent d’augmenter. Le modèle est si attrayant qu’aux États-Unis et en Grande-Bretagne, des coopératives appropriées sont fondées.

L’origine.

En 1941, un jeune prêtre, José Maria Arizmendiarietta (+1979) - Arizmendi en abrégé - est nommé par le diocèse dans ce qui était alors un village de 8 000 habitants (au sud-est de Bilbao) avec un taux de chômage et de pauvreté très élevé. Seule une aciérie a permis l’industrialisation et l’emploi. Mais les travailleurs militants ont provoqué d’âpres conflits.

Arizmendi voulait d’abord étudier la sociologie à Louvain, mais l’évêque a refusé : son pragmatisme social devait oser et apprendre sur le terrain.

E.O. CF98 .

Pas de militantisme. Mais le pragmatisme.

Pas un axiome. Plutôt, la pratique. Mais à partir d'une attitude sociale chrétienne, où, comme le dit l'Église, le travail en tant que force créatrice prime sur le capital.-- D'emblée, Arizmendi s'en tient au rôle de conseiller

1.-- Formation.

Arizmendi a réuni les jeunes dans des groupes de discussion, de sport et de formation. En outre, en 1943, il a fondé une école technique pour les garçons de 14/16 ans, qui est devenue le point de départ du reste de l'école.

Il a conclu un accord avec l'université de Saragosse pour permettre aux étudiants créatifs qui n'étaient pas en mesure de payer d'obtenir un diplôme d'ingénieur par le biais de l'auto-apprentissage.

Dans la ville voisine d'Onati, une école de commerce a été créée en 1960.

En 1968, il a fondé un centre de recherche sur les industries appliquées (électronique, robotique, informatique).

2.-- Coopératives.

Une "coopérative" est une association dont le but est de satisfaire des besoins à moindre coût (par exemple, des denrées alimentaires).

1955 : cinq étudiants en ingénierie, avec Don José Maria, avec leurs propres économies, et quelques résidents fondent une coopérative (ULGOR). Ils se sont gardés de défier le régime franquiste, qui n'était pas favorable à l'autonomie des travailleurs. Même après l'absorption de l'Espagne par l'Europe, la coopérative continue de prospérer, oui, elle exporte (poêles, ago's, machines à laver et lave-vaisselle).

A partir de 1960, les coopératives s'établissent les unes après les autres. De sorte que maintenant il y a 160.-- caja laboral popular (caisse d'épargne populaire).

Le financement et l'assistance technique et sociale de ces coopératives provenaient d'une banque que Don José lui-même, sans les compagnons de travail, a créée avec deux membres du groupe fondateur. La banque a réussi parce qu'elle a payé des taux d'intérêt plus élevés et a investi dans la région elle-même. Le peuple le savait.

Coopératives hybrides.

Les parties prenantes (managers) partagent le pouvoir de décision. Travailleurs et consommateurs, producteurs et fournisseurs, travailleurs et agriculteurs agissent ensemble en tant que coopérateurs.

La sécurité sociale.

Une coopérative de sécurité sociale propre a été créée parce qu'elle ne pouvait pas le faire autrement. Dans le cadre du programme Caja. En 1967, elle est devenue indépendante.

Conclusion - Bien que très indépendantes, ces coopératives forment un ensemble cohérent. Grâce à un contrat d'association commun qui fixe les règles, les achats et les ventes mutuels entre les coopératives.

E.O. CF99 .

L'axiomatique.

Le principe de base est double. Le principe démocratique, qui régit les décisions, et le principe de propriété, qui régit les droits sur les biens et les résultats de l'entreprise.

1... Démocrate.

Ce terme signifie ici : ceux qui sont gouvernés ont le pouvoir sur les décisions. Les gouvernés - directement ou par délégation - se gouvernent eux-mêmes.

La différence.

Dans une entreprise classique, ce sont les actionnaires qui - bien qu'absents - gouvernent (par exemple, ils nomment les administrateurs), et non les employés, c'est-à-dire les administrateurs, qui ne se gouvernent donc pas eux-mêmes... C'est typiquement capitaliste (les détenteurs du capital dominant).

La "direction" (conseil d'administration) de Mondragon gère l'entreprise au nom et dans l'intérêt de tous les copropriétaires, membres de la coopérative, sans actionnaires. Ce ne sont pas les parts sociales (placements d'argent) mais l'adhésion à la coopérative qui gère.

2.-- Propriété privée.

Mais cela ne signifie pas que la propriété privée est abolie, ni qu'il n'existe aucun lien entre le contrôle démocratique et la gestion efficace (effective, axée sur les résultats) de la propriété.

Contrairement à l'expérience menée en ex-Yougoslavie (communiste), Mondragon intègre le droit à la propriété privée dans l'autogestion. Chaque membre d'une coopérative a droit à une part de la valeur nette comptable de l'entreprise au moyen d'un "compte interne individualisé de capital". Bouckaert trouve qu'il s'agit du système le plus original de Don Jose, inspiré de l'église.

Pourtant, ce n'est pas le capitalisme ouvrier.

Le nombre d'actions que l'on possède n'est pas important. L'adhésion personnelle le fait. Les actions constituent un prêt personnel à l'entreprise, qui est remboursé lorsqu'une personne quitte l'entreprise (en prenant sa retraite, par exemple).

Il ne faut donc pas dire à la légère que l'enseignement de l'Église ne "connaît" pas les lois de l'économie, ou pas assez, dans le cas de l'expérience de Don José. Nous estimons qu'il est plus qu'utile d'attirer l'attention sur ce point maintenant que même les croyants minimisent l'enseignement social de l'Église.

E.O. CF100 .

Résistance au système mondial néolibéral.

Bibliographie : R.Petrella et al, *Guerre économique (L'heure de la résistance)*, Genève, Cotomec, 1997.

Cotomec, Boulevard du Pont'Arve, Genève, signifie "Commission Tiers Monde de l' Eglise Catholique". Huit spécialistes traitent avec une rare véhémence (J.-J.Arnaud) du système mondial néo-libéral, principalement compris comme la mondialisation.

1. Système en tant que tâche.

Les auteurs se définissent comme suit : "Suppression de milliers d'emplois, creusement des inégalités, spéculations sauvages. Ces menaces multiformes créent "un véritable apartheid (*note cit.*) dans la sphère sociale, tant au nord qu'au sud de la planète". Avec un effet Matthieu : les pauvres de chaque hémisphère s'appauvrissent tandis que les riches s'enrichissent.

2. La résistance comme solution.

"L'heure de la résistance a sonné" (selon les proposant). "Cette résistance peut donner des résultats", disent-ils. - Comment résister ?

1. En théorie... Ils refusent toute forme d'assentiment au système afin que "l'idole du marché tout-puissant" soit renversée de son piédestal.

2. Ils exercent la plus grande pression possible en faveur d'une économie qui respecte les personnes en tant que personnes. Par exemple, en subordonnant tout placement d'argent - par exemple, dans un fonds de pension ou autre - à l'application par l'institution financière de règles de conscience strictes.

Note -- Dans une telle résistance, ces catholiques ne sont manifestement pas seuls : les non-croyants - pour leurs propres raisons ou motifs - agissent également de la sorte. La différence réside dans l'axiomatique de l'Église catholique et de son enseignement social.

Un jugement.

J.-J. Arnaud, *Guerre économique : la résistance*, in : *Journal de Genève, Gazette de Laus.* 10.04.1997, parlant du livre dit : "Un livre qui aborde les questions de notre temps alors que la mondialisation (*note* : du système néolibéral) - presque - effraie tout le monde".

Note - Il convient de rappeler que Jean-Paul II, dans *Reconciliatio et Paenitentia*, a déjà mentionné le concept de "péchés sociaux" : des groupes sociaux d'une certaine taille, par exemple des nations entières ou des blocs de nations, créent - seuls ou avec d'autres acteurs - des situations qui doivent être interprétées comme un "péché" au sens biblique (absence de scrupules). Notre planète, selon *Guerre économique*, est prête pour cela.